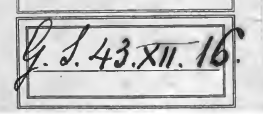

SI - PALLI
A


BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III. SALA
B
XII
12(4


G. S. 43. XII. 16.

CAROLINE EN SICILE.

IMP. DE HAUMAN ET Ce. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, 8.

CAROLINE EN SICILE

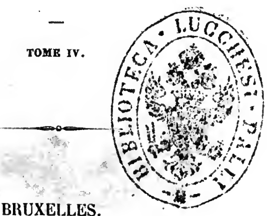
PAR

Charles Didier.

In sanguine fœdus.
Devise de l'ordre de saint Janvier.

—

TOME IV.

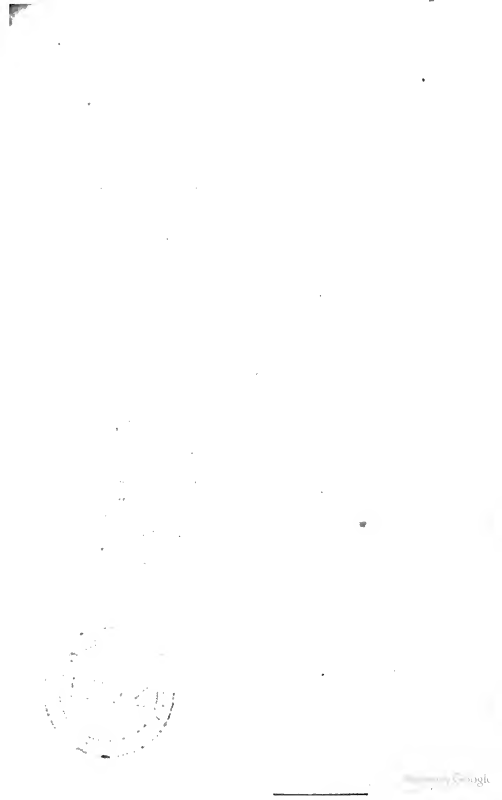


BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
HAUMAN ET Ce.

—

1844





XLVI

LE FRÈRE AGATHON.

Le frère Agathon, car c'était lui, prit la parole d'une voix forte, au milieu d'un profond silence. Il prêcha sur ce texte : *Gladius Dei super terram.*

« Oui, mes frères, dit-il après les préliminaires d'usage, oui, le glaive de Dieu est levé sur la terre, et, pendant ce temps, que faites-vous? Au lieu de prendre le cilice et de vous prosterner dans la cendre, vous buvez, vous mangez, vous menez joyeuse vie. Êtes-vous des païens ou des chrétiens? Et pourquoi vous ré-

jouissez-vous? Vous ne le savez pas vous-mêmes. Vous êtes là à crier : Vive la constitution ! et si l'on vous demandait : Qu'est-ce que la constitution? combien de vous pourraient répondre? Pas un, peut-être ; non, pas un seul ; et moi qui vous parle, je ne le sais pas moi-même, je ne veux pas le savoir. Tout ce que je sais, c'est que cette constitution, que vous fêtez sans la connaître, est l'œuvre de l'intrigue et de l'hérésie conjurées ensemble pour asservir la Sicile! Siciliens, mes frères, vous laisserez-vous asservir? Souffrirez-vous que d'insolents étrangers, qui ne sont pas seulement chrétiens, fassent la loi chez vous sous le faux prétexte de vous protéger? Qu'ils gardent pour eux leur protection intéressée, la Sicile n'en a pas besoin. Car enfin, qu'est-ce que ces Anglais rapaces sont venus faire dans notre île, au lieu de rester dans la leur, où nous n'avons pas été les chercher? Qu'est-ce qu'ils vous veulent avec leurs pratiques étrangères et leurs habits rouges comme les flammes de l'enfer qui les réclame? ce n'est pas pour vous qu'ils viennent, c'est pour eux. Défiez-vous de ces lions rugissants, qui rôdent autour de vous dans les ténèbres en attendant l'occasion de vous dévorer. Si vous n'y prenez garde, l'occasion qu'ils

épient ne tardera pas à s'offrir, et une fois dans leurs griffes, vous n'en sortirez plus. Je ne vous dis pas de m'en croire sur parole : jugez-les vous-mêmes d'après leurs actes. Ils occupent en maîtres, quoique étrangers, les forteresses que vos aïeux ont élevées contre les étrangers ; leurs vaisseaux font la loi dans vos ports, leurs soldats dans vos villes ; ils ont osé davantage encore : ils tiennent le roi prisonnier à la Ficuzza, la reine à Castelvétrano, et ils règnent à leur place ; bientôt, n'en doutez pas, ils régneront en leur propre nom, et alors il sera trop tard pour briser vos chaînes, elles seront rivées à jamais. Le glaive de Dieu est levé sur la terre. Maintenant, si vous croyez avoir sujet de vous réjouir, réjouissez-vous et criez encore : Vive la constitution ! »

Cette prédication, ou pour mieux dire, cette harangue avait entièrement changé les dispositions de la multitude. Un malheureux soldat anglais l'éprouva à ses dépens ; resté imprudemment seul après ses camarades rentrés dans leurs quartiers respectifs à la retraite battante, il paya cher son infraction à la discipline militaire : trahi par son uniforme, il tomba sans vie dans les rangs mêmes de la procession, frappé d'un coup de couteau, suivi de vingt autres, au cri de : Mort

aux Anglais ! A bas la constitution! La foule, enivrée par l'odeur du sang, ne parlait plus que d'aller massacrer tous les Anglais dans leurs casernes.

« Arrêtez! s'écria le prédicateur d'une voix tonnante, arrêtez ! êtes-vous des hommes ou des bêtes féroces ? Eh quoi! la soif du sang ne cessera donc jamais de vous posséder? Vous vous repaîtrez toujours de meurtre et de carnage ? Croyez-vous ainsi gagner le ciel ? Il est écrit : Tu ne tueras point ! malheur aux meurtriers! le sang qu'ils versent sur la terre les étouffera dans l'éternité. Mieux vaudrait pour eux n'être pas nés, oui, n'être pas nés, car ils vivent et meurent par la damnation. Malheur, malheur à vous ! »

A ces mots, un frisson de terreur parcourut la foule. Le couteau ensanglanté tomba de la main des coupables qui, dans leur épouvante, voyaient déjà l'enfer ouvert sous leurs pieds pour les engloutir.

« Rentrez en vous-mêmes, poursuivit le frère Agathon d'une voix radoucie, et demandez pardon à Dieu avec contrition du crime que vous avez commis : sa miséricorde est inépuisable ; si vous vous repentez sincèrement et que vous fassiez pénitence, peut-être aura-t-il pitié de vous ; sa clémence apaisera sa justice. »

Cette assurance fit rentrer l'espoir dans l'âme des meurtriers ; ils s'agenouillèrent dans la poussière en frappant du front la terre avec componction et en se donnant de violents coups de poing dans la poitrine.

« Chrétiens, mes très-chers frères, reprit l'ermite occupé à contenir son auditoire bien plutôt qu'à l'exciter, enfants de la Sicile, élevez à Dieu vos cœurs et vos pensées, afin qu'il détourne de vos têtes le glaive de sa colère, et qu'il vous délivre de vos ennemis. Si vous voulez qu'il vous rende libres, rendez-vous dignes de la liberté. Abjurez les vices des esclaves, apprenez les vertus du citoyen. Prenez modèle sur nos ancêtres, qui furent libres tant qu'ils furent vertueux, et que leur corruption bien plus que la conquête plongea dans la servitude. Exercez votre corps par le travail, votre esprit par l'étude, et vous serez invincibles ; les cohortes étrangères s'évanouiront devant vous comme la paille sèche emportée par le vent dans l'aire du moissonneur. Le salut des peuples est dans la volonté : sachez vouloir, et le dieu-martyr qui s'est immolé sur le Calvaire pour la liberté du monde, bénira vos efforts. Songez, mes frères bien-aimés, songez à ceux de vos compatriotes qui, à l'exemple du Rédempteur

des hommes, ont donné pour vous leur vie, et ne rendez pas leur sacrifice inutile. Que voulez-vous que pensent de vous Blasi, Piraïno et les autres martyrs de la liberté sicilienne, si du haut de la gloire céleste où leurs âmes sont aujourd'hui transportées, ils vous voient croupir dans l'esclavage, comme s'ils n'étaient pas morts pour briser vos chaînes? Et Castoréo, continua-t-il avec une émotion réprimée, Castoréo, qui vous a tant aimés et qui a souffert, lui aussi, pour la justice, que dirait-il s'il revenait sur terre? Serait-il content de vous? »

Le nom de Castoréo produisit dans la foule une commotion électrique; son souvenir était vivant à Catane, moins comme celui d'un tribun que comme celui d'un martyr, presque d'un élu canonisé : peu s'en fallait qu'on ne dît saint Castoréo, comme on disait sainte Agathe. Sainte Agathe, au reste, fut un instant détrônée.

« Vive Castoréo! cria la grande voix de la multitude, et ce cri d'enthousiasme s'élevant à la fois de toutes les parties de la place, couvrit la voix du prédicateur. Certes, ce n'est pas lui qui se plaignit d'avoir été interrompu.

« A genoux! » dit une voix.

La foule pénétrant d'instinct et avec une in-

tuition merveilleuse la pensée de l'inconnu qui avait donné cet ordre laconique, l'exécuta à l'instant même. Tout le monde s'agenouilla; les hommes se découvrirent, les femmes ramenèrent dévotement leur mante sur leur figure, et l'immense chœur du peuple entonna en plein air l'office des trépassés, avec autant de recueillement qu'il aurait pu le faire à l'église. C'était une scène émouvante à la fois et grandiose. Jamais mouvement populaire ne fut plus spontané, plus unanime. Le midi seul a ces élans naïfs.

Tandis que tout Catane priait pour le repos de son âme, Castoréo, plein de vie, descendit les degrés de la cathédrale en rabattant son capuchon sur son visage, et se plongea dans la foule pour y cacher son attendrissement et ses espérances.

« Vous avez là un singulier frère prêcheur, dit à Emmanuel Réquécense Gaspard Vaccaro, qui, en ce moment, se trouvait à Catane avec l'avocat Rossi pour y préparer les prochaines élections.

— J'en suis tout surpris moi-même, répondit Réquécense; je le connaissais pour un saint homme, mais je ne me doutais pas plus que vous qu'il fût républicain.

— Quel est donc cet homme? demanda Rossi.

— Un ermite qui habite une caverne de l'Etna

et dont le nom est en grande vénération parmi le peuple.

— Il est heureux pour lui, reprit Rossi qui avait été compromis dans les affaires de Messine, que les beaux jours d'Artali soient passés, sa robe et sa sainteté ne l'auraient pas préservé des dammusi.

— Quant à moi, dit Vaccaro, il me réconcilie avec la moinerie : je lui sais gré de haïr les Anglais et d'aimer Castoréo.

— Ce nom, ajouta Réquécense avec émotion, me fait battre le cœur toutes les fois que je l'entends prononcer, et vous voyez quel souvenir ce grand citoyen a laissé parmi nous.

— La Sicile tout entière, dit Vaccaro, vous envie la gloire de lui avoir donné naissance, car il était de Catane.

— Ou du moins de Paternò.

— Quel vide sa mort a laissé dans nos rangs, dit Rossi, et combien il nous manque aujourd'hui ! S'il vivait il serait, sans nul doute, le Mirabeau de la Sicile.

— Mon cher Rossi, dit Vaccaro avec une pointe d'ironie, la place est bonne à prendre, je vous engage à ne la point laisser échapper.

— Mon cher Vaccaro, répliqua Rossi sur le

même ton, puisque vous avez la générosité de me la céder, je ne veux pas me montrer moins généreux que vous, et je vous la laisse.

— Eh ! messieurs, déjà des rivalités ! attendez au moins d'être à la chambre des communes. »

Cette conversation avait lieu devant le palais du sénat dont, par parenthèse, les croisées, comme toutes celles de la place, étaient ornées de tentures et de femmes. Tandis que les trois futurs champions de l'opposition parlementaire étaient là causant et regardant, un moine encapuchonné passa tout près d'eux : ils reconnurent en lui le frère Agathon, et voulurent le retenir pour le féliciter, mais il s'échappa rapidement en leur disant à voix basse :

« Si vous aimez la Sicile, trouvez-vous à minuit au château Orsino. »

A ces mots, il disparut comme une ombre.

« Irez-vous ? demanda Vaccaro à Réquécense qui, en sa qualité de Catanais, était le cicerone naturel de ses deux coreligionnaires politiques.

— Pourquoi pas ? répondit-il. Je suis curieux d'apprendre ce qu'il peut avoir à nous dire.

— Va donc pour le rendez-vous ! dit Rossi. Je vous suis jusqu'au fond de l'Etna. J'aime les aventures, celle-ci s'annonce bien. Minuit, un

ermite, un vieux donjon... Décidément, mon cher Réquécense, votre patrie est la patrie des mystères.

— C'est égal, répéta Vaccaro, vous avez là un frère prêcheur comme il n'y en a guère.

— Tant pis, car dix prédications comme celle de ce soir avanceraient plus nos affaires que dix mille séances du futur parlement.

XLVII

LE RENDEZ-VOUS.

Le château Orsino, bâti à l'une des extrémités de Catane, est l'œuvre de l'empereur-roi Fréderic II qui a laissé en Sicile des souvenirs si vivants. Éleva-t-il cette forteresse pour protéger la ville ou pour l'asservir? Malgré la réputation chevaleresque, quoique peu orthodoxe du vainqueur de Jérusalem, le doute à cet égard est au moins permis. Quoi qu'il en soit, l'impérial châtelain est couché depuis six siècles dans sa tombe de pierre, et son château est encore sur pied.

Des souverains y naquirent, des souverains y moururent ; c'est là son premier titre de gloire aux yeux des Catanais qui, après avoir tremblé sous l'œil menaçant de ses meurtrières béantes, sont fiers, maintenant qu'ils ne le craignent plus, de son vieux squelette inoffensif. Dans son état actuel ce n'est plus qu'une ruine pacifique, dont les tours rondes sont depuis longtemps démantelées et tronquées par la faulx du temps, comme disaient nos pères.

Le château Orsino faillit être emporté par la terrible éruption de 1669, dans laquelle la cité périt presque tout entière ; mais ce débris, six fois centenaire, résista mieux que des monuments bâtis de la veille ; le torrent de lave ardente, descendu de l'Etna, se bifurqua au pied du donjon et se rejoignant ensuite, l'enveloppa comme une île de deux bras de feu. Cette même lave, en poursuivant sa course dévastatrice, trouva sur son passage les murs de la ville, les recouvrit en partie et alla s'éteindre enfin dans les eaux du port. On prétend qu'avant cette époque le château Orsino était baigné par la mer, dont un demi-mille le sépare aujourd'hui. En se refroidissant, la lave s'est figée et forme en cet endroit un entassement de rochers noirs et

durs comme du fer, véritables scories des fournaises cyclopéennes, hideux et sombre tableau d'une désolation que l'œil ne contemple pas sans effroi. Dressant sa tête caduque et décharnée au-dessus des ruines amoncelées autour de lui, l'antique manoir, vainqueur du volcan, a l'air encore de braver ses fureurs.

C'est là que le frère Agathon, auquel bientôt nous restituerons son nom de Castoréo, avait donné rendez-vous aux trois futurs députés des communes siciliennes. Ils parurent tous les trois au coup de minuit. Un silence profond et une obscurité plus profonde encore régnaient sur ce lugubre empire de la destruction. Une vapeur rougeâtre, échappée des cratères de l'Etna, révélait seule la présence du formidable géant; tout dormait à ses pieds, la ville et les campagnes dans la sécurité du fatalisme ou de l'habitude. On entendait au milieu du silence universel un chant monotone et plaintif sortir à de longs intervalles des flancs ténébreux du vieux fort, qui servait de prison dans ce moment là. C'était sans doute quelque captif qui, pour abréger les longues heures de la nuit, chantait dans les fers les ineffables douceurs de la liberté.

Vaccaro, ainsi que nous l'avons dit, avait été arrêté plusieurs fois au temps du président Lopez, et n'avait échappé à la mort, comme tant d'autres et comme Rossi lui-même, que par l'exil.

« Le chant de ce prisonnier, dit-il, me fait faire sur moi-même un triste retour; moi aussi je sais par expérience combien en prison les nuits sont longues.

— Surtout, ajouta Rossi, quand on a en perspective, comme je l'avais à Messine, le gibet de Rossaroll. Avec cela qu'on ne chantait guère dans les cachots d'Artali.

— Mais aussi, demanda Réquécense, qu'alliez-vous faire dans cette galère?

— Galère est le vrai mot, car j'ai été pris au beau milieu du détroit.

— Et vous alliez?...

— En Calabre, avec l'espoir d'en ramener les Français.

— Plût à Dieu, dit Vaccaro, que vous eussiez réussi! A cette heure nous serions débarrassés des Anglais. Pour ma part, j'avoue que j'en ai pris une dose au-dessus de mes forces. Et vous?

— Moi, s'écria Réquécense avec emportement, je les hais pour deux raisons : d'abord parce qu'ils sont Anglais, ensuite parce qu'ils se sont faits les

alliés et les soutiens de nos barons que je hais encore plus qu'eux si c'est possible.

—Oui, oui, nous savons cela, répondit Vaccaro. Si jamais notre stupide aristocratie doit périr, comme je l'espère bien, c'est Emmanuel Réquécense qui lui portera le premier coup.

— Et le dernier. Mais vous disiez donc, mon cher Rossi... ?

— Que le succès a tenu à un cheveu. Il faut que nous ayons été trahis; par qui ? Je l'ignore; mais il y a eu un traître, j'en suis convaincu. Bref, les Anglais eurent vent du complot, et, comme ils ne sont pas sots, ils le laissèrent continuer pour le mieux déjouer. Un aide de camp du général Manhès devait se rendre secrètement à Messine; nous l'attendions. Une nuit nous étions réunis pour le recevoir sur un point désert du rivage; il arrive déguisé en capucin, comme c'était convenu. A peine a-t-il mis pied à terre qu'il se fait remettre, ce qui me parut louche, la liste des conjurés, au nombre desquels figuraient le capitaine Rossaroll et votre serviteur Emmanuel Rossi. On confère, on discute, et l'on se sépare après s'être mis d'accord sur les moyens d'exécution. Le faux capucin remonte dans la barque qui l'avait amené, et nous retournons,

nous, à Messine. Mais, voici le dénoûment : le lendemain les principaux conjurés sont emprisonnés : je veux fuir en Calabre, je fuis en effet, mais poursuivi par une chaloupe anglaise ; je suis arrêté, et voilà comment j'ai fait connaissance avec les dammusi d'Artali. Le fait est que les Anglais nous avaient tendu un piége où nous étions tombés tête baissée : le prétendu aide de camp de Manhès n'était autre qu'un émigré français au service d'Angleterre, un nommé Roquefeuille, qui avait joué son rôle avec une supériorité digne de Machiavel ou d'un comédien. Notre procès fut bientôt instruit : un conseil de guerre, présidé par le général Campbell, et composé d'officiers anglais et siciliens, nous expédia dans les vingt-quatre heures. Vous savez la fin du malheureux Rossaroll, qui passait pour l'agent confidentiel de la reine Caroline : quelques autres eurent le même sort que lui ; beaucoup furent déportés dans les îles, quelques-uns seulement exilés, et ces derniers purent se considérer comme ayant tiré un bon numéro dans cette loterie sanglante. On prétend que Campbell, pour faire sans doute de la popularité, brûla en plein conseil la liste des conjurés. Il aurait mieux fait de la brûler avant le jugement : après ce n'était qu'une

méchante comédie de générosité, la pire, à mon avis, de toutes les comédies.

— Mais vous, quel fut votre destin dans tout cela ?

— Il fut assez benin. Après quelques mois de captivité, je fus relâché sans savoir pourquoi ni comment. On se contenta de me signifier mon congé; mais je n'en tins compte, et fis comme les amoureux : chassé par la porte, je rentrai par la fenêtre, c'est-à-dire que, expulsé de Messine, je retournai tranquillement à Palerme, où j'espère bien, avant qu'il soit longtemps, siéger au côté gauche des communes à la barbe de Campbell et de ses habits rouges. »

Rossi, homme violent et bilieux, avait eu une vie fort aventureuse et fort tourmentée : avocat de profession, et doué d'une éloquence qui lui assura plus tard la première place à la tribune du parlement réformé, il fut baptisé le Mirabeau de la Sicile.

Gaspard Vaccaro partageait ses opinions, et ne se distinguait de lui que par un caractère plus grave et plus froid. Quant à Réquécense, il n'avait jamais quitté son île. Son *credo* politique se composait d'un article unique : « Haine à la noblesse. » Seulement, il joignait à

ce dogme fondamental une admiration illimitée pour les Français en général et pour Napoléon en particulier. Tous les trois professaient pour les Anglais une égale aversion, et n'aspiraient qu'à en délivrer leur île à tout prix. On comprend maintenant quel intérêt avaient pour eux et la prédication du frère Agathon et la manifestation populaire qui l'avait suivie. Toutefois ils n'étaient venus au rendez-vous du prédicateur que par curiosité, et comme à une partie de plaisir. Imbus des doctrines philosophiques du dix-huitième siècle, ils méprisaient à l'envi les moines, et ne voyaient dans un ermite qu'un jouet dont on peut tout au plus s'amuser un instant, sans y attacher aucune idée sérieuse.

« Que peut-il avoir à nous dire? se demandaient-ils l'un à l'autre.

— C'est ce que vous saurez si vous voulez me suivre, répondit une voix qu'ils reconnurent pour celle de frère Agathon. Ce lieu n'est pas sûr; il n'est pas convenable pour traiter l'affaire qui nous rassemble. »

De plus en plus intrigués, et ne devinant pas l'affaire dont il était question, ils obéirent machinalement, et suivirent en silence leur mystérieux conducteur, qui marchait en avant comme

un spectre, à travers les laves et les décombres, son pas était ferme, et il allait droit devant lui, malgré les obstacles et les ténèbres, avec l'assurance d'un homme qui sait où il va. Il n'en était pas de même de ses trois compagnons; aucun d'eux ne s'orientait dans ces dédales, pas même Réquécense; ils s'apercevaient seulement qu'ils suivaient tantôt de près, tantôt de loin les murs de la cité. Enfin leur guide s'arrêta près du lieu appelé *Bastion des Pestiférés*, parce que là, jadis, se trouvait un bain destiné à la purification des lépreux. Non loin s'élevait un temple de Cérès, fameux dans le paganisme, celui-là même dont Verrès déroba la statue, cette statue formidable qu'il était défendu, sous peine de mort, non-seulement de toucher, mais de regarder en face. Toutefois Verrès n'en mourut pas. Les fondements du temple, enfouis sous la cité moderne, sont encore visibles, et accusent la plus haute antiquité, car ils sont cyclopéens, c'est-à-dire composés d'énormes polyèdres irréguliers, posés à sec les uns sur les autres.

Arrivé en cet endroit, le frère Agathon s'enfonça résolument sous une voûte inclinée dont la pente augmentait sans cesse et paraissait conduire dans les entrailles du globe. Après quel-

ques centaines de pas faits avec précaution dans ce long souterrain, qui, à l'inconvénient d'être obscur, joignait celui d'être tortueux, l'ermite alluma une torche qu'il avait tenue jusqu'alórs cachée sous sa robe, et commença de descendre un escalier taillé grossièrement dans la lave : nos trois amis suivaient en silence commé le Dante suivait Virgile dans les abîmes sans nom de la Cité Dolente. A la soixantième marche on rencontra le sol ; ce sol est le niveau de la Catane antique. Celui de la moderne s'est exhaussé d'autant.

Ils se trouvaient alors sous une espèce de portique circulaire dont la perspective fuyante semblait immense aux rougeâtres et douteuses lueurs du flambeau qui seul éclairait leurs pas. Les jeux de l'ombre et de la lumière produisaient sous les voûtes sombres et silencieuses des effets saisissants. Étaient-ils là dans un théâtre ou dans un temple? Ils étaient dans le royaume des morts; qu'importe que des dieux ou des hommes eussent jadis habité ces lieux froids et mornes?

Vaccaro et Rossi étaient muets de surprise. Réquécense, qui commençait à se reconnaître à force de regarder autour de lui, fut le premier à rompre le silence.

« C'est ici, dit-il, si j'ai bonne mémoire, que Castoréo tenait ses assemblées nocturnes. »

— Ici même, répondit le moine en fichant sa torche dans un trou du mur, et c'est pour que son souvenir présidât à notre entretien que je vous ai amenés dans ce lieu consacré. Vous m'y avez suivi, je le sais, ou du moins je le devine, dans des vues ironiques plutôt qu'avec une pensée sérieuse. Pourquoi cela? Parce que je suis un ermite? Eh! croyez-vous donc qu'un cœur de citoyen ne puisse battre sous la bure d'un moine? Allez, pour être mort au monde on n'en est que plus vivant pour la patrie. S'il vous fallait des exemples, je n'aurais que l'embarras de les choisir : notre histoire en est pleine. Nos grands tribuns du moyen-âge appartenaient presque tous à l'Église; voulez-vous des noms? en voici : Arnauld de Brescia fonde à Rome la république et meurt de la mort des martyrs; Jean de Vicence gouverne Vérone, et dom Jordan, Padoue, du haut de la chaire chrétienne; Jacob des Bussolari rend la liberté à Pavie, et Savonarole à Florence. Que vous dirais-je encore? L'évêque d'Ostie, le cardinal Latino pacifie la Haute-Italie et conjure les discordes civiles par l'ascendant de la parole évangélique, et nous-

mêmes, je veux dire nos pères, n'ont-ils pas imité ces illustres exemples? L'ambassadeur des vêpres siciliennes auprès du pape fut un prêtre, l'évêque de Patti. Pourquoi vous en étonner? L'Église est fondée sur deux bases immortelles, l'égalité, la liberté; Jésus, son vicaire humain, son divin chef, est sorti des entrailles du peuple et fut le plus saint de tous les martyrs. Que si vous m'objectez que l'Église est une institution déviée et qu'elle a mis depuis longtemps en oubli les préceptes du maître, je vous répondrai que le principe de son existence est immuable, éternel, et que l'égoïsme endurci des sacristies ne prévaudra point sur lui. Toute institution doit tôt ou tard revenir à son origine. Les hommes passent avec leurs passions et leurs vices, l'idée reste, et finit par se dégager plus radieuse et plus pure des vapeurs terrestres qui en obscurcissaient la splendeur. Ah! si la sainte voix du fils de l'homme résonnait encore sur la montagne! Si seulement le Vatican voulait parler comme le calvaire, le monde, croyez-moi, recevrait à genoux la parole de vie, partît-elle du plus humble des prêtres. Les grandes croyances sont vivantes encore au cœur des hommes. Jugez-en par ce que vous avez vu ce soir : quels miracles n'opé-

rerait pas un pape libérateur des peuples, puisqu'un simple ermite comme moi, sans pouvoir, sans prestige, a pu toucher les masses au seul nom de Castoréo, car enfin qu'est-ce que Castoréo ?

— Halte-là, mon révérend ! interrompit brusquement Rossi qui passait pour un franc matérialiste de l'école d'Holbach et compagnie, exaltez tant qu'il vous plaira les mérites du fils aîné de la vierge Marie, sans pour cela médire de Castoréo. S'il ne porta pas la soutane comme les vénérables tonsurés que vous nous énumériez tout à l'heure, il n'en fut pas moins un des plus grands citoyens de la Sicile.

— Et c'est un honneur immortel pour Catane, ajouta Réquécense, que de lui avoir donné le jour. En ma qualité de Catanais, je suis le premier à m'en glorifier. »

Vaccaro garda le silence. Appuyé contre un pilastre et les bras croisés sur sa poitrine, il avait écouté l'ermite avec une attention palpitante comme si cette voix eût réveillé dans la profondeur de son âme de vagues et lointains souvenirs.

« Gaspard Vaccaro, lui demanda tout à coup le frère Agathon, à quoi pensez-vous ?

— Bravo ! s'écria Rossi qui était toujours le premier à prendre la parole tant pour son compte que pour le compte d'autrui; il paraît, mon cher Vaccaro, que votre nom est connu des saints du paradis ; je vous en félicite. Et le mien, mon père, continua-t-il en s'adressant à l'ermite avec une dérision mal déguisée, le savez-vous aussi ?

— Et votre histoire avec, répondit Agathon : vous êtes Emmanuel Rossi ; vous avez commencé par le barreau ; compromis dans les troubles de la Sicile dès l'époque du président Lopez, vous avez fui votre patrie pour fuir l'échafaud. Seul et proscrit, vous avez erré à travers toute l'Europe, et, après avoir suivi sur place les diverses phases de la révolution française, vous travaillez maintenant à en implanter en Sicile les principes et les résultats.

— Vous m'en direz tant, répliqua Rossi, qu'il faudra vous croire ou sorcier ou... »

Il s'arrêta tout court, car c'est le mot d'espion qui était venu sur ses lèvres. Qui sait s'ils n'étaient pas tombés dans un piége, et si le prétendu ermite n'était point un agent provocateur. Ce soupçon est le premier qui vient à l'esprit dans ce paradis du monde gouverné par le démon de l'enfer.

« Vous, poursuivit Agathon en s'adressant au Catanais sans remarquer ou du moins sans relever la réticence de Rossi, vous vous nommez Emmanuel Réquécense, et vous étiez trop jeune pour jouer un rôle au temps de Castoréo ; pourtant vous avez assisté une fois, une seule, aux assemblées nocturnes qui se tenaient sous ses auspices dans ces catacombes que vous avez reconnues tout à l'heure.

— Décidément, s'écrièrent à la fois Réquécense et Rossi, en se parlant l'un à l'autre, il est doué de seconde vue. Mais laissons-le continuer, il a bien dit le nom de notre ami Vaccaro, mais il ne lui a pas tiré son horoscope antérieur.

— Mon horoscope !... dit Vaccaro toujours absorbé dans sa rêverie ; en effet, voyons s'il me parlera de l'ami que je pleure tous les jours.

—Oui, Gaspard, oui, je vous en parlerai de cet ami que vous portiez dans votre cœur et qui vous portait dans le sien. Exilés tous les deux, tous les deux proscrits, le hasard vous réunit un jour à Paris au plus fort de la tempête révolutionnaire ; c'était, vous devez vous en souvenir, sous l'échafaud de Mme Roland. Attendri par la vue de cette belle et noble victime, votre visage se

baigna de larmes, et, vous penchant à l'oreille de votre nouvel ami :

« — Castoréo, lui dites-vous, jurons-nous
« ici en présence de ce cruel sacrifice, et par
« le sang généreux qui va couler devant nous,
« jurons-nous que si jamais notre Sicile à ses
« jours terribles, pas une femme ne montera sur
« l'échafaud.

« — Pas même la reine Caroline, vous répon-
« dit Castoréo avec émotion, cela fait tant de
« mal de voir mourir les femmes. »

« Pourtant vous n'étiez girondins ni l'un ni l'autre, mais dans ce moment touchant et solennel l'humanité parlait plus haut dans vos âmes que la voix implacable des partis.

— Qui êtes-vous donc ? s'écria Vaccaro tout éperdu, pour me rappeler des choses si intimes et connues seulement de moi et de Castoréo. »

Puis, saisissant la torche et s'approchant du moine qui venait de rejeter en arrière son capuchon, il le regarda pendant quelques secondes avec une fixité ardente et s'écria tout d'un coup :

« Maintenant, je te reconnais, et ta voix déjà m'avait fait vibrer toutes les fibres du cœur; oui, tu es l'ami que j'avais perdu et que j'ai tant pleuré, tu es Castoréo.

—Oui, mon Gaspard bien-aimé, je suis l'ami de l'exil et de la proscription, je suis Castoréo. »

Se jetant dans les bras l'un de l'autre, les deux amis confondirent leurs larmes, et restèrent longtemps embrassés sans pouvoir prononcer une parole.

« Ami, dit enfin Castoréo, en maîtrisant le premier son émotion, je croyais être depuis longtemps mort aux affections de la terre, mais je le sens, dans les cœurs comme les nôtres, l'amitié est un sentiment immortel.

— O mon compatriote! ô mon maître! s'écria Réquécense en s'agenouillant devant Castoréo, je peux donc vous voir, vous contempler encore! Pardonnez-moi de ne vous avoir point reconnu.

— Comment l'auriez-vous pu, répondit l'ermite avec un sourire triste et doux, n'a-t-on pas ce soir même chanté mes funérailles sur la place de la cathédrale? Relevez-vous, Réquécense, c'est dans mes bras, non à mes pieds, qu'il faut me souhaiter la bienvenue. »

Il n'y avait pas à revenir sur une identité si bien constatée. Rossi, le défiant Rossi luimême, fut instantanément convaincu. Témoin

muet de cette pathétique reconnaissance, il ne lui resta pas dans l'esprit un seul doute. Pour tout dire, il en éprouva plus de regret que de joie au premier moment. Depuis longtemps il ambitionnait dans son for intime le premier rôle sur le théâtre des prochaines communes, bien plus, il y comptait; la résurrection de Castoréo le rejetait au second rang; comment lutter avec un tel jouteur? Comment l'oser seulement? Rossi se rendait justice à cet égard, mais il se méprenait en voyant un rival d'ambition dans l'homme du renoncement, et un tribun dans un apôtre.

« Je ne suis plus que Barnave! » se dit le Mirabeau détrôné.

Cette chute était trop brusque et trop rude pour ne pas blesser son orgueil. Il en fut étourdi quelques instants; mais enfin, après avoir payé ce tribut au moi, il triompha de ce mouvement égoïste et s'exécuta de bonne grâce.

« Puisque vous vivez encore, dit-il à Castoréo, en se découvrant devant lui avec une déférence respectueuse, la Sicile est sauvée. »

Ces dernières paroles rappelèrent les esprits à la question.

« Parlons de la Sicile, dit Castoréo; puisque

c'est pour elle que nous sommes réunis ici. »

Alors l'entretien devint entièrement politique; il roula sur les moyens de briser le joug britannique en commençant par Catane, et d'assurer à la Sicile, après l'indépendance, la liberté. Quand on se sépara, les premiers rayons de l'aurore enflammaient l'horizon, emblème éclatant des magnifiques espérances qui rayonnaient dans l'âme des quatre Siciliens, et illuminaient à leurs yeux l'avenir de leur patrie.

XLVIII

COMBATS.

De retour à Castelvétrano, Caroline était tombée dans un accablement nouveau pour elle. Comment s'en étonner? Toute action violente appelle une réaction nécessaire. La surexcitation fébrile de son voyage à l'Etna, jointe aux fatigues excessives qu'elle avait éprouvées, devait être inévitablement suivie d'une prostration physique et morale. Cet état dura plusieurs jours, durant lesquels elle demeura enfermée dans son appartement. Le médecin, continuant son rôle politique, la disait convalescente, et cette fois, chose

rare ! Esculape avait raison ; mais il avait raison sans le savoir. Quoiqu'elle ne voulût recevoir personne, Caroline avait fait une exception en faveur de Rosario. Feignant par un raffinement de délicatesse, dont l'instinct était dans son cœur, de ne point reconnaître dans la reine la dame mystérieuse de la Barbara, le braconnier avait rempli le message de Fabio avec une religieuse fidélité ; après quoi il avait demandé la permission de se retirer.

« Il faut bien que je vous l'accorde, lui répondit Caroline avec une bonhomie qui tourna promptement à l'amertume, car je ne puis pas même vous rendre l'hospitalité que j'ai reçue chez vous. Vous êtes roi dans votre métairie, et moi je ne suis ici qu'une étrangère, que dis-je? une exilée. La reine des Deux-Siciles ne serait pas obéie, même à Castelvétrano ! Mais, patience ! D'autres temps viendront, et je n'oublierai pas, croyez-le bien, mon hôte de la Barbara. En attendant, ajouta-t-elle en lui offrant une montre qui se trouvait sous sa main, acceptez ceci en mémoire du voyage que nous avons fait hier ensemble ; cette montre vous servira à compter les heures de ma captivité.

— Ah ! madame, il ne dépendra pas de moi

qu'elle ne marque promptement celle de votre délivrance. Quand le moment viendra, Votre Majesté n'aura qu'à faire un signe, et comptez à l'occasion sur un bon tireur ; je puis le dire sans me vanter ; Rosario n'est pas homme à brûler pour rien sa poudre quand il tiendra un habit rouge au bout de son fusil. »

Le braconnier prit le bijou de la reine avec l'embarras d'un homme fier qui craint de voir un salaire dans un cadeau, pourtant il l'accepta. Comment refuser à la reine ?

« Au revoir donc, et bientôt ! » lui dit Caroline en le congédiant.

Rosario s'inclina respectueusement, pourtant il ne s'en allait pas.

« Pardon ! dit-il enfin, j'ai une grâce à demander à Votre Majesté.

— Parlez, mon ami, parlez sans crainte. S'il dépend de moi de vous accorder votre demande, elle est accordée d'avance.

— Eh bien ! Majesté, voici ce que c'est : Je suis métayer de mon état, et M. le comte Allégroni, le propriétaire de la Barbara, peut attester au besoin que j'aimerais mieux mourir sans confession que de lui faire tort d'un tornèse.

— J'en suis persuadée. Après ?

— Je suis donc métayer, pour servir Votre Majesté, ce qui n'empêche pas de brûler de temps en temps une amorce quand le gibier vous passe entre les jambes, et si c'était un effet de votre bonté, je voudrais bien pouvoir...

— Quoi ?

— Me promener quelquefois...

— Où ?

— Dans les forêts royales de la Ficuzza avec mon caniche et mon fusil.

— Ce que vous me demandez là n'est pas une petite affaire : un prince ne l'obtiendrait pas. Cependant, voyons, y tenez-vous beaucoup ?

— Si j'y tiens !... »

Il prononça cette exclamation d'une voix si pénétrée, ses yeux exprimaient un désir si ardent, si profond, que la reine prit sur elle, c'était prendre beaucoup, de lui octroyer la licence qu'il sollicitait, sous prétexte que le gibier qu'il tuerait à la Ficuzza était pour elle. Cette précaution lui avait paru nécessaire afin de ménager la susceptibilité de Ferdinand, qui, en digne fils de son père Charles III, était plus jaloux de ses chasses que de sa couronne. La reine, au temps de sa puissance, nommait et destituait les ministres, disposait des flottes et

des armées, mais elle ne se serait pas risquée a changer un officier de la vénerie ou à réformer un chien des meutes royales.

« Tenez, dit-elle à Rosario, prenez ce papier et soyez content. J'espère que le roi fera honneur à ma signature.

— Oh! merci, Majesté! s'écria le braconnier en s'emparant du permis avec mille fois plus d'empressement qu'il n'avait pris la montre; merci! merci! vous exaucez le vœu de toute ma vie. Je n'avais pas dix ans que déjà je regardais de loin, avec un œil de convoitise, ces grands bois de la Ficuzza qui étaient pour moi le paradis terrestre dont monsieur le curé nous parlait au cathéchisme. Vive saint Hubert! quelle revanche nous allons prendre, mon caniche et moi! Oh! je sens déjà mes poumons qui se dilatent; j'ai les yeux pleins de chevreuils et de gélinottes. Tenez, Majesté, je suis si heureux, qu'à la fête des Langoustes, j'en expédierai une douzaine de plus. »

Comme Rosario sortait du palais, Castroné y entrait pour prendre les ordres de la reine. Il fut frappé de l'air de jubilation du braconnier et de son caniche qui, le voyant revenir si joyeux, bondissait autour de lui en poussant des cris d'allégresse.

« Voilà un compagnon que Votre Majesté a rendu bien heureux, dit Castroné à Caroline, en pénétrant dans son cabinet. Un soldat qui passerait tout d'un coup capitaine ne serait pas plus content que lui.

—Ce n'est pas toi, répondit la reine avec un peu d'aigreur, qui te contenterais à si bon marché. »

Elle n'en dit pas davantage. Comparant en elle-même ces deux hommes, dont l'un si franc, si naïf, était simple et fier comme un enfant de la nature, tandis que l'autre, fruit dépravé d'une civilisation dépravée, représentait et résumait en lui toutes les corruptions sociales, elle ne put s'empêcher de faire sur elle-même un pénible retour : déplorant la bassesse, le dévouement servile et sordide des instruments que sa position la forçait d'employer :

« Cruelle condition des princes ! se disait-elle amèrement, que même dans l'exil ils ne sont entourés que d'ambitions sans frein et d'insatiables cupidités ! »

Ses instincts nobles étaient blessés ; mais que faire ? Dans l'état actuel de la société, l'exercice du pouvoir, et surtout sa conquête, ne sont possibles qu'à ce prix. Triste société ! triste pouvoir !

Castroné vit au premier coup d'œil que le

vent ne soufflait pas de son côté; il quitta par conséquent le ton de la plaisanterie et, devenu tout à coup sérieux, se renferma dans le cercle des affaires. Il rendit compte en termes brefs et précis de sa mission de Trapani, fit un rapport à sa manière sur les dispositions du peuple et de l'armée, et se mit aux ordres de sa souveraine légitime, comme il disait, sans lui adresser une seule question touchant son voyage à l'Etna. C'était le moyen le plus sûr d'obtenir une réponse pour peu que la reine eût été disposée aux confidences ; mais elle ne l'était point ce jour-là ; elle-même d'ailleurs n'avait obtenu de Castoréo que des promesses vagues et elle attendait d'un jour à l'autre la réponse qu'il devait lui apporter en personne à Castelvétrano.

Le nom de Fabio n'avait pas encore été prononcé : Castroné se fût bien donné garde de prendre l'initiative sur ce chapitre délicat de peur que la reine ne devinât l'inimitié cachée derrière un empressement maladroit. On se défie d'un ennemi, pensait notre Machiavel de bas étage. Aussi pour mieux noyer son homme jouait-il l'intérêt ou du moins l'indifférence.

« Pour le moment, dit la reine, il s'agit de venir en aide au fugitif.

— Bon ! se dit Castroné ; nous y voici. De quel fugitif Votre Majesté veut-elle parler ? demanda-t-il avec la candeur affectée d'un fieffé tartufe.

— Eh ! mais du capitaine Fabio.

— C'est juste ! J'espère qu'il se sera tiré d'affaire hier au soir.

— Il s'est réfugié à Sélinonte au milieu des Calabrais.

— C'est-à-dire qu'il s'est jeté de lui-même au-devant de l'ennemi.

— Comment cela ?

— Eh ! oui, Mac-Farlane est déjà de retour à Mazzara, et il y revient, sans aucun doute, avec des projets contre Sélinonte. Au surplus, le capitaine Fabio se trouve là en bonne compagnie et n'est pas homme, j'imagine, à se laisser prendre comme un agneau. Et puis il y a un Dieu pour les amoureux. »

Cette dernière phrase, jetée incidemment avec une insouciance pleine de duplicité, bouleversa Caroline ; tout son sang lui reflua au cœur : malgré l'empire qu'elle avait sur elle-même, elle devint pâle comme un marbre et pourpre un instant après. Pourtant son orgueil triompha de son émotion : comment supposer que Castroné

l'eût en vue et qu'il se permît, quoiqu'il osât beaucoup, une allusion si téméraire ? Évidemment ce n'est pas elle qu'il avait dans l'esprit.

« Amoureux ? dit-elle négligemment ; de qui ?

— Voilà ce que je ne sais pas encore, mais le nom ne fait rien à l'affaire ; la chose est certaine ; l'amour approche même de sa phase critique.

— C'est-à-dire ?

— Que le notaire est en train d'allumer les flambeaux de l'hyménée.

— Lui, se marier !

— C'est du moins ce que m'a dit l'invalide qui est à son service. Pour peu que Votre Majesté fût curieuse d'en apprendre davantage, il lui serait bien facile de savoir la vérité.

— Castroné, répondit sèchement la reine, je t'ordonne de découvrir les véritables intentions de Mac-Farlane relativement à Sélinonte. »

Le soir même, Castroné était sur la route de Mazzara.

En même temps qu'il avait enfoncé le poignard plus avant dans le cœur jaloux de Caroline, il y laissait, selon sa coutume, le germe d'une résolution qui devait, suivant lui, mûrir toute seule et éclore à son heure. « Toute reine qu'elle est,

pensait-il, elle est femme ; et la curiosité, sinon la jalousie, sera plus forte en elle que l'orgueil ; si vraiment elle aime ce Fabio, nul doute qu'elle n'aille aux informations. Si elle n'y va pas, c'est qu'elle n'y tient guère, et alors son influence n'est pas à craindre. Nous verrons bien. »

Restée seule enfin, Caroline se céla entièrement et fut inaccessible à tout le monde. Un moine, on devine son nom, était seul excepté de la consigne, mais il ne vint point, et pourtant avec quelle ardeur ce nouveau messie n'était-il pas attendu ! Quel accueil on lui préparait ! Toute l'ambition, toutes les espérances de la reine étaient en ce moment concentrées et reposaient sur cette tête cénobitique. A force de se dire que le succès dépendait de Castoréo, elle avait fini par attacher à son intervention une idée superstitieuse. Singulier jeu de la fortune ! C'est un anachorête, bien plus un condamné qui devait rendre à la fille des Césars le trône des Deux-Siciles !

Si inquiète, si fiévreuse que fût son attente, la pensée de Fabio faisait une diversion puissante à ses préoccupations politiques. Les levains jaloux déposés dans son cœur par le rusé Castroné fermentaient sourdement et soulevaient en elle

de violents orages. Le doute la rongeait. Tous les fantômes de l'orgueil outragé, de l'amour trahi, se dressaient furieux dans son âme et lui livraient des assauts acharnés; mais elle seule avait le secret de ses combats et de ses angoisses. Elle brûlait d'interroger Castroné, d'apprendre par lui, dans les moindres détails, et la captivité de Fabio et, surtout, son évasion : sa dignité de femme et de reine enchaînait sa légitime curiosité; réduite à s'adresser à elle-même les questions qu'elle n'osait adresser à d'autres, elle se consumait en conjectures, en soupçons. Quelle était cette femme jeune et belle mystérieusement entrevue dans la prison de Fabio? Qu'y faisait-elle? Lui devait-il vraiment sa liberté? S'il était en effet sur le point de se marier, ce ne pouvait être qu'avec cette libératrice inconnue; quelle autre femme qu'une fiancée eût été capable d'un si grand dévouement? Ainsi l'intuition surnaturelle de la jalousie faisait jaillir à ses yeux, du sein des ténèbres qui l'environnaient, la vérité dans tout son jour. L'amour, dans ses moments lucides, a, comme toutes les passions, une seconde vue dont le coup d'œil lumineux perce, à l'heure fixée, tous les masques et tous les voiles.

Les souvenirs propres à justifier ses défiances et à fortifier ses hypothèses lui revenaient tous alors en mémoire ; tous conspiraient à convertir ses doutes en évidence, et la froideur de Fabio au temple de Ségeste, et sa maussade humeur durant le voyage, et son embarras trop visible, lors de la rencontre de Castroné ; quelles présomptions accablantes ! que de symptômes d'artifice et de trahison !

« Fabio ! Fabio ! s'écria Caroline en s'élançant du sofa où elle était à demi couchée, ô Fabio, si vous m'avez trompée, malheur à vous ! »

Elle se promenait dans son cabinet avec une agitation fébrile, le sein palpitant, le regard enflammé, et ses traits bouleversés exprimaient la colère bien plus que la tendresse. L'idée d'être méprisée parce qu'elle n'était plus jeune et plus reine, faisait bondir son cœur superbe ; et méprisée par qui ?... Par un homme qu'elle avait tiré du néant pour l'élever jusqu'à elle, pour se donner à lui, pour l'aimer... Quel affront ! Quelle ingratitude ! Quelle douleur ! O nuit de la Barbara ! rêve enivrant et rapide, deviez-vous être suivis d'un si prompt réveil et d'un lendemain si cruel ! Le berceau de la volupté aurait-il été le tombeau de l'amour ?

L'indignation pourtant céda par degrés : usée, épuisée par ses propres transports, la colère fit place à l'attendrissement. Retombant sur le sofa qu'elle avait quitté, Caroline fondit en larmes. Vinrent alors les regrets et le désir et l'espoir, toutes les lâchetés de l'amour sincère : à la clairvoyance de l'espoir succéda l'illusion volontaire du cœur. Peut-être s'abusait-elle elle-même? L'amour est si prompt aux alarmes ! Un mot de Castroné devait-il à ce point l'inquiéter ? Quelle preuve avait-elle de l'infidélité de Fabio ? Ce n'étaient après tout que des présomptions gratuites, et pas même des présomptions, c'étaient de simples craintes. Pourquoi s'acharner à convertir en certitude ce qui était à peine probable, à peine possible ? Bref, d'argument en argument, de sophisme en sophisme, elle passa presque sans transition du dernier terme de l'inquiétude à une sécurité à peu près complète.

Ces orageuses alternatives durèrent toute la journée, toute la nuit, et le soleil du lendemain retrouva Caroline telle que celui de la veille l'avait laissée, toujours en proie à l'incertitude et se dévorant elle-même, tantôt dans les abîmes, tantôt dans les espaces. Parvenue aux limites de la patience, et ne pouvant plus résister au triple

aiguillon de la curiosité, de la jalousie et de l'amour, elle donna droit aux insolentes prévisions de Castroné, et suivit, à son insu, la ligne de conduite qu'il lui avait tracée. Elle s'était dit d'abord : « C'est un conte ; Fabio ne songe point à se marier... S'il était déjà marié? pensa-t-elle ensuite. Au fait, ajouta-t-elle enfin, il m'est bien facile de m'en assurer. »

Une heure après, elle montait seule dans sa litière, et le médecin disait gravement aux curieux :

« J'ai permis à Sa Majesté de faire sa première sortie. Une promenade dans la campagne ne peut qu'abréger sa convalescence. »

Le hasard voulut qu'en revenant de Mazzara, où il avait rempli la mission de Caroline, Castroné aperçût de loin la litière royale qui s'avançait sur la route de Boncévino.

« Bon! pensa-t-il, elle aime vraiment son capitaine. Que va-t-il se passer? Il faut que j'y aille voir. »

Tournant bride à l'instant, il suivit la reine à distance, de manière à n'être pas vu.

XLIX

PIPO.

Nous avons laissé Pipo dans la cour de Boncévino occupé à charger sa pipe et se demandant quel châtiment il pourrait infliger à la zingara pour prix de sa délation. La journée tout entière se passa dans cette charitable recherche, sauf une visite qu'il avait prévue et qui vint le distraire pour quelque temps de ses pensées vindicatives.

Les dragons anglais, repoussés le matin avec tant de succès, revinrent en force quelques

heures après et ne parlaient de rien moins que de mettre le feu aux quatre coins de la cassine, pour venger leur brigadier. Heureusement pour elle et pour Pipo, les assiégeants étaient commandés par un officier supérieur qui contint leur ardeur destructive dans les bornes de la discipline et de la légalité. Pipo d'ailleurs eut la précaution de tout rejeter sur le compte des maraudeurs et il dut à sa jambe de bois la triste satisfaction d'être cru sur parole; si Pipo était brave il était prudent, et il sacrifia en cette occasion sa gloire à sa sûreté.

La maison fut fouillée de la cave au grenier, ce qui ne fut pas long; à défaut du capitaine qu'on ne trouva pas, on saisit ses papiers en grande pompe, mais sans beaucoup de peine, attendu que pas un n'était sous clef : tous traînaient pêle-mêle sur les tables et sur les chaises; il est vrai qu'ils étaient peu compromettants; en les dépouillant que trouva-t-on? Un brevet de capitaine et un ordre de destitution; voilà pour les pièces officielles; quant au reste, c'étaient de vieux mémoires d'équipement, confondus avec des épîtres de régiment et des recettes du Parfait Jardinier. Procès-verbal fut dressé de ces trouvailles opimes, et les dragons désappointés

s'en allèrent comme ils étaient venus sans épargner les *goddam!*

« Bon voyage ! » leur cria l'invalide en refermant sur eux la grille disloquée. Rendu à sa pipe et à la liberté, il reprit sa promenade interrompue à travers les longues herbes de la cour et ses projets de vengeance contre la délatrice de son capitaine. Il n'était pas inventif, car le soir vint sans qu'il eût rien trouvé.

« Bah ! pensa-t-il alors ; la nuit porte conseil ! » Mais, fatigué par sa faction de la nuit et ses exploits de la journée, il s'endormit avant même d'avoir la tête sur l'oreiller et se réveilla comme il s'était couché. Il n'en prit pas moins sa canne le lendemain matin et s'achemina résolûment vers la masure de la zingara en s'en remettant, faute de mieux, à l'inspiration du moment. Qui jamais aurait songé à personnifier la vengeance sous la figure du messager boiteux ?

Il arriva... personne. Je me trompe, le gros chat noir de la sorcière était accroupi sur le seuil de la masure, la tête mélancoliquement appuyée sur ses pattes de devant. Il dressa l'oreille au bruit sec de la jambe de bois et tourna vers Pipo son œil jaune dont les pupilles fortement contractées par le soleil brillaient comme deux

lames effilées. En reconnaissant son voisin l'invalide, il le salua d'un petit frôlement amical, et, refermant tranquillement les yeux, il continua sa méditation interrompue. On dit que Henri III tombait en syncope à la vue des chats; en revanche, nos aïeux les Égyptiens leur rendaient les honneurs divins et se rasaient les sourcils en signe de deuil quand il en mourait un dans leur maison : notre ami Pipo tenait un juste milieu raisonnable entre l'apothéose et l'aversion, la race féline ne lui paraissant mériter

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Telles étaient ses dispositions en général, mais dans l'espèce elles étaient bien différentes; il nourrissait depuis longtemps contre le matou de la sorcière une haine sourde qui n'était pas exempte d'une certaine dose de terreur. Sans être superstitieux, il n'était pas éloigné de croire que le diable eût revêtu cette fourrure moelleuse pour cohabiter avec la zingara comme Méphistophélès tournoyait dans les blés sous la forme d'un barbet noir pour se révéler à Faust.

Quand il se vit tête à tête avec l'animal suspect dans cette solitude aride et sinistre, Pipo s'arrêta court et sentit un léger frisson lui rider

l'épiderme. La veille, il avait affronté bravement un escadron de dragons anglais, maintenant il tremblait devant un chat. Mais ce chat était-il un chat? « Peut-être... » se disait Pipo, et comme Hamlet il ajoutait : « Voilà la question. » Dans le doute, il n'était pas à son aise; tranchons le mot, il avait peur. Une fois frappée, son imagination vit... Dieu sait ce qu'elle ne vit pas. Les moustaches de Rominagrobis étaient des rayons de feu qui lui sortaient des narines; sa queue et ses griffes prenaient des proportions gigantesques; deux cornes menaçantes couronnaient son chef noir et velu. Un reste d'honneur militaire l'empêcha seul de fuir devant ces visions fantastiques; il finit même par se rassurer et dit un *Ave* pour se donner du cœur.

« Sainte Rosalie! assistez-moi! s'écria-t-il en se signant trois fois, et délivrez-moi des piéges du grand tentateur des hommes. Ce n'est qu'un chat après tout, que l'esprit des ténèbres soit ou non dans sa peau. Ma foi! continua-t-il en s'enhardissant jusqu'à apostropher la bête en face, et en confondant dans sa colère la bête et la femme, cela dure depuis trop longtemps. Toutes choses ont une fin, même les mauvaises; et, comme dit le proverbe : Tant va au lard la chatte

qu'elle y laisse la patte ; et le moment est venu de régler nos vieux comptes. Je cherchais une vengeance, je l'ai trouvée : privée de son démon familier, la zingara n'est plus qu'un corps sans âme ; morte la bête, mort le venin. »

A ces mots il s'exalta jusqu'à l'héroïsme, et s'approchant à pas de loup de son ami sans défiance, il lui assena sur la nuque un coup de bâton si violent, que le tronçon lui resta dans la main. L'infortuné matou fit un bond convulsif accompagné d'un miaulement lugubre, et tomba pour ne se plus relever. Son museau mordit la terre, ses jambes se roidirent, sa queue balaya une dernière fois la poussière... Belzébuth, si c'était lui, n'était plus qu'un cadavre.

Le meurtrier contempla quelque temps sa victime, puis, saisi d'un remords subit, il tourna le dos brusquement au théâtre de son assassinat, et s'enfuit de toute la vitesse de sa jambe de bois comme s'il eût eu à ses trousses tous les diables de l'enfer, unis à tous les sbires du grand justicier. Pourquoi n'y aurait-il pas un code pénal en faveur des animaux? Les habitants de Camboge, qui croient à l'âme et au paradis des bêtes, nous donnent à cet égard un exemple à suivre ; sans compter qu'en Égypte notre ami Pipo aurait

passé un fort mauvais quart d'heure. Toutefois, après une centaine d'enjambées, il calma sa course, mais non pas sa conscience : la fatigue l'obligeant à quitter le pas accéléré pour le pas ordinaire, il se mit à siffler, pour s'étourdir, une marche d'infanterie, et poursuivit sa route sans regarder derrière lui. Déjà il entendait le chant joyeux et perçant des hirondelles nichées à la cassine, lorsqu'une litière arrêtée à quelque distance attira son attention ; une femme en descendit.

« Si c'était Sa Majesté ? se dit-il avec un grand battement de cœur. Ces campiéri en bonnets pointus m'ont bien l'air d'être les siens. »

En se parlant ainsi, l'invalide faisait à tout hasard l'inspection de son fourniment. Il boutonna son uniforme jusqu'au menton, rajusta sur l'oreille son bonnet de police afin de se donner un air martial, et, s'effaçant militairement, mit sa pipe dans sa poche en signe de respect. Quand il fut près de la reine, car c'était elle, en effet, qui venait aux informations auprès de la zingara, il se rangea pour border la haie, en étendant la main gauche le long de la cuisse et portant l'autre à son bonnet.

« C'est donc toi, mon ami ? dit Caroline, qui de loin avait reconnu l'invalide.

— Pour servir Votre Majesté, répondit Pipo tout fier d'avoir été reconnu par Sa Majesté, et en se rengorgeant sans toutefois quitter l'attitude du salut militaire.

— Puisque te voilà, tu vas m'accompagner jusqu'à la maison de la zingara.

— Ce serait beaucoup d'honneur pour moi, répliqua Pipo sans se vanter de son homicide expédition ; mais Votre Majesté a fait un voyage inutile, la zingara n'est pas chez elle.

— En ce cas, j'irai me reposer à Boncévino. »

A ces mots, l'invalide ne fit qu'un saut jusqu'à la grille, dont il ouvrit en grande cérémonie, et avec tout le fracas commandé par la circonstance, les deux battants rouillés.

« Hélas! madame, dit-il à la reine quand elle fut dans la cour, quel crève-cœur ce sera pour mon pauvre capitaine, quand il saura que Votre Majesté l'a honoré de sa visite sans qu'il fût là pour la recevoir! Mais c'est la faute des Anglais ; ces scélérats ont juré sa mort. »

Là-dessus il se mit à raconter, avec la verbosité d'un témoin, bien plus, d'un acteur, le siége de la veille et la visite domiciliaire qui l'avait suivi. Caroline avait refusé d'entrer dans la maison et s'était fait apporter une chaise au milieu

de la cour. Sa litière l'attendait dans l'avenue d'aloès, à la même place où elle l'avait laissée la première fois. Pipo parla tant qu'il voulut parler, elle ne l'écoutait pas. Absorbée dans ses pensées et dans ses souvenirs, elle se remémorait la première visite qu'elle avait faite à Boncévino, et quoiqu'il fût désert aujourd'hui, elle trouvait un charme secret à se retrouver seule et libre dans ces lieux pleins encore de Fabio.

Toutes les traces du combat de la veille avaient disparu ; le calme et le silence étaient rentrés dans cette champêtre demeure, qu'avaient un instant troublée, ensanglantée la politique et ses fureurs. Inondées de sang le jour précédent, les longues herbes de la cour n'étaient plus humides que de la rosée du matin ; le vent les courbait doucement aux pieds de Caroline. A la voir si majestueuse et si blanche dans sa longue robe de velours noir, on l'eût prise pour la reine des fées à la porte d'un palais enchanté.

« Rassure-toi, mon ami, dit-elle à Pipo qui se répandait en lamentations sur le sort de son maître ; nous sauverons ton capitaine malgré les Anglais, et nous prendrons notre revanche sur les habits rouges, comme tu les appelles.

— Que le ciel exauce Votre Majesté ! Je sais

qu'elle peut tout ce qu'elle veut ; elle dirait à l'Etna, comme sainte Agathe : Éteins-toi ! qu'il s'éteindrait à l'instant. Mais enfin, il ne suffit pas de rendre la liberté au capitaine, il faut lui rendre aussi son grade, et, de plus, le nommer colonel à titre de dédommagement. Il l'a bien mérité, et Votre Majesté n'y perdra rien : je lui prédis d'avance qu'elle aura là un fameux colonel et un fameux régiment.

— Mais toi, qui sollicites si chaudement pour autrui, n'as-tu rien à demander pour toi-même ?

— Oh ! moi ? répondit l'invalide en abaissant un regard mélancolique sur sa jambe de bois, je suis réformé pour toujours. Mon unique espoir, tout mon bonheur sur cette terre, est de ne jamais quitter mon capitaine et de lui dire un jour : Mon colonel ! De quoi ai-je besoin, moi ? De rien. Mais lui, c'est autre chose ; il est jeune, il est bel homme ; il aimerait, s'il était riche, à s'amuser tout comme un autre ; et d'ailleurs, quand on est sur le point d'entrer en ménage...

— Il est donc vrai qu'il se marie ! » s'écria Caroline, incapable de se maîtriser.

Mais cette exclamation ne lui fut pas plutôt échappée qu'elle rougit de se posséder si mal.

Honteuse intérieurement du rôle humiliant que lui faisait jouer en ce moment sa folle passion, elle souffrait dans sa dignité, dans son orgueil, dans toutes les fibres les plus sensibles de son âme. Elle baissa la tête pour cacher les larmes qui roulaient déjà dans ses yeux, se mordit la lèvre pour prévenir une nouvelle explosion, et, croisant fortement les bras sur sa poitrine comme pour refouler les battements de son cœur, elle s'abîma dans un morne silence. Quant à Pipo, qui ne se doutait ni du drame terrible qui se jouait devant lui, ni des orages qu'il provoquait, il répondit tout naturellement :

« Eh ! oui, Majesté, mon capitaine est à la veille de prendre femme, si du moins le bon Dieu lui vient en aide, car, comme dit le proverbe : « Au mariage comme à la mort, le diable fait son effort. » Or, on ne fait pas la noce avec des champignons ; l'amour est une belle chose, oui ; mais, en ménage, l'amour sans argent n'est qu'une maladie. Voilà pourquoi, Majesté, mon capitaine doit passer colonel. »

Caroline fût morte plutôt que d'adresser à l'invalide une seule question ; c'était bien assez de l'écouter sans l'interrompre. Elle brûlait pourtant d'en savoir davantage, et, dans ce moment,

elle eût donné sa couronne pour savoir le nom de sa rivale.

« Comme je le disais à Votre Majesté, continua l'imperturbable, l'intarissable Pipo, une fois marié, le colonel, le capitaine, veux-je dire, aura besoin de numéraire, car la famille arrive, et pour faire bon visage aux enfants qu'envoie le bon Dieu, il ne faut pas avoir les mains vides. Ce n'est pas, au moins, que la future soit une pauvresse ; au contraire, la dot est fort ronde, sans compter les espérances ; et c'est bien pour cette raison que le capitaine est encore garçon ; il ajourne le mariage Dieu sait depuis combien de temps. Car c'est un noble cœur que mon capitaine ; il lui en coûterait de devoir tout à sa femme : son idée est qu'entre époux il faut de l'égalité. Lorsqu'il sera colonel, je voudrais bien savoir ce qu'on pourra dire. Un régiment vaut la dot d'une princesse. »

Ici le portrait de la future et un éloge, un dithyrambe dont chaque mot était un dard aigu lancé au cœur de la royale victime.

« Votre Majesté me demandera peut-être le nom de cette merveille ? poursuivit Pipo ; quoique ce soit le secret du capitaine et pas le mien, je puis bien le dire à Votre Majesté : on dit tout

à la reine, comme au confesseur. Cette merveille s'appelle dona Rafaella ; elle est nièce du baron Schininà, le plus riche baron du pays, un homme qui en sait long et qui n'est pas plus fier pour cela. Mais, par sainte Rosalie ! vous allez le voir en personne et sa nièce aussi, car les voici qui arrivent tous les deux à cheval. Je gagerais ma bonne jambe contre la mauvaise qu'ils viennent de Mazzara tout exprès me demander des nouvelles du capitaine. »

Il n'avait pas achevé sa phrase que Rafaella et son oncle entraient dans la cour de la cassine.

L

CONFRONTATION.

Pipo ne s'était point trompé : de retour à Mazzara, et n'y trouvant pas de nouvelles de Fabio, le baron et sa nièce venaient en chercher à Boncévino. Rentrée en possession d'elle-même et redevenue calme en apparence par l'excès de ses émotions, la reine, assise toujours au milieu de la cour, attendait sa rivale d'un air froid et hautain, avec tous les dehors d'une parfaite indifférence ; mais cette indifférence affectée accusait en elle une effroyable agitation. Les eaux les

plus profondes paraissent aussi les plus calmes. La reconnaissance fut instantanée des deux côtés. La rencontre au temple de Ségeste était trop récente pour qu'on se fût déjà oublié.

« Vous le voyez, madame ! s'écria le baron en mettant pied à terre avec toute la prestesse que lui permettaient ses soixante ans, on ne peut fuir sa destinée ; et, cette fois-ci, vous ne m'échapperez point. En nous rapprochant de nouveau, la fortune entend et prétend que je sois votre cicérone, et je le serai. Vous venez sans doute visiter les ruines de Sélinonte, *palmosa Selinus*, comme dit Virgile, à cause des palmes dont toutes ces plaines étaient de son temps, et sont encore aujourd'hui jonchées ? Nous commencerons, si vous voulez bien, par les carrières qui sont près d'ici. En trois pas nous y sommes ; mais en fallût-il mille, je vous dirais : Faisons-les. Notre Sicile n'a rien de plus curieux. »

Là-dessus une longue et savante dissertation toute bardée de latin, même de grec, sur les procédés du tailleur de pierres, et sur les arts mécaniques chez les anciens. Il aurait pu parler jusqu'au soir sans être interrompu : son éloquence produisait sur la reine, qui ne l'écoutait

plus depuis longtemps, ou qui, pour mieux dire, ne l'avait jamais écouté, l'effet d'une cascade; on est d'abord étourdi, puis on s'y fait et l'on finit bientôt par ne plus rien entendre. Tandis que l'oncle professait, Caroline contemplait la nièce en silence, et ses yeux n'exprimaient rien, de peur sans doute de trop exprimer. L'immobilité de son visage, jointe à la fixité de son regard, était effrayante à voir. Mais aussi, quelle épreuve !

Rafaella montait un cheval blanc qui frémissait d'orgueil sous son charmant fardeau, et dont la docilité, la patience, les mouvements doux et moelleux témoignaient d'une sollicitude presque intelligente. La longue amazone bleue de l'élégante écuyère serrait de près sa taille souple et ronde et dessinait les suaves et chastes contours de son buste grec. Tout respirait en elle l'aisance et la grâce; d'une main gantée juste elle tenait la bride sans effort, tandis que, de l'autre, elle brandissait d'un air délibéré une cravache dont la poignée d'ambre vert, artistement travaillée, était un cadeau du comte Allégroni. Fouettés par le vent, sous son chapeau coquet, ses magnifiques cheveux blonds flottaient en liberté sur son cou, et son teint, animé par la marche, avait l'in-

carnat frais et vif des madones de Rubens. Abrités par leurs longs cils d'or, ses grands yeux noirs réfléchissaient dans leurs profondeurs incommensurables toutes les splendeurs du ciel. Rafaella était demeurée en selle et dominait la reine, assise à quelques pas, de toute la hauteur de son cheval. Cette position élevée lui donnait sur sa rivale un avantage incontestable ; elle la regardait, à la lettre, du haut de sa grandeur, tandis que, pour atteindre jusqu'à elle, Caroline était obligée de lever la tête. Piquée d'ailleurs d'être, de la part de cette étrangère, l'objet d'un examen si attentif, si obstiné, Rafaella usait sans ménagement de tous ses avantages, et, lui rendant défi pour défi, hauteur pour hauteur, l'écrasait de ses dix-huit ans.

Le drame muet de Ségeste se recommençait là, mais plus terrible encore, au moins du côté de la reine, chez qui les antipathies instinctives avaient pris les caractères d'une aversion réfléchie et motivée ; aveuglée par la colère, elle voyait alors dans la rivale qui la bravait, non la victime, mais la complice d'une trahison. Cette idée n'était pas raisonnable ; mais allez donc demander de la raison à une femme trompée et emportée par la passion. Le premier mouvement de

Caroline était de tout renverser, de tout briser, et il lui fallut ici, pour ne pas éclater en transports furieux, appeler à son aide toute sa dignité, toute sa force, tout son orgueil; elle réussit à rester reine, mais à quel prix! sa victoire pensa lui coûter la vie... elle s'évanouit.

Cet accident, auquel elle était sujette, était chez elle le résultat ou d'une explosion violente, ou, comme ici, d'une contrainte excessive. Elle revint à elle dans les bras de Rafaella, qui lui donnait les soins les plus empressés et en même temps les plus respectueux, car on devine bien que l'invalide n'avait rien eu de plus pressé que de trahir l'incognito de la reine, sans oublier, bien entendu, et les visites précédentes et le fameux mot classique de Sa Majesté : « Pipo, je suis contente de toi! » mot d'autant plus classique, qu'il n'avait jamais été prononcé. Quant au baron Schininà, dont cette catastrophe avait brusquement interrompu et pouvait seule interrompre les longues digressions archéologiques, il courait çà et là dans la cour, sans trop savoir où il allait et en répétant : *Infandum regina! regina infandum!*

Caroline, en ouvrant les yeux, fit le geste de

repousser Rafaella, qui s'éloigna sur-le-champ, s'imaginant, dans son innocence, avoir commis à son insu quelque infraction grave aux lois de l'étiquette ; seulement, elle ne laissait pas de trouver étrange, pour ne pas dire plus, que, dans un moment pareil, la première pensée de la reine fût pour l'étiquette. Mais la reine ne tarda pas à triompher du mauvais sentiment auquel elle avait cédé sans réflexion ; elle se le reprochait comme une faiblesse et comme une ingratitude, les deux vices qu'elle haïssait le plus et dont ses ennemis eux-mêmes ne l'ont jamais accusée. Cette crise muette avait changé ses dispositions et apaisé les premiers tumultes de son cœur. Sa violence épuisée, il ne lui restait plus que du mépris et de l'amertume. Elle était fort pâle ; ses lèvres mêmes n'avaient pas repris leur vermillon ; ses yeux désarmés, abattus par sa défaillance, ses traits détendus et fatigués, son attitude abandonnée, ses bras affaiblis, tout en elle respirait une mélancolie sombre et douloureuse. Faisant un puissant, un suprême effort :

« Merci, mon enfant, dit-elle à Rafaella, ce n'est rien, je me sens déjà mieux ; la chaleur, la fatigue... »

Soit distraction, soit lassitude, soit qu'un reste

d'émotion lui ôtât la parole, elle ne put achever sa phrase et se remit à examiner Rafaella avec la même fixité qu'auparavant. La révolution qui venait de s'opérer en elle n'était pas telle cependant qu'elle eût converti en sympathie sa malveillance et son ressentiment. C'était toujours une rivale qu'elle avait devant les yeux et une rivale redoutable. Mais, quoique peu disposée à l'indulgence à son égard, un éclair de justice illumina son âme en dépit d'elle-même quand ses préventions jalouses et passionnées eurent fait place au sang-froid de la réflexion. L'air fier et candide de Rafaella excluait tout soupçon et jusqu'à la pensée d'une ignominieuse complicité, il fallait bien se rendre à l'irrésistible éloquence de cet argument sans réplique. La droiture et l'honneur étaient gravés en traits saisissants sur ce front noble et serein. Disons tout : à la vue de cette belle jeune fille que la destinée suscitait contre elle, l'infortunée reine, toute reine qu'elle était, ne put retenir un soupir de désolation. Elle eût en ce moment donné sa triste royauté pour les dix-huit ans qu'elle n'avait plus et que le trône ne pouvait lui rendre.

Cette scène étrange se prolongeait; et le silence de Caroline menaçait de la prolonger long-

temps encore. Immobile sous le feu de ses regards, Rafaella commençait à perdre contenance et à ne plus rien comprendre à ce qui se passait, car enfin que lui voulait la reine et pourquoi l'examinait-elle avec tant d'insistance? Cet examen frisait l'insulte. Puis elle finit par se demander ce que la reine, après tout, faisait chez Fabio et ce qu'elle y était venue faire précédemment? Elle se posait cette question jalouse lorsqu'un nouvel incident compliqua encore cet imbroglio muet. Castroné, qui avait suivi la reine à distance, entra tout à coup dans la cour de la cassine; il reconnut au premier coup d'œil dans Rafaella l'inconnue mystérieuse qu'il avait entrevue dans la prison de Trapani après l'évasion de Fabio.

« Bon! se dit-il, le tour est fait. »

Et, devinant tout ce qui allait se passer, il se félicita méchamment du succès de son stratagème.

« Par saint Janvier! s'écria-t-il en sautant en bas de son cheval, que vois-je! la libératrice du capitaine Fabio.

— Vraiment! répondit Caroline à qui l'arrivée d'un tiers, et d'un tiers comme Castroné, rendit toute sa présence d'esprit. Je m'en dou-

tais un peu, ajouta-t-elle avec un sourire forcé, quelle autre qu'une fiancée aurait poussé le dévouement jusque-là ?

— Que dit Sa Majesté? demanda le baron en ouvrant de grands yeux étonnés.

— Eh quoi! baron Schininà, répondit Caroline, ignorez-vous que c'est votre nièce qui a tiré de prison votre filleul, je veux dire votre futur neveu, en y demeurant à sa place? Il serait plaisant que vous l'apprissiez de ma bouche.

— Qu'est-ce que j'entends? dit le baron en regardant alternativement sa nièce et la reine; est-ce que je veille ou si je rêve? Rafaella, mon enfant, serait-il bien vrai?... Quoi! tu aurais manqué de confiance en moi au point de...? Non, je ne puis croire...

— Baron, vous ne croyez pas à la parole de votre souveraine.

— Que Votre Majesté me le pardonne! répliqua le pauvre baron déconcerté, le cas est si... singulier... il serait si... nouveau, qu'en vérité... Mais parle donc, ma nièce...

— Eh bien! oui, mon oncle, j'ai mérité vos reproches, je ne vous avais pas tout dit, sachez donc... »

Elle n'en put dire davantage, mais sa rougeur

et son embarras l'accusaient et parlaient plus haut que sa bouche n'aurait pu le faire.

« *O dissimulatio feminea!* s'écria le baron en croisant les mains d'un air pénétré.

— Ma chère petite, reprit la reine en s'adressant à Rafaella avec une supériorité sarcastique, et en reprenant sur elle tous ses avantages, il ne faut pas rougir pour si peu. Quoi de plus naturel que ce que vous avez fait? Vous aimez ce capitaine Fabio, du moins je le suppose puisque vous l'épousez; il vous aime sans doute, du moins il vous le dit... et vous brisez ses chaînes pour mieux serrer celles de votre hyménée, qu'y a-t-il là dont vous deviez rougir? Toute femme à votre place en aurait fait autant; bien qu'à coup sûr, je me plais à le reconnaître, toutes n'eussent pas montré le même courage que vous. Je vous félicite, vraiment, d'avoir des passions... pardon!... des vertus si romaines. Porcie n'eût pas mieux agi... Il est vrai que la fille de Caton avait pour époux Brutus... Êtes-vous bien sûre, ma chère, que votre futur soit digne de tant de dévouement? »

Outrée des ironies de la reine, Rafaella était redevenue tout d'un coup fière et froide; la seconde vue lui avait révélé une rivale dans Caroline.

« J'ignore, lui répondit-elle, si le prisonnier dont il est question aurait eu les vertus de Brutus, mais je sais qu'il est bon, même trop bon Sicilien. Votre Majesté est si bien informée de certaines choses qu'elle ne doit pas ignorer celle-là.

— C'est un privilége de mon rang ; que servirait-il d'être reine si l'on n'en savait un peu plus que tout le monde ? Je sais en effet certaines choses, comme vous dites, qui pourraient vous éclairer sur les sentiments véritables de votre futur pour peu que vous eussiez l'envie d'être éclairée sur son compte.

— Je suis plus surprise que flattée de l'intérêt que Votre Majesté veut bien me porter sans me connaître, et je sollicite la faveur de n'en pas profiter.

— Vous êtes cependant à l'âge, ma chère, où l'on reçoit des leçons plutôt qu'on n'en donne.

— C'est là, madame, une infériorité relative dont je suis loin de me plaindre.

— Vous vous piquez, ma chère, et vous essayez d'être agressive.

— Moi, madame ? au contraire ; je m'incline avec respect, quoique sans envie, devant une

expérience si supérieure à la mienne ; je ne doute point que Votre Majesté ne connaisse aussi bien que moi, beaucoup mieux peut-être, le maître de cette maison ; du moins les visites qu'il a reçues d'elle et l'honneur inespéré que nous avons eu de la rencontrer chez lui, nous autorisent à le supposer.

— Supposez, ma petite, tout ce qu'il vous plaira, » répliqua sèchement Caroline.

Blessée au vif par les représailles qu'elle s'était attirées en commençant les hostilités, elle ne cherchait plus qu'à se retirer du combat en bon ordre et en masquant sa retraite par une habile diversion.

« Ce n'est ici, continua-t-elle, ni le lieu, ni le moment de commencer votre éducation : à vous parler franchement, je ne me sens pas aujourd'hui d'humeur à l'entreprendre ; les affaires d'État, je le crains, ne sont pas de votre compétence, elles pourraient d'ailleurs vous distraire de vos affaires de cœur, et ce serait grand dommage, d'autant plus, ma chère, que vous me semblez peu propre à les bien conduire : vous êtes jeune, du moins vous me l'avez dit ; un Mentor expert et surtout clairvoyant ne vous serait pas inutile, croyez-moi. Tenez, par exemple,

l'autre jour quand j'ai eu l'heureuse chance de vous rencontrer une première fois aux ruines de Ségeste, savez-vous avec qui je m'y trouvais ? La voix du cœur aurait dû vous le dire et vous avez commis, en ne le devinant pas, un crime de lèse-hyménée ; oui, ma chère, le prétendu villageois dont j'étais accompagnée n'était autre, apprenez-le de moi, que votre capitaine Fabio. Voyez la fatalité ! vous ne l'avez pas reconnu, et lui n'a pas voulu vous reconnaître. Il m'a dit comme saint Pierre : Je ne connais pas cette femme ! Fi donc ! renie-t-on sa future ? »

Caroline fuyait ; mais, comme les Parthes, en fuyant, elle lançait au cœur de sa rivale un dernier trait, un trait empoisonné ; la loi du talion est la loi des passions. J'ai souffert par toi, souffre à ton tour par moi ! Voilà leur langage à toutes et leur règle de conduite. Pour de la générosité, de la justice, ne le demandez pas, surtout de femme à femme. Junon pardonna-t-elle à Sémélé ? Toutes les femmes sont des Junons. La reine avait visé juste, le coup porta droit au but :

« Il m'a reniée ! se disait l'infortunée Rafaella, reniée !... »

Ce seul mot produisait en elle des ravages in-

calculables, irréparables. Sa main tremblait, ses genoux fuyaient sous elle ; les pourpres de son teint s'effacèrent, une pâleur mate et plombée, la pâleur de la mort, envahit ses traits ; un éclair humide avait traversé ses yeux, mais il s'éteignit avec eux dans les ombres de la douleur. En se frappant l'une et l'autre à la fibre la plus délicate, la plus sensible, ces deux femmes s'étaient fait sans pitié tout le mal qu'elles avaient pu se faire. L'exquise organisation de Rafaella était plus profondément ébranlée, et si elle ne paya pas à la faiblesse féminine le tribut que la reine avait acquitté l'instant d'auparavant en perdant connaissance, elle en souffrit davantage : une crise l'eût soulagée. L'affliction, l'indignation, la fierté luttaient dans son âme, mais avant qu'elle se fût assez remise pour répondre à la reine d'une voix assurée, son oncle intervint.

L'excellent baron était arrivé de surprise en surprise au comble de la stupéfaction ; moins perspicace que Castroné qui, en renouvelant connaissance avec Pipo pour se donner une contenance, avait tout entendu, tout compris sans paraître avoir rien écouté, le nourrisson des chastes muses archéologiques avait tout écouté et n'avait rien compris. Il voyait bien qu'on

échangeait des paroles aigres et des mots piquants, mais pourquoi ? Qu'y avait-il de commun entre sa nièce et la reine Caroline ? Comment et le mariage et le nom de Fabio se trouvaient-ils mêlés à tout cela ? Voilà ce qu'il ne devinait pas. Non-seulement l'idée d'une rivalité d'amour entre ces deux femmes ne lui serait pas venue spontanément à l'esprit, mais on la lui aurait suggérée qu'il l'aurait repoussée comme une folie. En théorie, il faisait les plus belles dissertations du monde sur les passions et sur les femmes ; dans la pratique et en présence des faits, ce n'était plus qu'un enfant et pas même un enfant terrible.

« Décidément, pensait-il, Sa Majesté est blessée que nous ne l'ayons pas reconnue. »

Comme Caroline ne passait pas en Sicile pour être très-bonne, il en conclut naturellement qu'elle était moins bonne encore que sa réputation, et ne trouvait pas d'autre explication à la scène étrange qui venait de se passer sous ses yeux. Épouvanté, confondu de la témérité de sa nièce, il se jeta pour ainsi dire au-devant d'elle pour conjurer l'orage qu'elle attirait sur sa tête.

« Madame, dit-il à la reine du ton le plus soumis qu'il put prendre et en s'inclinant jusqu'à

terre, je comprends que Votre Majesté soit irritée contre nous ; et nous avons, ma nièce et moi, d'humbles excuses à lui adresser. Avoir eu le bonheur de jouir deux fois de son auguste présence, sans la reconnaître, voilà, j'en conviens, un crime de lèse-majesté au premier chef, car comment s'y méprendre ? La reine est comme Vénus qu'on reconnaissait à sa seule démarche. *Incessu patuit dea.* Il est vrai, continua l'orateur après une pause, que plusieurs princes de l'antiquité, Titus entre autres et Trajan, imités en cela par leur digne successeur l'empereur Joseph II, votre auguste frère, sans parler d'Aroun-al-Raschid, l'ami de Charlemagne, aimaient, dit-on, à se promener incognito au milieu de leurs sujets, et, certes, il y aurait eu une grande indiscrétion à les reconnaître quand ils ne voulaient pas être reconnus. Or, s'il avait plu à Votre Majesté de suivre un si noble exemple...

—Eh! baron, interrompit Caroline avec impatience, je ne suis ni Aroun-al-Raschid ni Trajan, et il m'est indifférent qu'on me reconnaisse ou non. Ainsi vous pouvez, sur ce point, mettre votre conscience en repos.

— On a eu raison d'écrire que la clémence est la vertu des grands princes, *regia virtus,* comme

dit Sénèque. Votre Majesté en est la preuve vivante. Si maintenant, ajouta-t-il en se redressant par degrés dans le sentiment de son importance archéologique, Votre Majesté me permettait une humble prière, j'oserais la supplier de prendre en considération ma requête de tout à l'heure : comme j'ai eu l'honneur de le lui dire, les carrières sélinontines sont près d'ici, et c'est un monument digne des regards de Votre Majesté. Quelle gloire pour moi si je pouvais imprimer dans ma *Trinacria vetus:* « Tel jour de telle année, la reine a visité les carrières de Sélinonte et j'étais son cicerone !... »

— Je sais, baron, que vous êtes un savant homme, et je sais de plus que la baronne Schininà fait d'excellentes confitures ; mais pour aujourd'hui je ne profiterai ni de ses talents ni des vôtres. »

Le baron se retira consterné. La confusion sacrilége que Caroline affectait de faire entre les vulgaires occupations de sa femme et la noble, la sublime science de l'antiquité, le scandalisait, l'indignait profondément.

« Décidément, se dit-il, Rafaella a eu raison de lui tenir tête : toute reine qu'elle est, ce n'est, après tout, qu'une femme, et, qui pis est, une

méchante femme. Je songeais à lui dédier mon grand ouvrage sur la Sicile, mais, par Bacchus! je n'en ferai rien; elle n'en est pas digne. »

L'esprit guerrier grondait encore dans le cœur de Caroline; elle avait besoin d'une victime sur qui faire tomber sa colère; cette victime fut Castroné.

« Pourquoi es-tu ici? lui demanda-t-elle durement; ne t'avais-je pas donné des ordres pour Mazzara?

— Ils sont exécutés, Majesté. Castroné n'est pas homme à se les faire répéter deux fois.

— Mais pourquoi es-tu ici? Réponds. T'avais-je ordonné de m'y suivre?

— Aussi n'ai-je point pris cette liberté. Ce n'est pas moi qui commettrais jamais, sans instructions, une pareille inconvenance.

— Mais alors, comment justifies-tu ta présence ici?

— En revenant de Mazzara, j'ai aperçu de loin la litière de Votre Majesté, et je suis accouru pour lui rendre compte de ma mission.

— Eh bien! qu'as-tu découvert?

— Que les prévisions de Votre Majesté étaient parfaitement justes: Mac-Farlane s'est décidé à faire marcher des troupes contre Sélinonte. Ces

troupes sont parties aujourd'hui même de Mazzara, et ne tarderont pas à paraître, car elles doivent passer par Boncévino.

— Et c'est à présent que tu me le dis ! s'écria la reine en se levant brusquement et en faisant quelques pas vers la grille. Tu attendais donc que l'ennemi fût dans la place pour m'annoncer son approche ?

— Voyant Votre Majesté occupée avec mademoiselle, répondit Castroné avec une componction feinte, je n'ai pas osé l'interrompre ; mais j'avais l'œil aux aguets, et il n'y a pas de temps perdu : avant que les Anglais soient ici, Votre Majesté sera rendue à Castelvétrano.

— N'est-ce rien que de les avoir aperçus ? Castroné, j'ai failli les rencontrer. »

A ces mots, elle ordonna à Pipo de faire avancer sa litière ; et, tandis que l'invalide courait à l'avenue d'aloès, où elle était arrêtée :

« Castroné, reprit-elle à voix basse, va droit à Sélinonte : tu préviendras les Calabrais du danger qui les menace, et tu les feras partir sur-le-champ. Quant au capitaine Fabio, tu lui diras de ma part qu'il cesse désormais d'être à mon service, et que je lui défends de paraître jamais devant moi. »

On devine avec quel empressement haineux cet ordre vengeur fut exécuté par Castroné : il partit à l'instant même, et mit son cheval au galop, de peur que la reine ne se ravisât.

La litière royale était arrivée à la grille, escortée des campiéri de service. Au moment où Caroline y montait, appuyée sur le bras du capitaine d'armes, Rafaella s'approcha d'elle d'un pas ferme, et lui dit avec une humilité noble et fière :

« Madame, je regrette la scène qui vient d'avoir lieu, et, quoique je ne l'aie pas provoquée, je demande pardon à Votre Majesté des paroles déplacées qui ont pu m'échapper dans la vivacité de la défense. Veuillez, madame, les oublier comme j'oublie vos sarcasmes et vos cruautés. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, et ce n'est pas pour moi que j'implore Votre Majesté. La vie d'un autre est en danger, et cette vie, madame, souffrez que je la recommande à votre protection : elle ne peut être sauvée que par vous, et vous la sauverez pour vous-même, car les grands cœurs font le bien pour le bien, que l'objet du bienfait en soit digne ou non. Ah ! madame, si chacun était traité selon ses mérites, que serions-nous devant Dieu ? »

Caroline était faite pour sentir ce qu'avait de magnanime la demande de Rafaella.

« Mademoiselle, lui répondit-elle avec la gravité de son rang, vous m'attribuez plus de pouvoir que je n'en ai ; les rois détrônés en ont moins que le dernier de leurs sujets. Vous en avez plus que moi, car vous avez délivré un prisonnier dont ma sollicitude avouée n'aurait fait qu'appesantir les chaînes. Eussé-je d'ailleurs le pouvoir que vous me supposez et que je n'ai plus, il est douteux que j'en usasse en faveur d'un homme déchu de mon estime et indigne de votre main. Adieu, mademoiselle ! Si vous m'en croyez, vous abandonnerez comme moi le coupable aux soins de la Providence, qui veille sur tout le monde, même sur les moins dignes, et dont la miséricorde est inépuisable. »

A ces mots Caroline monta dans sa litière, qui la ramena rapidement à Castelvétrano.

Peu d'instants après, Rafaella reprenait avec son oncle la route de Mazzara, et ils se croisèrent à moitié chemin avec les troupes anglaises destinées à Sélinonte.

Resté maître du champ de bataille, l'invalide reprit sa pipe et sa promenade. La cour n'était plus assez vaste pour le contenir : enflé d'orgueil

et transporté de joie, il se regardait comme le héros de la journée et de la Sicile. « Car enfin, se disait-il avec complaisance, Sa Majesté a causé avec moi, et mon capitaine me devra ses épaulettes de colonel. Bravo, Pipo ! Par sainte Rosalie ! il faut convenir que le fils de ton père est un drôle heureusement né et fièrement adroit ! »

C'est ainsi que le malheureux imbécile se rendait compte de la situation, tant il avait peu conscience des maux irréparables qu'il avait causés. Que de gens, même dans un rang supérieur, ne jugent pas les choses avec plus de discernement et se parent à leurs yeux et aux yeux des autres de leurs fautes les plus grossières ! Combien de généraux, d'ambassadeurs et d'artistes érigent en victoires leurs défaites ! Ce ne sont pas les individus seulement qui s'abusent et qui s'aveuglent ; les peuples eux-mêmes voient dans leurs revers des succès, et tout cela par vanité ! O vanité ! mère des illusions et des mécomptes, cause petite de grands effets, bizarre instinct du paraître que personne n'avoue et que tout le monde sert, travers égoïste, passion puérile et souvent féroce, c'est toi, non la fortune, qui es la reine du monde, car c'est par toi que sont gouvernés les hommes qui gouvernent les empires !

Protée souple et rusé, tu as beau prendre pour te mieux cacher mille noms et mille formes, on te reconnait sous tous les masques, et c'est toi, toujours toi, Vanité ! tout est vanité !

LI

GUERRE INTESTINE.

Les troupes anglaises, parties de Mazzara pour Sélinonte, avaient atteint Boncévino : c'était un beau régiment d'infanterie qui s'avançait en bon ordre et la giberne bien garnie, avec ce recueillement particulier aux soldats qui vont en campagne dans une contrée inconnue. Le major Dudley faisait partie de l'expédition. Un escadron de dragons, jetés en éclaireurs et conduits eux-mêmes par des guides du pays, marchait en avant : la cassine fut laissée de côté, à la grande

satisfaction de Pipo, qui la voyait déjà pillée, brûlée et le reste. Quelques traînards y tentèrent bien une irruption, mais la vue de l'invalide en uniforme les mit en fuite, en leur faisant croire que la maison était occupée militairement, et qu'on allait les y recevoir à coups de fusil. Le vaniteux Pipo s'attribua toute la gloire de ce facile exploit.

« C'est égal, pensait-il en se rengorgeant, on gagne toujours à se montrer brave. »

Après avoir dépassé la cassine, les Anglais se partagèrent en deux détachements, dont l'un poursuivit sa route à travers les terres, tandis que l'autre, commandé par Dudley, allait chercher la plage afin de surprendre l'ennemi des deux côtés à la fois. Bientôt les habits rouges se perdirent dans l'éloignement, les uns derrière les bois, les autres derrière les dunes.

Avant d'aller à Trapani présider le conseil de guerre, Mac-Farlane avait sommé les Calabrais de se disperser sans délai et de rentrer dans les cantonnements respectifs qui leur avaient été assignés précédemment : de retour à Mazzara, il les retrouva où il les avait laissés ; nouvelle sommation de sa part, nouveau refus de la leur, ou plutôt même inaction : la coupe de la patience

était débordée, et l'expédition avait été résolue.

Pendant ce temps, les bandes continuaient à vivre à discrétion dans le pays ; leur licence effrénée n'épargnait rien. Malheur aux vaincus, c'est-à-dire aux voisins ! Si quelque chose pouvait excuser leurs déprédations, c'était leur misère : tout leur manquait, surtout les vivres : le brick qui devait les ravitailler n'avait point reparu depuis la terrible nuit si funeste aux Anglais. Qu'était-il devenu ? Personne au camp ne le savait, et la reine elle-même, après l'avoir quitté à Castellamare, n'avait plus entendu parler de lui.

Tout le monde à l'envi se plaignait donc de ces hardis maraudeurs, excepté Fabio, qui leur devait la liberté. Arrivé à Sélinonte, il avait été présenté et reçu comme l'ami de la reine au quartier général de la Marinella. Le farouche Parafanti, son libérateur et son introducteur, l'avait pris sous sa protection spéciale ; cela voulait dire : Respectez-le, sinon c'est à moi que vous aurez affaire.

« Capitaine, dit au nouveau venu le stratégique et méthodique Pandigrana, vous ne trouverez dans nos cantonnements ni la discipline sévère ni la bonne ordonnance des troupes de ligne ;

j'en gémis tous les jours et suis le premier à blâmer ces mauvais exemples ; mais, que voulez-vous ! la guerre, et surtout la guerre de partisans, a des nécessités auxquelles il faut s'accommoder, et, tout en les déplorant, je me résigne à ce que je ne puis empêcher. De meilleurs jours viendront, et alors je prendrai ma revanche. »

Charles XII, ou Frédéric II, recevant en campagne la visite d'un prince étranger, n'aurait pu s'exprimer en meilleurs termes, ni avec plus de majesté. Or, notez que cette harangue, digne des Commentaires de César, se débitait dans la cuisine que nous connaissons déjà, en présence du même âtre et de la même broche, sinon du même mouton. Il fallait, pour ne pas rire, une dose énorme de gravité; pourtant, Fabio garda son sérieux.

« Capitaine, dit à son tour le jovial Francatripa, le camarade veut vous faire sa cour ; il faut que vous sachiez que son idée fixe est d'être colonel, ni plus ni moins. Gaetano, le garçon meunier, a bien été général. Donc, il est rigide comme un instructeur, et toujours à cheval sur la discipline ; mais que cela ne vous effraye pas : nous n'avons ici ni les corvées ni les consignes de la caserne ; si l'on est brave, on est bon vivant,

ce qui n'est pas défendu et n'empêche pas de se bien battre à l'occasion.

— Les habits rouges en savent quelque chose, dit Parafanti en redressant la tête et en passant avec satisfaction la main dans sa barbe inculte : le capitaine ici présent peut vous dire qu'ils ont dansé ce matin, à Boncévino, une fière tarentelle, et je puis ajouter sans me vanter que ma carabine leur a joué des castagnettes d'une façon un peu réjouissante. Nos écrevisses sautaient comme des lapins.

— A propos de lapins, dit Francatripa, les aimez-vous, capitaine ? Vous en aurez à souhait. Le lapin donne à Sélinonte; mais comme il faut du vin pour le mettre en gibelotte, et que le vin est plus rare ici que l'eau, nous le mangeons sous l'invocation de saint Laurent, le grand patron des rôtisseurs, qui devraient tous porter son gril à leur bonnet blanc en guise de cocarde. Cela vous va-t-il ?

— Mais où donc est Spaccaforno ? demanda Parafanti. Pourquoi n'est-il pas déjà venu faire connaissance avec son compatriote ?

— Tu demandes où il est ? répondit Francatripa; ne le devines-tu pas ? Il passe en revue son régiment. Fait-il autre chose tout le long du jour ?

Mais il a beau frotter et lessiver ses insulaires, on perd son savon à laver la tête d'un âne. Pardon, capitaine, il y a Siciliens et Siciliens, comme il y a fagots et fagots; et tout Sicilien que vous êtes, je vous ferais injure si je comparais de pauvres recrues qui n'ont jamais vu que le feu de leur marmite, à un bel et brave officier tel que vous.

— Messieurs, dit sévèrement à ses deux collègues le sévère Pandigrana, au lieu de vous moquer de notre ami Spaccaforno, dont j'ai toujours apprécié l'instinct militaire et qui connaît son île comme un renard son terrier, je vous engage à imiter plutôt son exemple. Il y a longtemps que nous n'avons inspecté nos troupes, et c'est une faute : la bonne tenue en souffre et le bon ordre aussi. Prenez garde, messieurs; la discipline va se relâchant tous les jours, et sans discipline pas de soldats; nous ne sommes déjà plus que des maraudeurs; pour peu que ce scandale continue, nous ne serons bientôt que des bandits. Quant à moi, je vais mettre à l'instant mes hommes sous les armes, et, si vous m'en croyez, vous en ferez autant de votre côté. De cette manière au moins, le capitaine pourra prendre de nous une meilleure opinion et rendre à Sa Majesté la reine

Caroline un compte favorable de ses fidèles Calabrais. »

Ce qui fut dit fut fait, et Fabio dut subir le fatigant honneur d'une grande revue générale. Ce qu'un militaire de profession méprise le plus après la garde nationale, ce sont les volontaires et surtout les partisans. Qu'on juge avec quel œil de dédain Fabio, qui avait toutes les idées, tous les préjugés de son état, vit défiler devant lui ces hordes sauvages qui s'intitulaient modestement : Armée d'observation de Leurs Majestés napolitaines au delà du Fare.

La vue de ces légions sanguinaires le reporta brusquement au souvenir de leur première rencontre dans la plaine de Castelvétrano. La voix rude et rauque de ces réprouvés le frappait comme alors, et il lui semblait, en l'entendant, que cent mille pistolets allaient lui partir dans les oreilles. O fille des Césars ! c'étaient donc là les instruments avoués de votre indomptable ambition et de vos implacables vengeances ! O soif du trône et du sang! tes ardeurs brûlantes donnent le vertige au cerveau et la mort au cœur !

Chaque bande avait le caractère de son chef : celle de Pandigrana, mieux vêtue, mieux armée que les autres, gardait mieux le rang, observait

une tenue et une discipline plus militaires; celle de Francatripa, au contraire, effrontée, débraillée, sans vergogne, allait à la débandade, en criant, riant et maugréant. Quant à celle de Parafanti, le plus cruel des trois partisans, elle avait la physionomie sinistre, le regard farouche et marchait à pas lents, la tête basse, plongée dans un morné et sombre silence.

Vint le tour de Spaccaforno avec son fameux régiment insulaire, et ici l'amour-propre national de Fabio fut mis à une dure épreuve. Nous avons déjà dit que la première ardeur des recrues ne s'était pas soutenue, et la désertion avait fort éclairci leurs rangs. Il est vrai que les magnifiques promesses du beau parleur Francatripa s'en étaient allées en fumée à l'heure de l'exécution; à peine leur avait-on octroyé la portion congrue : ainsi, par exemple, tandis que les Calabrais étaient fort commodément campés au milieu des ruines, qui leur donnaient de l'ombre, et, en attendant de leur faire un rempart contre l'ennemi en cas d'attaque, les abritaient contre les ouragans africains, les Siciliens étaient relégués dans une lande ouverte et découverte, en butte à tous les vents et à tous les rayons du soleil. Doubles gardes et triples factions, longues patrouilles,

rondes fréquentes, toutes les fatigues, toutes les corvées leur tombaient en partage, et, pour compensation, qu'avaient-ils ? De maigres rations, la terre pour lit, une paye imaginaire, et, dans le butin, zéro. Tout le reste à l'avenant. Se plaignaient-ils ? c'étaient des ingrats. Ne les avait-on pas tirés des griffes des racoleurs ? Pouvaient-ils payer trop cher un si grand bienfait ? Mais nos insulaires, qui ne voyaient pas de différence entre la servitude de la caserne et une liberté de cette espèce, perdaient à la fin patience et regagnaient leurs villages sans demander leur congé. C'était chaque jour un nouveau vide, et l'illustrissime Spaccaforno voyait fondre son influence avec son régiment. Il accablait ses trois collègues de réclamations, de reproches, mais on le payait en paroles, et son régiment fondait toujours.

Il faut dire pourtant qu'il s'était renforcé d'une troupe de vagabonds traqués par la justice ou échappés des galères, qui faisaient nombre s'ils ne faisaient pas honneur. Mais Spaccaforno n'était pas plus difficile sur ce point qu'un ministre constitutionnel : il tenait à la quantité plus qu'à la qualité.

Nous avons dit deux mots précédemment des coups de langue et des coups de couteau échangés

tous les jours entre Siciliens et Calabrais. Comment deux races antipathiques et si profondément hostiles auraient-elles pu vivre côte à côte sans qu'une ligne de sang marquât la limite qui les séparait? Les plus irrités étaient les Calabrais. Ils avaient sur le cœur la distribution d'argent faite aux Siciliens par Castroné sous les yeux de la reine : n'ayant pu leur faire rendre gorge, ils leur gardaient rancune. Malgré leur petit nombre, les Siciliens n'étaient pas en reste, et les coups de couteau allaient leur train. Il y avait eu déjà des deux côtés des blessés et des morts. Ces sanglants préludes annonçaient quelque grande catastrophe.

Telles étaient les dispositions des esprits à l'arrivée de Fabio. En apprenant qu'un officier sicilien, un ami de la reine, étai tau camp, Spaccaforno s'était piqué d'honneur et n'avait voulu paraître devant son compatriote qu'armé de toutes pièces et à la tête de son régiment ; cela pour la plus grande gloire de la Sicile ! Sa troupe donc s'était mise en grandissime tenue, mais, hélas ! quelle tenue ! La défroque des carabiniers ne leur avait pas profité : le peu qui en restait était en lambeaux, et les nouveaux venus n'avaient pour la plupart, comme les débar-

deurs de Naples, qu'un caleçon de toile. La chemise se laissait généralement désirer, ce qui faisait dire à Francatripa que le tailleur du régiment attendait la récolte du chanvre pour leur couper leur uniforme. Cet ensemble immonde et grotesque n'ôtait rien à Spaccaforno de son importance ni de sa dignité. Il eût commandé les grenadiers de la vieille garde, qu'il ne se fût pas montré plus fier. Vêtu de son inséparable habit rouge à épaulettes d'or, et coiffé du casque à crinière, il montait son grand cheval blanc et brandissait un sabre de cinq pieds de long. En passant devant Fabio, il le salua militairement et se mit à crier : « Vive la reine de Sicile ! »

« Vive la reine de Sicile ! » cria après lui son ignoble bande.

Ceci déplut aux Calabrais ; ils y virent un défi, et crièrent de leur côté : « Vive la reine de Naples !

« Vive la reine de Sicile ! répétèrent les Siciliens.

— Vive la reine de Naples ! répliquèrent les Napolitains.

— De Sicile !

— De Naples !

— De Sicile !

— De Naples ! »

Et ainsi de suite jusqu'à ce que la voix leur manquât à tous. Exaspérés par cette bravade, les Calabrais, qui couvaient depuis longtemps dans leur cœur des pensées de vengeance, lâchèrent la bride à leurs passions brutales, et commencèrent par vomir contre la Sicile et les Siciliens de grossières injures et d'effroyables menaces ; puis, la parole ne suffisant plus pour assouvir leur fureur, un coup de fusil partit: aussitôt la guerre civile éclata ; un second coup, un troisième, vingt autres à la fois retentirent, et le feu ne s'arrêta plus. Il faut rendre à Pandigrana cette justice que, commandé par la présence de Fabio, il fit violence à ses instincts sanguinaires, et eut assez d'empire sur sa bande pour la ramener promptement à la discipline. La bande de Francatripa, qui avait crié le plus fort, fit plus de bruit que de mal ; mais celle de Parafanti fut digne d'elle-même et de son chef, c'est-à-dire qu'elle fut atroce.

Le signal était parti de ses rangs, et une décharge n'attendait pas l'autre : bientôt même, une vengeance à coups de fusil ne paraissant ni assez prompte ni assez directe à sa féroce impatience, brûlant d'étreindre ses ennemis corps à

corps et de repaître ses yeux du sang qu'elle répandait, elle se précipita sur les Siciliens comme une bande de loups enragés, prête à les déchirer avec les dents à défaut d'armes plus meurtrières.

La lutte n'était pas égale : mal armés et presque nus, les malheureux insulaires avaient tout contre eux, et surtout le nombre. On les éventrait à coups de couteau, on les assommait à coups de crosse, ce qui ne les empêchait pas de traiter les Napolitains de bâtards de Polichinelle et de mangeurs de macaroni. Les blessés eux-mêmes et les moribonds n'étaient pas épargnés. Foulés aux pieds, écrasés sans pitié, on se livrait, sur eux, pour les achever, aux cruautés les plus raffinées. On les mutilait horriblement, et, par représailles, ces abominations se commettaient des deux côtés. L'avantage devait rester et resta en effet aux Calabrais. Les débris sanglants du fameux régiment insulaire s'enfuirent à travers la plaine ; ils se dispersèrent dans les bois, dans les montagnes, et pas un seul des fuyards ne reparut au camp.

Dès le début, et pendant tout le cours de l'action, Spaccaforno s'était bien comporté : il avait fait des efforts surhumains pour soutenir sa troupe, pour la surveiller, la mettre en ligne, pour organiser, en un mot, une défense régu-

lière ; mais, renversé lui-même de son cheval et embarrassé dans ses hautes bottes à l'écuyère, il ne put jamais reprendre son aplomb. Son casque à crinière et son habit écarlate ne le sauvèrent pas du sort commun ; il fut trouvé mort parmi les morts. Au moins n'eut-il pas le crève-cœur de survivre à son régiment.

Fabio s'était jeté l'épée à la main au milieu de la mêlée pour arrêter cette effroyable boucherie, mais, quoiqu'il exhortât, priât, menaçât et frappât au besoin, il ne fut pas plus heureux que Spaccaforno, à cela près, pourtant, qu'il se retira sain et sauf, lui et son cheval, de ce pêle-mêle de bêtes féroces. Bien loin de modérer les homicides fureurs de sa bande, Parafanti l'excitait, au contraire, par ses paroles et par son exemple. A la vue du sang, il se retrouvait dans son élément naturel; ses narines s'enflaient pour en mieux respirer l'odeur, et ses yeux couverts brillaient sous ses gros sourcils d'une joie sombre et sinistre. Il lançait son cheval au plus épais du carnage, afin que tous ses coups portassent, et, tout ruisselant du sang de ses victimes, il parcourait les rangs en criant :

« Tue! tue! Mort aux insulaires! Point de quartier! Mort! tue!

— Misérable ! lui cria Fabio en se jetant au devant de lui ; m'as-tu fait venir ici pour assister au massacre de mes compatriotes ? Moi aussi, je suis Sicilien, et si tu n'étais pas un brigand tout souillé de rapines et de meurtres, je te forcerais bien à croiser le fer avec moi. Mais c'est un honneur qu'on ne fait qu'à ses égaux, et j'imprimerais à mon épée une éternelle tache si je la souillais de ton ignoble sang. Les scélérats de ta sorte sont réservés au gibet et ne doivent mourir que par la main du bourreau.

— Par saint Bologaro ! répondit le bandit un peu déconcerté de l'apostrophe et de l'air résolu de Fabio ; je suis tout comme vous au service de Sa Majesté Caroline, qui est reine de Naples, entendez-vous bien, non de Sicile, et qui n'est comme moi dans votre île que par nécessité. Vous imaginez-vous, par hasard, qu'on y vient pour son plaisir? Je la donnerais, pardieu ! tout entière, votre Sicile, ses habitants par-dessus le marché, pour revoir seulement vingt-quatre heures ma bien-aimée Calabre.

— Retournes-y dans ta Calabre, et tout de suite ; qu'on n'entende plus parler de toi ni de tes infâmes maraudeurs.

— Oh ! quant à la maraude, ce n'est pas vous,

en tout cas, qui avez droit de vous plaindre, car si elle ne m'avait pas conduit ce matin à votre méchant poulailler de Bon... Boncé... Bonva..., est-ce que je sais seulement son nom? vous ne seriez pas ici.

— C'est bien ce qui m'indigne. Je rougis de devoir quelque chose à un vil assassin tel que toi; va, sans cela, tu serais déjà mort : ainsi nous sommes quittes; tu m'as sauvé la vie et je t'ai laissé la tienne.

— Allons! allons! dit Francatripa en arrivant au galop, toutes les paroles du monde, sortissent-elles de la bouche du pape, ne rendront pas la vie aux morts; à moins que vous n'ayez, comme le fils de la sainte Vierge, le don des miracles. Plût à Dieu que vous l'eussiez pour ressusciter ce pauvre diable de Spaccaforno qui, du moins, a eu la consolation de mourir dans son habit écarlate! Jésus, ayez pitié de son âme. Que voulez-vous? c'est un accident : il en arrive tous les jours, et puisque le mal est fait, on le réparera.

— C'est égal, dit sévèrement Pandigrana, la faute en est à vous. Que vous disais-je tous les jours? Réprimez l'insubordination, faites observer la discipline. Vous n'avez tenu compte de

mes recommandations, et vous voyez ce qui est arrivé. Vous avez donné au capitaine un véritable sujet de mécontentement.

— Eh ! taisez-vous donc, reprit Fabio, avec votre mécontentement et votre discipline, vous me faites horreur les uns comme les autres. Mais, ne devais-je pas m'attendre à vous trouver ce que vous êtes, le rebut et l'opprobre de l'Italie, un tas de vagabonds sans foi ni loi, qui usurpent le beau nom de soldats et parodient le noble métier de la guerre ? Vous, des soldats! vous n'êtes pas même des volontaires, pas même des partisans. Si la reine faisait bien... Mais, soyez tranquilles, je m'en expliquerai avec elle, et je vous démasquerai à ses yeux ; car vous compromèttez son nom et vous perdez la cause que vous prétendez défendre. Vous n'êtes capables ni d'amour ni de haine; vous servez qui vous paye : aujourd'hui la reine, demain les Anglais ; oui, les Anglais ! Il n'y a déjà pas si longtemps que vous combattiez dans leurs rangs en Calabre : si vous vous êtes tournés contre eux, c'est qu'ils ont fini par rougir eux-mêmes, tout Anglais qu'ils sont, d'auxiliaires de votre espèce, et vous ont chassés de leur service comme Sa Majesté vous chassera du sien, si elle en croit mes conseils.

Allez, misérables ! j'aimerais mieux retomber entre les mains des Anglais que de rester avec vous une seconde de plus. »

A ces mots, il remit son épée dans le fourreau, et, piquant des deux, il eut bientôt laissé derrière lui ce sanglant théâtre de meurtre et de barbarie.

« C'est pour de bon, ma foi ! s'écria Francatripa en le voyant disparaître derrière le taillis. C'est dommage, c'était un bel officier, quoiqu'il ait le propos un peu vif, et sa présence nous aurait fait honneur. Mais, par la madone des Polsi, pourquoi s'est-il chaussé dans la tête d'être insulaire ? Est-on Sicilien ?

— Voilà pourtant ce que vous m'attirez par votre indiscipline ! dit Pandigrana qui voyait avec inquiétude son régiment futur fortement compromis. Car enfin, il a raison, ce capitaine, et je vous l'ai dit moi-même cent fois, nous ne sommes pas des soldats.

— Nous sommes ce que nous voulons être, répliqua le sombre Parafanti, de bons partisans ainsi que cela convient à de bons Calabrais. Ce n'est pas pour nous que la caserne est faite. Il faut aux enfants des montagnes la liberté, et nous l'avons. Cette vermine insulaire était de trop

parmi nous ; grâce à Dieu, nous en voilà délivrés. Par saint Bologaro ! je voudrais bien voir que quelqu'un ici ou ailleurs le trouvât mauvais ! Vous regrettez Spaccaforno ; je le regrette aussi : quoique Sicilien, c'était un bon chien de chasse, il connaissait les gîtes et flairait bien la piste. Mais après tout, il n'a pas à se plaindre ; il est mort par le plomb : c'est la mort des braves. Et quant à ce blanc-bec de capitaine insulaire qui m'a traité de brigand et d'assassin parce que je l'ai tiré ce matin des griffes des Anglais, il peut se vanter de l'avoir échappé belle. Rendez service aux gens, voilà comme ils vous en récompensent. C'est égal, corps de Dieu ! ma carabine avait une furieuse envie de lui dire à l'oreille deux petits mots qui l'auraient fait rentrer en lui-même. Il a bien fait de partir. Fût-on le roi des anges, la patience a des bornes.

— Tout cela est bel et bon, reprit Francatripa, mais la pièce n'est pas finie. Ce n'est pas le tout que d'avoir tué les insulaires, il faut les enterrer. Nous garderons Spaccaforno pour le bouquet. Préparez son catafalque, je me charge de l'oraison funèbre.

LII

L'ORAISON FUNÈBRE.

Les partisans avaient découvert près des temples une antique citerne qui autrefois, sans doute, avait dû servir pour abreuver les troupeaux destinés aux sacrifices : comme elle était profonde, ils eurent l'idée d'en faire un caveau funèbre, et tous les cadavres, siciliens et calabrais, y furent précipités sans distinction : on jeta par-dessus de la terre et des pierres, puis on la scella au moyen de l'une des énormes colonnes couchées et dispersées dans la plaine. Réunis par la mort, et

encore tout sanglants des coups qu'ils s'étaient portés, les ennemis de la veille allèrent attendre ensemble, dans les froides ténèbres du sépulcre, le jour des réconciliations éternelles et de la paix qui ne finira plus.

Gardé pour le bouquet, suivant l'avis de Francatripa, Spaccaforno échappa au sort du vulgaire dispersé qui n'a pas de nom, comme dit le poëte de l'Italie moderne :

D'un vulgo disperso che nome non ha.

Il eut l'honneur de funérailles splendides. Dès le matin, une haute estrade, formée de lauriers-roses et de grenadiers, avait été dressée en manière de catafalque au pied de la colonne de Jupiter olympien : le cadavre de Spaccaforno était étendu sur ce lit de parade dans son grand uniforme écarlate à épaulettes d'or, sans oublier son casque à queue de cheval et ses bottes à l'écuyère. Son sabre et sa carabine étaient placés en sautoir sur sa poitrine, et vingt cierges empruntés, le pistolet au poing, au sacristain de l'église la plus voisine, brûlaient tout autour. Armé d'une branche de myrte, en guise de goupillon, l'aumônier du camp, un capucin rubicond que Francatripa avait baptisé frère

Bacchus, et qui méritait ce nom, aspergeait d'eau bénite, de l'eau bénie par lui! le corps du défunt et la tête des assistants, en chantant à plein gosier les litanies d'usage : quand sa voix commençait à s'enrouer, il s'esquivait furtivement et s'administrait, dans un coin, une forte dose de Syracuse ou de Marsalla, puis revenait à son poste la voix éclaircie et la face enluminée.

Les trois bandes rassemblées assistaient à la cérémonie avec tout le recueillement dont elles étaient capables ; les plus dévots murmuraient à genoux des *Oremus* et des *Ave;* les autres se contentaient de faire de temps en temps le signe de la croix. Parafanti trouvait que c'était bien des façons pour un insulaire : Pandigrana occupait gravement la tête de sa division et commandait en personne, comme s'il se fût agi d'une revue ou d'une bataille. Quant à Francatripa, qui avait promis l'oraison funèbre du héros de la fête, il tint parole, au grand déplaisir de frère Bacchus, qui avait préparé pendant la nuit un superbe sermon approprié à la circonstance.

« Ci-gît Spaccaforno! dit Francatripa en montant sur un fût de colonne, et en s'efforçant de donner un air triste et recueilli à sa physionomie joviale, effrontée. C'était un insulaire,

c'est vrai, mais en servant dans nos rangs, il avait reçu le baptême calabrais, et nous pouvons, sans déroger, prier pour lui. Prions donc, camarades, pour le repos de son âme, prions en bons chrétiens, afin qu'en revanche il prie pour nous les saints du paradis. »

A ces mots les partisans entonnèrent en chœur un *De profundis* répété sourdement par l'écho des ruines. La puissante voix du capucin dominait l'ouragan comme un chantre de paroisse conduit le pieux orchestre des ouailles du village:

« Bien, mes amis, très-bien ! reprit l'orateur; nos prières sont allées réjouir au purgatoire l'âme du trépassé, et lui ouvriront le paradis; maintenant nous pouvons être tranquilles sur lui, son sort est assuré dans l'autre monde: c'est un homme sauvé, ni plus ni moins que s'il avait l'honneur d'être Calabrais comme nous. A tout péché miséricorde. »

Ici commença l'éloge du défunt, éloge qui aurait pu s'appliquer à Alexandre, à César, à Napoléon ou à tout autre conquérant, beaucoup mieux qu'à Spaccaforno, le chef de bandits. Bossuet n'en dit pas tant du haut de sa chaire épiscopale à la louange du grand Condé. Le défunt avait les quatre vertus cardinales sans pré-

judice des trois théologales ; et quel marcheur! Cinquante milles par jour étaient son pain quotidien, et le double ne lui faisait pas peur. Quelle tête dans le conseil! quelle jambe dans la marche! quel bras dans l'exécution!

La prudence du serpent s'alliait en lui, comme dit la sainte Écriture, au courage du lion. Fallait-il éviter une embuscade, qui s'en tirait mieux que Spaccaforno? Et s'il s'agissait d'en dresser une, Spaccaforno n'avait pas son pareil. Si vous en voulez savoir davantage, interrogez la plaine de Sainte-Euphémie et les gorges du Campotémèse. La Calabre tout entière, et même la Sicile, retentissent du nom de Spaccaforno. Et puis, quoique insulaire, c'était un bon enfant; tous les héros sont bons enfants.

Il comptait conclure son discours par le refrain de la fameuse chanson d'Henri IV, qu'il avait naguère entendu chanter, en Calabre, à un voltigeur français.

Belle conclusion et digne de l'exorde!

Mais la mémoire lui manqua.

« Vive Spaccaforno! s'écria-t-il, enivré lui-même de son éloquence.

— Vive Spaccaforno! » répétèrent les assistants

en lançant leurs chapeaux en l'air avec enthousiasme.

Et le *De profundis* du début se termina par le plus bruyant de tous les Alleluia.

Une fosse avait été creusée sous la colonne de Jupiter, afin que le pilier des Géants servît de cippe funéraire à l'immortel partisan. Son corps fut déposé tout habillé dans sa dernière demeure avec la pompe exigée par la circonstance. Il n'eut pas d'autre linceul que son habit écarlate. Mais en pouvait-il avoir un plus précieux, un plus cher? Une décharge générale marqua le moment où la dernière pelletée de terre retomba sur sa dépouille mortelle et termina la cérémonie. Chaque bande rentra dans son campement, tandis que les chefs regagnèrent leur quartier général de la Marinella. Pandigrana était d'avis que l'on soumît le combat de la veille à un conseil de guerre, ne fût-ce que pour la forme, et dans l'intérêt de la discipline. Mais Parafanti n'en voulut pas entendre parler. Ne s'était-on pas assez et trop occupé de ces vils insulaires? et leur sang, après tout, était-il si précieux? Homme de conciliation, par humeur, Francatripa observait sur la question en litige une prudente neutralité; mais il inclinait visiblement du côté de Parafanti, non qu'il

lui trouvât raison, mais parce qu'il le craignait plus que Pandigrana. La discussion commençait à s'échauffer et menaçait de fournir au prôneur de feu Spaccaforno l'occasion d'une nouvelle oraison funèbre, lorsque Castroné entra tout à coup dans la bergerie.

« Soyez le bienvenu! lui dit Francatripa, enchanté qu'une diversion vînt mettre fin à la querelle de ses deux collègues. Qu'y a-t-il de nouveau?

— Il y a qu'il faut plier vos tentes à l'instant et décamper sans tambours ni trompettes.

—Et pourquoi cela, s'il vous plaît, signor Castroné?

— Parce que tel est le bon plaisir de la reine, signor Parafanti. Cette raison vous suffit-elle?

— Elle doit nous suffire à tous, dit Pandigrana, qui, toujours préoccupé de son régiment futur, s'efforçait de raccommoder ses affaires par une soumission aveugle et servile aux ordres de Caroline. En bonne discipline, comme en bon gouvernement, le supérieur ne doit compte de ses motifs à personne: le droit de Sa Majesté est d'ordonner, le nôtre est d'obéir. Parlez, signor Castroné, où faut-il aller?

— Vous le saurez tout à l'heure. Apprenez

d'abord que les Anglais sont sur mes talons, et qu'ils seront rendus ici avant le coucher du soleil. Vous en avez tant fait qu'ils ont perdu patience, et ils ne parlent de rien moins que de vous exterminer jusqu'au dernier.

— Par saint Bologaro ! s'écria le violent Parafanti en labourant la muraille avec la pointe de son stylet, c'est ce que nous verrons.

— C'est ce que nous ne verrons pas, attendu qu'avant une heure nous serons bien loin d'ici.

— Pour moi, dit Francatripa, qu'on aille au nord ou au midi, peu m'importe, pourvu qu'on aille quelque part. Je commence à m'enrouiller ici furieusement ; je ne serai pas fâché de faire un peu d'exercice.

— Qu'à cela ne tienne, mon camarade, on te contentera. Mais écoutez-moi tous les trois. De grands événements se préparent en Sicile ; en qualité de Napolitains vous êtes destinés à y jouer le premier rôle. Je vous parle à cœur ouvert : Sa Majesté a confiance en vous et vous réserve aux plus hautes destinées. Toi, Pandigrana, ton lot est la place de Syracuse, occupée en ce moment par les Anglais. Mais ici la prudence est nécessaire : tu vois cet écu ? nous allons le casser en deux ; prends cette moitié ; l'autre, je la garde, et, lorsqu'on te

la remettra de ma part, n'importe où, n'importe qui, c'est que l'heure de l'action aura sonné ; tu t'introduiras alors dans la place, par force ou par adresse, c'est ton affaire ; et si les habits rouges font les méchants, ma foi ! tant pis pour eux, ils n'auront que ce qu'ils se seront eux-mêmes attiré. Tu sais maintenant, continua-t-il en baissant la voix, ce qu'il te reste à faire pour obtenir ton brevet de colonel. Je l'ai vu signé entre les mains de Sa Majesté. »

Pandigrana témoigna par un regard d'intelligence qu'il comprenait son devoir et surtout ses intérêts.

« Il s'agit de te rapprocher de Syracuse, car le jour de l'exécution n'est pas éloigné. Tu prendras tŏn quartier général à quelque distance de la ville, sur les hauteurs du mont Bibino qui la domine au couchant, et c'est là que tu auras de mes nouvelles. Pars à l'instant ; sois prudent en route; ménage les populations pour te les concilier.

— Vous pouvez, signor Castroné, vous en rapporter à moi ; Pandigrana connaît les obligations d'un bon militaire, et, en fait de discipline, il peut dire sans se vanter qu'il a fait ses preuves.

— Toi, reprit Castroné en s'adressant à Para-

fanti, ton voyage ne sera pas long ; on te destine Mazzara, c'est-à-dire les Anglais qui y tiennent garnison, car il ne s'agit que d'eux, entendez-vous bien? tout le reste doit être religieusement respecté. Mais, quant aux habits rouges, vous avez carte blanche; on vous les livre corps et biens sans rémission : mangez-en à votre faim et buvez-en à votre soif.

— Voilà qui est parlé, corps de Dieu ! s'écria le farouche Parafanti, passant sa langue sur ses lèvres comme une bête de proie qui a du sang aux babines. A quand la fête ?

— Bientôt, bientôt : en attendant tu t'iras cacher dans les carrières de Sélinonte, et arrange-toi de façon à ne pas rencontrer les ennemis en route, car je te préviens qu'ils sont en nombre, et tu ne serais pas le plus fort.

— Et moi, signor Castroné, demanda Francatripa, où m'envoyez-vous ?

— A la Ficuzza, et prends garde à la garnison de Corléone. Dans tous les cas, et quoi qu'il arrive, aie soin de tenir une vedette en permanence à la Rocca-Busambra afin qu'on sache où te prendre quand on aura besoin de tes services. Quant à Spaccaforno, que je m'étonne de n'avoir point encore vu....

— N'en soyez pas surpris, interrompit froidement Francatripa ; il lui est arrivé un petit accident : notre pauvre camarade s'est cassé le cou en tombant de cheval, et le régiment insulaire en a éprouvé un chagrin si vif, qu'il a demandé son congé. »

Castroné n'était pas homme à prendre le change aisément. Fixant ses petits yeux gris sur les trois partisans, il s'aperçut, à leur air contraint et faux, qu'on lui cachait quelque chose, et devina à peu près ce qui s'était passé ; mais, comme ce n'était ni le temps ni le lieu des reproches, que d'ailleurs il n'avait jamais fait grand fonds sur les recrues, et qu'en sa qualité de Napolitain, il était loin de porter les Siciliens dans son cœur, il se paya des mauvaises raisons de Francatripa.

« Et le capitaine Fabio, demanda-t-il d'un ton qui dut prouver aux partisans que s'il était leur dupe, c'est qu'il le voulait bien, est-il aussi tombé de cheval ?

— Ma foi ! cela pourrait bien être, du train dont il est parti.

— Parti ! lui aussi ?

— Que voulez-vous ! le mauvais exemple est contagieux. Il a suivi ses compatriotes dans leur retraite. Tous ces Siciliens, voyez-vous, se sou-

tiennent comme larrons en foire; avec cela qu'ils ne nous veulent pas plus de bien qu'il ne faut. Ils sont jaloux des Calabrais, quoi!

— Et pourtant, s'écria Parafanti, qui est-ce qui a sauvé la vie à ce jeune insulaire? Un Calabrais, corps de Dieu! L'ingratitude est un vilain vice. Je les pardonne tous; mais celui-là, non, non, non!

— Entre nous, signor Castroné, dit le madré Pandigrana, qui ne perdait jamais de vue son but, je crains que ce jeune officier ne fasse sur nous de faux rapports, et qu'il ne cherche à nous nuire dans l'esprit de la reine.

— Oh! quant à cela, vous pouvez être sans inquiétude : Castroné est là; comptez sur moi, d'autant plus que ce jeune blanc-bec se vante quand il se donne pour l'ami de la reine. Il n'est pas mieux dans les papiers de Sa Majesté que dans ceux des Anglais. Enfin, il est parti, bon voyage! Ce n'est pas moi qui prendrai la peine de lui courir après.

— Ni moi!

— Ni moi!

— Ni moi! »

S'écrièrent en chœur les trois partisans, qui, après leur exploit de la veille, avaient craint une

mercuriale des plus sévères, et s'estimaient heureux d'en être quittes à si bon marché.

« Signor Castroné, reprit Pandigrana, les ordres de Sa Majesté seront exécutés de point en point, et les populations seront respectées. Seulement, je prendrai la liberté de vous faire observer qu'en guerre comme en paix il n'y a que deux moyens de se procurer des vivres...

— Eh! je te vois venir! interrompit Castroné en cachant, sous une apparence affectée, un embarras réel, et le plus grand embarras de tous les embarras, celui du débiteur en présence de son créancier : tu vas me dire, n'est-ce pas, que pour ne point voler il faut payer, et que pour payer il faut de l'argent?

— Précisément. »

Or, Castroné n'en avait pas; mais, aussi riche en promesses qu'il était pauvre en espèces, il allait, pour la centième fois, payer les partisans de cette monnaie-là, lorsqu'un coup de canon, suivi de deux autres tirés coup sur coup, se fit entendre du côté de la mer.

— Par saint Janvier! s'écria Castroné en frappant dans ses mains d'un air de triomphe, il y a une providence pour les honnêtes gens. Tu disais donc, Pandigrana?...

— Qu'une armée ne voyage pas sans argent.

— Eh! croyez-vous donc que je sois venu ici les mains vides? Pour qui me prenez-vous? Castroné pense à tout. Préparez-vous au départ: quand vos préparatifs seront terminés, je reviendrai vous faire mes adieux et vous lester décemment. Les bons comptes font les bons amis. »

Un quart d'heure après, il était sur la plateforme de la tour des Forts, occupé à hêler son brick, qu'on a reconnu sans doute aux trois coups de canon.

« Caporal, dit-il au commandant de la tour pendant que le navire mettait sa chaloupe à la mer, je n'étais pas sans inquiétude sur vous et sur vos hommes. Le brick arrive à point nommé pour me tirer de peine; à moins pourtant que vous ne préfériez passer en conseil de guerre; chacun son goût. En deux mots voici: parlons clair et parlons vite, car le temps presse. Avant la fin du jour, l'armée anglaise sera au pied de votre tour, et après la fameuse nuit... que vous savez, vous devez bien comprendre qu'il n'y a pas de quartier pour vous. Vous serez fusillé quoi que vous puissiez dire, vous et votre garnison. Si donc vous m'en croyez, vous vous embarquerez avec elle sur le brick que le ciel vous

envoie, et vous y demeurerez jusqu'à ce que Sa Majesté vous attache au cou le hausse-col de lieutenant qu'elle vous a promis et que vous avez si bien mérité. »

Entre les épaulettes d'officier et le conseil de guerre il n'y avait pas à balancer. Le caporal et ses trois fusilers accompagnèrent Castroné à bord du brick et y restèrent avec le titre imposant de volontaires de royal-marine.

« *Alter-Ego*, mon ami, dit Castroné à son lieutenant, il me faut de l'argent

— Je m'en doutais et je vous en apporte.

— Sois béni dans ce monde en attendant d'être canonisé dans l'autre. »

Le brick que nous avons laissé dans les eaux de Castellamare avait eu maille à partir avec la frégate anglaise dont la poursuite l'avait forcé de débarquer la reine. On avait échangé plus d'une bordée en manière de salut; le canon est la langue universelle; mais à ce jeu la chance n'était pas pour *l'Alter-Ego :* il pouvait disputer la partie vaillamment, mais non la gagner. Toute chose a des compensations : si la frégate était plus forte en canons, le brick était plus fort en voiles, et comme il était bon marcheur il gagna le large non sans avoir logé plusieurs de

ses boulets dans les flancs de son ennemie. Il doubla tant bien que mal et non sans peine le cap de San-Vito, et, gouvernant de là droit sur l'île de Malte, il y avait réalisé et converti en beaux ducats sonnants la riche cargaison britannique, capturée par lui quelques semaines auparavant dans les parages de Sélinonte.

Remis fidèlement à Castroné par son lieutenant, le prix de ce butin suspect reçut un emploi non moins suspect, car il servit à défrayer et soudoyer l'armée d'observation de Leurs Majestés napolitaines au delà du Fare. On devine l'importance officielle que se donna le trésorier de la reine, et le sordide enthousiasme qu'excita cette distribution opportune autant qu'inespérée; mais, toujours défiant, Castroné ne s'en rapporta point à la parole de ses bien-aimés Calabrais. Imitant le capitaine de vaisseau qui dans le danger n'abandonne son bord qu'après tout le monde, il resta le dernier à Sélinonte et ne reprit la route de Castelvétrano qu'après avoir vu, de ses yeux vu, les trois bandes partir pour leurs destinations respectives. Pendant ce temps, le brick, pourvu d'instructions nouvelles et renforcé des quatre volontaires de la tour des Forts, s'était éloigné rapidement et se perdit bientôt dans les brunes

du lointain. La tour, les ruines, les temples, la grève et les mers, tout rentra dans le silence et dans la solitude.

Ajoutons que, pendant ce temps, la vieille bande de Sainte-Euphémie, combinée avec les Indépendants de la Basilicata, était toujours cachée dans les forêts de l'Etna en attendant le signal qui devait les lancer sur leur proie. N'ayant pas un toit en Sicile où reposer leur tête, et réduits toujours à la sauvage hospitalité de ces bandits, les carbonari continuaient à partager leur bivac en réprouvant leurs excès.

Selon les prévisions de Castroné, l'avant-garde des Anglais venus par la côte, atteignit au soleil couchant les bords du Modiuni. La plage était déserte et muette, les montagnes roses, le ciel bleu, la mer calme et les brises du soir charriaient dans l'espace les agrestes parfums des algues et des bruyères. Ne rencontrant ni sentinelles ni postes avancés, les Anglais craignaient une embuscade à chaque pas et n'avançaient qu'avec des précautions infinies. Pourtant ils passèrent à gué sans obstacle le fleuve et arrivèrent au pied de la tour si funeste à leurs compatriotes, en se promettant bien d'en pendre aux créneaux la gar-

nison tout entière ; mais la garnison voguait au large. Trouvant la tour ouverte et vide, Dudley désappointé en prit possession au nom de Sa Majesté Britannique. Cette première position occupée, on pousse jusqu'aux ruines de la ville... personne ; on va plus loin... même solitude ; enfin l'on aperçoit la colonne de Jupiter, puis les temples, mais point d'ennemis.

Tout dans la plaine indiquait un campement récent, et le désordre d'un départ précipité. Charmés d'être enfin délivrés de la visite au moins importune des démons calabrais, les bergers de la Marinella confirmèrent par leurs rapports la retraite de l'ennemi ; mais quelle direction avait-il prise ? C'est ce qu'ils ne purent ou ne voulurent pas dire. Du reste, ils ne gagnèrent rien au change : les deux corps d'expédition qui s'étaient divisés à Boncévino ayant opéré leur jonction, le colonel prit possession de la bergerie sans plus de cérémonie que les partisans ; il y établit comme eux son quartier général, et s'il fût resté une seule tête de bétail au pâturage, il est probable que John Bull en aurait fait sans scrupule du bifteck et du rosbif.

Déçus dans leurs projets de vengeance, mais ne rêvant toujours qu'embûches et que surprises,

les Anglais multiplièrent les rondes, les sentinelles, les précautions de toute espèce, et bivaquèrent toute la nuit au milieu des temples.

LIII

UNE EXPLICATION.

De retour à Castelvétrano, on devine dans quel état, après sa rencontre avec Rafaella, la reine apprit par sa camériste-mayor, un cerbère femelle de bonne race, qu'en son absence un moine, enfermé mystérieusement dans son capuchon, s'était présenté au palais : on attendait les ordres de Sa Majesté pour introduire cet inconnu ou pour l'éconduire.

« Qu'on l'introduise ! s'écria Caroline avec un mouvement de joie bien visible ; qu'on l'introduise sur-le-champ. »

Et elle passa immédiatement dans son cabinet pour le recevoir.

« Enfin ! s'écria-t-elle en allant à sa rencontre lorsqu'il entra ; quelles nouvelles le frère Agathon m'apporte-t-il de Castoréo?

— Agathon !... Castoréo ! répéta le moine en faisant une pause entre chacun de ces deux noms avec une intention marquée. Quels noms dans votre bouche et quel rapprochement ! »

A ces mots le moine rejeta en arrière le capuchon qui lui couvrait la tête, et, au lieu de l'ermite qu'elle attendait, Caroline reconnut Fabio. Elle recula d'un pas et ne put retenir un cri : son visage devint pourpre, puis d'une pâleur effrayante ; son œil clair et vif dardait des éclairs menaçants, ses lèvres blanches tremblaient convulsivement, et elle les mordait avec force pour retenir les paroles violentes qui menaçaient de faire explosion malgré elle. Les passions terribles qu'elle avait réprimées avec tant de peine à Boncévino, l'assaillaient de plus belle et la bouleversaient. Le sein palpitant, l'haleine entrecoupée, elle alla tomber sur son sofa sans avoir prononcé un seul mot.

Ignorant tout ce qui s'était passé à Boncévino, et resté sous les impressions de la Barbara, Fabio

attribua à la surprise le saisissement de Caroline. Il s'approcha d'elle et se mit à lui raconter sa campagne de Sélinonte, et la manière dont il avait quitté les Calabrais après le massacre des Siciliens. Passant près d'un couvent dont le père gardien était de ses amis, il s'y était procuré l'habit qu'il portait, espérant déjouer à la faveur de ce travestissement révéré les poursuites de ses ennemis. Il ajouta que saint Jean de Procida, son patron, avait parcouru l'île sous un déguisement pareil et armé d'une sarbacane, à travers laquelle il coulait le mot de ralliement dans l'oreille des conjurés: cette ressemblance de costume avec le héros des vêpres siciliennes exaltait son patriotisme, flattait sa vengeance et son orgueil.

Incapable de se contenir plus longtemps, la reine éclata.

« Ton orgueil! s'écria-t-elle; tu oses parler d'orgueil, toi? Sais-tu seulement ce que c'est? Va, tu ne t'es jamais élevé jusque-là; ce que tu appelles ton orgueil n'est qu'une vanité misérable: c'est par vanité que tu m'as trahie et que tu trahis la femme qui t'a sauvé la vie au péril de la sienne, et que tu as lâchement, honteusement reniée en ma présence au temple de Ségeste; tu as fui de-

11.

vant elle comme un autre jour tu aurais fui devant moi ! Et tu parles d'orgueil ! Tu n'as pas même de l'honneur ! »

Fabio avait reçu ce coup de tonnerre dans le silence et l'immobilité de la stupeur ; mais les derniers mots de la reine le réveillèrent en sursaut :

« Pas d'honneur !... s'écria-t-il en se levant brusquement sur ses pieds ; vous avez dit que je n'ai pas d'honneur ?

— Je l'ai dit, répliqua la reine avec une froideur écrasante, et je vous le répète afin qu'il ne puisse vous rester aucun doute à cet égard. Oui, vous avez manqué d'honneur ; vous vous êtes placé vis-à-vis de moi d'abord et vis-à-vis d'une autre personne dans une position dégradante. Vous voyez que je sais tout. M'oserais-tu dire en face que je suis mal informée ? »

Peut-être, en posant à Fabio cette question directe, Caroline avait-elle encore au fond du cœur un rayon d'espérance ; elle fit une pause comme pour lui laisser le temps de se justifier ; mais, si elle s'était en effet bercée de ce dernier espoir, elle fut déçue cruellement, car loin d'entrer dans la voie des justifications, Fabio se retrancha dans un silence impénétrable.

« Ah ! reprit-elle, en repassant de la froideur à la colère, tu t'es figuré qu'il n'y avait qu'à me tromper ; que tu serais impunément faux et fourbe avec moi. « Flattons sa faiblesse, te seras-tu dit insolemment ; quoiqu'elle ne soit plus reine, elle peut l'être encore, et, d'ailleurs, elle sera toujours assez bonne ; telle qu'elle est, pour me servir de marchepied. » Mais dis-moi donc, pygmée, où tu veux arriver ? De quoi es-tu capable? De quoi es-tu digne ? Quelles preuves as-tu données de ta prudence, de ton génie? Malheureux ! mes bontés pour toi faisaient tout ton mérite ; tu n'avais d'autres titres à ma faveur que ma faveur même, et il en est de ton ambition, vois-tu, comme de ton orgueil : c'est encore de la vanité. On veut paraître avant d'être ; on ne rêve dans son néant qu'honneurs et dignités ; on aspire à tout, sans même se demander si l'on est propre à quelque chose ; on prend sa présomption pour de la capacité, ses prétentions pour des droits ; on se pose en grand homme, et l'on ne s'élève ni par l'esprit ni par le cœur au-dessus du vulgaire. Tout cela ne serait que ridicule et digne de pitié ; mais ce qui est odieux et méprisable, c'est de ruser et de mentir par intérêt, c'est de feindre des sentiments qu'on

n'éprouve pas, qu'on n'a jamais éprouvés; c'est de spéculer sur la tendresse et de fonder sur l'amour des calculs... que je ne veux pas qualifier. Ah! certes, j'ai pu, comme reine et comme femme, commettre en ma vie bien des fautes; mais, grâce à Dieu, je n'ai jamais trahi mon âme ni joué avec personne la comédie avilissante que tu as jouée avec moi! Et pourtant je t'aimais; ta disgrâce m'avait intéressée, ta solitude me touchait, me plaisait. En te voyant pauvre, isolé dans ta retraite, je m'étais imaginée trouver en toi un cœur simple, droit, austère, éprouvé par l'infortune, détaché des vanités, incapable d'artifice, et je me promettais avec joie d'être ta consolation, ta providence. Quel mécompte! tu ne vaux pas mieux, tu vaux moins que les autres; tu as répondu à ma sincérité par l'astuce, à mes bontés par l'ingratitude. Mais prends garde à toi, désormais; tu m'offres la guerre, je l'accepte; puisque tu n'as pas voulu de la reine pour amie, tu l'auras pour ennemie; je dis la reine, car mon épreuve touche à son terme; bientôt, demain peut-être, j'écraserai sous mes pieds comme des vermisseaux les ennemis de la Sicile et les miens. Oh! je couve au fond de mon âme des trésors de vengeance et de haine: malheur

aux premières têtes sur lesquelles tombera la colère de Caroline ! »

Fabio continuait à se taire. Retombé sur son siége et la tête penchée sur sa poitrine, il avait moins l'air d'écouter que de s'absorber en lui-même. A en juger par son attitude recueillie et par l'immobilité de sa physionomie, on aurait pu croire qu'il s'agissait de tout autre que de lui, et qu'il n'avait pas entendu un seul mot de toutes les invectives dont la reine venait de l'accabler. Elle-même sans doute en eut la pensée, car, irritée de son silence, elle s'élança vers lui comme une tigresse :

« Mais réponds donc, misérable, lui dit-elle en lui secouant le bras avec violence pour l'arracher de sa torpeur, réponds, si tu as quelque chose à dire ; que je sache au moins s'il te reste dans le cœur une ombre de loyauté ou si tu es en effet le dernier des hommes.

— Non, madame, non, répliqua Fabio d'un ton calme et triste, je n'ai rien à vous dire et je ne vous répondrai point. Je pourrais comme un autre balbutier des défaites, des faux-fuyants, je n'en ferai rien. A quoi servent en pareil cas les justifications? mieux vaut s'en abstenir. J'accepte vos reproches, parce que je les mérite : si

durs qu'ils soient, ils sont doux, sachez-le bien, auprès de ceux que m'adresse ma conscience. Vous pouvez donc vous les épargner. Il n'en fallait pas tant pour me faire rentrer en moi-même; vous le voyez, je ne nie pas mes torts, je ne cherche pas même à les excuser. Je vous dirai plus, c'est qu'ils sont plus inexcusables à mes yeux qu'ils ne peuvent l'être aux vôtres; vous m'accusez de vanité, de ruse, de mensonge! Eh bien! madame, j'ai été pire que cela, j'ai été faible. Ce seul mot résume toute ma faute, et l'aggrave bien loin de l'atténuer; car la faiblesse est plus qu'une faute, c'est un crime, et plus qu'un crime, c'est un opprobre. Ce crime, je l'ai commis, et je l'expie cruellement: cet opprobre, je m'en suis couvert devant vous, et vous voyez ma confusion. Je n'ai su être ni tout à fait bon ni tout à fait mauvais. En étant mauvais j'aurais été du moins quelque chose, tandis que je ne suis rien, et en rougissant de ma nullité, je n'ai pas trouvé en moi la force d'en sortir. Je n'ai pas même su me venger; j'ai pris des rêves pour des actes, des velléités passagères pour de la volonté, et jusqu'à présent mon ambition n'a été que l'aigreur jalouse d'un cœur mécontent. Voilà ce que j'ai été, madame, ce que j'étais

encore tout à l'heure ; mais une révolution s'est opérée en moi, mes yeux sont dessillés : à mesure que vous parliez je voyais s'évanouir une à une toutes mes illusions, et la réalité s'est révélée à moi dans toute sa nudité. Si j'ai eu le malheur de perdre votre estime, je saurai la reconquérir, et vous n'aurez du moins pas à rougir de l'homme que vous avez aimé. »

Dans cette réponse, qui était une confession, et qui du moins avait le mérite de la sincérité, Fabio n'avait point touché la fibre sensible, celle qui avait vibré avec tant de violence dans le cœur de Caroline. De Rafaella, pas un mot. Ne pouvant résoudre la question véritable, n'osant même l'aborder, il l'avait déplacée. Sa défense était une diversion.



« Je suis trop coupable pour récriminer, continua-t-il en prenant peu à peu l'offensive ; mais vous, madame, soyez juste, êtes-vous sans reproches? Avez-vous été avec moi ce que vous deviez être? M'avez-vous témoigné la confiance à laquelle vos bontés m'avaient donné droit de prétendre, et que peut-être aussi je méritais un peu pour moi-même? Ce Castroné est mieux traité que moi : il a vos secrets, et je ne les ai jamais eus. Évasive avec moi, vous êtes pour lui sans

que ce grand, cet illustre Castoréo dont la Sicile entière pleure la mort...

— Est vivant, s'écria Caroline en interrompant brusquement Fabio ; et c'est lui-même que j'attends ici ; c'est lui que j'ai été chercher à travers mille dangers, mille fatigues, jusque dans la Thébaïde du frère Agathon ; et puisque le hasard vous a mis sur la voie de ce secret formidable, apprenez-le de moi tout entier : Agathon et Castoréo ne font qu'un. Oui, poursuivit-elle avec un enthousiasme sincère mais hostile à Fabio, Castoréo vit ; Dieu l'a conservé pour le salut de la Sicile et pour ma propre réhabilitation. J'ai beaucoup à réparer à son égard, mais je connais mon devoir, et je le remplirai ; la réparation sera plus éclatante encore que ne l'a été l'injure : la même main qui avait dressé son échafaud lui dressera des arcs de triomphe, et jamais sujet n'aura été si cher à ses souverains, ni placé par eux plus près du trône. C'est que c'est un homme, lui ! continua-t-elle en écrasant Fabio sans pitié sous le poids de cette redoutable comparaison. Plût à Dieu que je l'eusse connu plus tôt ! Il était digne, celui-là, de mon estime, de mon amour; il ne m'eût pas trahie. Mais le malheur des princes est de ne rien voir par leurs yeux, de ne rien en-

tendre par leurs oreilles, et de faire le mal en voulant le bien. La tourbe avide et servile des courtisans forme autour d'eux, à leur insu, un rempart inexpugnable au pied duquel expire la vérité. Trompés sur tout, comment ne se tromperaient-ils pas eux-mêmes? L'air qu'ils respirent est vicié par les passions basses qui rampent sans cesse autour d'eux, et d'impures vapeurs leur voilent dans les plus beaux jours les splendeurs du soleil. On ne les aime pas, on les flatte; on les sert sans dévouement; dupes couronnées, on les éblouit, on les aveugle pour les mieux exploiter, sauf à leur lancer par derrière, du même bras qui par devant leur tient l'encensoir, les traits empoisonnés de la calomnie. Telle est la vie des rois, telle fut la mienne; mais j'aurai du moins eu la consolation d'envisager avant de mourir la vérité face à face, et il m'a été donné de contempler un homme!... Cet homme... ce n'est pas toi. »

Jamais insulte ne fut plus directe ni plus préméditée. Fabio n'eut pas le temps de répliquer. Interrompant le cours de ces outrages, la caméristе vint informer Sa Majesté qu'un second moine était là, réclamant, avec une sorte d'autorité, l'honneur d'une audience immédiate.

« Oh ! cette fois c'est bien lui ! s'écria Caroline en s'avançant jusqu'à la porte de son cabinet. Entrez, mon père, entrez ; vous êtes attendu comme le Messie de la Sicile ; venez achever en moi la révolution que vous avez commencée ; venez m'arracher à moi-même ; venez éteindre, étouffer par vos leçons et par votre exemple les lâches ardeurs de ce cœur, asservi trop longtemps au joug honteux des passions. »

Castoréo, car c'était lui cette fois, jeta un regard froid sur la reine et un plus froid sur Fabio, dont le travestissement ne lui imposa pas ; il comprit aux premiers mots de Caroline, et surtout à son air animé, qu'il tombait au milieu d'une scène amoureuse : l'attitude embarrassée du capitaine transformé en moine, ne lui laissa aucun doute sur son caractère véritable et sur le personnage qu'il jouait dans cet imbroglio. Cette découverte lui fit froncer le sourcil, et son premier mouvement fut de se retirer sur l'heure. La reine le devina.

« Restez, lui dit-elle en le prenant par la main, j'ai besoin de vous plus que jamais, et vous avez ici vous-même un grand devoir à remplir envers la Sicile. Que la présence de cet inconnu ne vous trouble pas ; parlez comme si

j'étais seule. Puisse-t-il apprendre, en vous écoutant, ce que c'est qu'un homme et ce que c'est que la vertu !

— Ah ! c'en est trop, répondit Fabio en reprenant son assurance en face d'un tiers de cette importance ; j'ai eu des torts envers vous, les ai-je niés ? N'ai-je pas été, au contraire, le premier à les reconnaître, et ne me les avez-vous pas fait expier assez cruellement par les humiliations dont vous m'avez abreuvé, sans m'accuser encore devant un tel juge ? Que voulez-vous qu'il pense de moi, madame, et de vous-même, si vous me déshonorez à ses yeux ? Mon père, ne croyez pas la reine ; sa colère me calomnie : ma faute n'est point de celles qui font tache à l'honneur. Si vous êtes vraiment Castoréo, ce grand citoyen, ce martyr dont la Sicile déplore tous les jours la perte et vénère la mémoire, je rougirais doublement si j'avais à rougir devant vous. Non, le capitaine Fabio, qui vous parle, n'est point un traître, mais un bon Sicilien prêt à donner son sang, jusqu'à la dernière goutte, pour délivrer sa patrie et pour mériter votre estime. Oh ! maintenant que vous vivez, je suis plein d'espoir, la Sicile est sauvée. Heureux le jour où vous lui serez tout à fait rendu ! Ah

certes j'eusse été fier de devoir à une confiance, dont je suis digne, non au hasard d'une rencontre, la découverte de ce secret miraculeux. Je n'abuserai pas d'une surprise; je ne veux pas même en user en m'immisçant dans vos projets : je me retire ; adieu, madame! adieu, mon père! Que Dieu bénisse vos pensées, et si pour les réaliser, il vous faut un cœur fidèle, un bras sûr, songez à Fabio. Au reste, que vous l'appeliez ou non sur la brêche, vous entendrez parler de lui. »

A ces mots il sortit sans que Caroline le retînt et sans que Castoréo l'eût honoré d'une seule parole. Mécontent d'avoir assisté malgré lui à un débat de cette nature :

« Madame, demanda-t-il sévèrement à la reine, est-ce pour m'interposer entre vous et vos favoris que vous êtes venue me chercher dans ma solitude?

— Non, mon père, non, c'est pour élever mon âme au-dessus de ces agitations sans dignité, et pour délivrer la patrie. Mon cœur est calme désormais, parlons de la Sicile.

— Parlons d'elle, répliqua-t-il avec gravité, et non d'autre chose : je suis ici à titre de citoyen, non de confesseur.

LIV

LE DÉCRET.

L'entrevue fut longue, l'entretien sincère des deux côtés. Caroline répéta à Castoréo ce qu'elle lui avait dit à l'Etna sur ses projets, ses espérances, ses certitudes; mais, comme elle commençait à dérouler devant lui ses moyens d'action, ses ressources, il l'interrompit.

« Je vous ai déjà dit, madame, que je ne veux pas les connaître : sur ce point, je m'en rapporte à vous et vous crois sur parole. J'accepte sans contrôle vos moyens d'exécution : les révolu-

tions, je le sais, ont leurs nécessités ; je ne les condamne ni ne les approuve, je les constate en faisant mes réserves ; je ne prends ni ne repousse aucune responsabilité ; j'aime mieux ignorer, pour n'avoir pas à juger.

— Mais, enfin, me répondrez-vous de Catane ? Vos amis sont-ils à moi ?

— Non, madame, ils sont à la Sicile.

— Eh ! n'est-ce pas la même chose ? N'en suis-je pas, dans ma proscription, la personnification vivante, et ne s'est-elle pas incarnée en moi ? Oui, Castoréo, ma cause et la sienne sont désormais solidaires et si étroitement unies, qu'elles se confondent pour n'en faire qu'une. Sa perte est la mienne, mon salut est son salut. Vous voyez donc bien qu'en étant à moi, vos amis sont à la Sicile.

— Telle vous serez pour elle, tels ils seront pour vous.

— Toujours des défiances !

— Vous vous plaignez de mes doutes, mes amis en auraient bien d'autres, s'ils savaient que je vous vois ; aussi, madame, le pacte mystérieux qui nous lie est-il un secret entre vous et moi.

— J'ai donc en Sicile une réputation épouvantable ?

— Il ne tient qu'à Votre Majesté de se réhabiliter, et ce n'est que trop facile : les peuples sont si oublieux, que dans le bien comme dans le mal, un seul jour suffit pour effacer toute une vie. Mais à quoi bon reporter nos regards en arrière ? Les récriminations ne servent jamais à rien. Jetons un voile sur le passé, c'est de l'avenir qu'il s'agit.

— Je vous écoute, parlez. Puisque ma parole royale ne vous suffit pas, quelles conditions m'apportez-vous ? Quelle garantie exigez-vous de moi ?

— Une seule, qui résume toutes les autres et sans laquelle...

— Vous savez bien qu'elle est accordée d'avance.

— Veuillez rédiger ici, sous mes yeux, tant en votre nom qu'au nom de Ferdinand, dont vous vous portez caution, un décret royal par lequel vous nommez premier ministre et président de votre conseil...

— Castoréo, j'espère. C'était mon intention, vous le savez bien.

— Ne vous ai-je pas dit, madame, que Castoréo n'était plus de ce monde ?

— Quoi ! vous refusez de m'assister dans mon

œuvre? La lutte s'engage, et vous vous mettez à l'écart? En qui donc voulez-vous que j'aie confiance si vous m'abandonnez à l'heure de l'exécution?

— Vous abandonner! abandonner la Sicile! Oh! que non pas, madame! Vous pouvez, elle et vous, compter sur moi pour toujours; mais je suis juge de mon action et libre de choisir le poste auquel je me crois propre. Celui que vous m'offrez ne me conviendrait pas, souffrez que je le refuse. Dans la guerre qui se prépare, ma destinée est de combattre en simple partisan. Si je dois être pour quelque chose dans cette sainte croisade, je pourrai être d'autant plus que je paraîtrai moins.

— Alors qui voulez-vous que je nomme?

— Un homme qui a souffert aussi pour la Sicile, et dont l'amitié, née dans l'exil, durant les mauvais jours, m'honore et m'attendrit.

— Son nom?

— Don Gaspard Vaccaro.

— Homme étrange! Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez. »

La reine écrivit de sa main l'ordonnance sans aucune observation, et s'engagea à la faire ratifier par le roi le jour où il ressaisirait les rênes

de l'État. Pourvu qu'on rendît au vieux monarque le pouvoir, ou du moins les apparences du pouvoir, et qu'après cela on le laissât chasser et pêcher en paix, peu lui importait que son premier ministre s'appelât Tanucci, Acton ou Vaccaro.

« Voilà mes otages, dit Caroline, en remettant à Castoréo l'ordonnance signée dans les formes et revêtue du sceau royal. Les vôtres, maintenant?

— Les miens?... Je n'en ai d'autres à vous donner que mon nom et mon passé.

— Ils me suffisent. Je suis moins exigeante que vous, ou du moins j'ai plus de confiance en votre parole que vous n'en avez dans la mienne.

— Mais aussi, madame, comparez nos deux vies, et dites si la vôtre promet ce que la mienne a tenu.

— C'est assez récriminer, répondit Caroline avec dignité; c'est vous-même qui l'avez dit tout à l'heure : ces retours vers le passé ne sont bons qu'à aigrir le présent et à compromettre l'avenir : ce qui n'est plus n'est plus. Laissons les morts avec les morts, occupons-nous des vivants. N'ai-je pas expié durement les fautes que j'ai pu commettre? n'aggravez pas mes regrets par vos reproches : ne soyez pas plus inflexible que la

Providence, qui, après m'avoir éprouvée cruellement, me prépare de magnifiques compensations. Ma vie est transformée, et, grâce à vous, des clartés nouvelles ont illuminé mon esprit. Complétez votre ouvrage ; montrez-moi nettement les routes du juste et du bien ; je vous jure d'y marcher après vous, toute reine que je suis, avec la docilité d'un disciple qui suit les pas du maître. Je vous ai promis, bien plus, je me suis promis à moi-même d'affranchir la Sicile ; je la délivrerai, dussé-je y perdre la couronne et la vie.

— Mais il ne suffit pas de la rendre indépendante, il faut la rendre libre.

— C'est à cela que vous m'aiderez, et je vous seconderai sincèrement. Si nous échouons, il faudra bien reconnaître malgré nous que le règne de la justice n'est pas de ce monde, et que votre liberté n'est qu'une chimère.

— Pourquoi ce doute ? La force est dans la foi. C'est marcher à une défaite infaillible que d'aller au combat sans croire au triomphe. Non, madame, non, la liberté n'est pas une chimère : un bien dont le désir est en nous, existe ou doit exister. Dieu n'a pas voulu tromper l'homme : or, en gravant dans nos âmes l'idée d'une chose

imaginaire, il nous aurait trompés sans pitié, sans raison. Ah! j'en crois l'amour qui m'embrase, j'en crois l'idéal divin que je poursuis sans cesse, qu'avant moi tant d'autres ont poursuivi; j'en crois la ciguë de Socrate, la croix de Jésus, le bûcher des apôtres; j'en crois l'échafaud de tous les martyrs qui sont morts et de tous ceux qui mourront encore pour l'humanité: la persécution est le creuset du vrai, la lutte est son triomphe; non, nos espérances ne sont pas des rêves; les principes sont des germes qui doivent tôt ou tard éclore et donner leurs fruits. Persévérez, madame, dans vos bonnes résolutions, et notre Sicile peut devenir par vous l'oasis de l'Italie, du monde. Elle est petite, il est vrai, qu'importe? Il n'y a rien de petit dans l'ordre moral. La justice et la liberté ne se mesurent pas à l'étendue du territoire. Athènes et Sparte étaient des points dans le monde, mais ces deux grains d'encens parfument l'antiquité tout entière. Que notre île bien-aimée soit Athènes, la Sparte des temps modernes; les mânes de ses grands citoyens en frémiront de joie, d'orgueil, dans leurs tombeaux, et quant à vous, madame, votre nom sera béni dans l'avenir plus encore qu'il n'a été maudit dans le passé. Il y a plus de

joie au ciel et sur la terre pour un seul pécheur qui se repent que pour dix justes qui n'ont pas besoin de repentir.

— Vous prêchez une convertie : vous m'avez déjà convaincue, naguère, sur l'Etna, et depuis je suis loin de m'être ravisée. Ce que je voulais alors, je le veux encore aujourd'hui, et avec bien plus de force, puisqu'il s'agit maintenant de passer du projet à l'exécution. Tant qu'on spécule dans le vide et qu'on flotte dans le paisible empire des rêves, il n'est pas besoin d'une grande énergie, mais dès qu'on pose le pied sur le terrain solide des réalités, il faut de la résolution, il en faut beaucoup. Cette résolution nécessaire, je l'aurai, n'en doutez pas : l'amour de mes sujets, la haine de leurs oppresseurs et des miens, mon droit et mon devoir de reine, la justice, l'orgueil, la vengeance, tout conspire à exalter en moi cette audace qui, grâce à Dieu, ne m'a jamais manqué. On m'a bien calomniée, mais du moins jamais personne ne m'accusa de faiblesse ou de lâcheté.

— Il ne faut pas seulement du courage, il faut de la persévérance.

— Si je venais à me décourager, à chanceler, vous serez là pour me soutenir. Mais j'ai con-

fiance en moi, je ne fléchirai point : vous serez content, la reine sera digne de Castoréo. Eh ! croyez-vous donc que je ne sois pas intéressée au succès plus que vous qui avez renoncé au monde ?

— Ame vindicative, vous repaîtrez-vous toujours, même à cette heure de sincérité, de fiel et de sang? Ne reviendrez-vous jamais à des sentiments plus cléments, plus humains? N'avez-vous pas assez et trop longtemps porté le joug de ces passions implacables qui ont fait tant de mal à vos peuples, à vous-même, et l'amour de la patrie n'est-il pas un mobile assez fort sans le profaner, comme vous le faites, par un alliage adultère et sacrilége?

— Mon père, lui répondit Caroline en lui posant amicalement la main sur l'épaule, vous êtes pur et simple comme un enfant; je vous en estime davantage. Dans votre sainte ignorance des infirmités de la nature humaine, vous ne savez pas que le mal est la matière première du bien. Ces passions que vous anathématisez et que je n'excuse point en elles-mêmes, ont leurs fonctions providentielles dans le gouvernement des hommes : elles entrent comme éléments constitutifs et nécessaires dans les actions

les plus louables. Le feu incendie et dévore les cités les plus florissantes, le vent anéantit les flottes les mieux ordonnées, et pourtant sans le feu, sans les vents, le globe inerte et glacé se corromprait dans un air stagnant et bientôt pestilentiel ; il périrait dans les neiges d'un éternel hiver.

— Pour renverser, pour détruire, les passions suffisent, mais, pour fonder, il faut des idées.

— Au surplus, je n'entends nullement justifier mes faiblesses ; je vous dis seulement comment le grand œuvre opère dans le laboratoire ardent et souvent impur de la politique. Vous voyez que j'en fais bon marché ; et cependant, telle qu'elle est, la politique n'en a pas moins pour les cœurs haut placés et trempés fortement un invincible attrait et des séductions irrésistibles ; en un mot, c'est une passion : or, qui dit passion, dit fascination, entraînement, aveuglement, folie, tout ce que vous voudrez ; mais c'est l'esprit de Dieu ; il souffle où bon lui semble. Hélas ! c'est comme en amour, aime-t-on toujours les plus dignes ? »

Ici Caroline fit une pause et tomba dans la rêverie. Ses yeux animés s'éteignirent peu à peu, se noyèrent dans une langueur humide, et son

regard distrait se porta machinalement vers la porte par laquelle était sorti Fabio. S'attendait-elle donc à le voir reparaître? Elle ne s'attendait à rien, ne désirait rien, n'avait aucune pensée déterminée : bien loin même d'avoir conscience de ce qui se passait en elle, c'ést à peine si dans ce moment-là elle avait le sentiment de sa propre existence. Un regret vague l'avait tournée tout à coup à l'attendrissement ; une aspiration soudaine emportait son âme bien loin de la politique dans les régions invisibles, quoique non moins orageuses, où l'amour habite. Mais cet élan fut court ; elle replia son aile aussitôt et retomba sur la terre, oubliant un instant le tribun pour le prêtre.

« Ah ! mon père, dit-elle en rougissant légèrement et en passant la main sur son front pour en chasser une pensée importune, mon père, venez à mon aide, ne m'abandonnez pas. La femme a plus besoin encore du frère Agathon que la reine n'a besoin de Castoréo. Mon lâche cœur a des distractions, des absences : gourmandez ma faiblesse avec l'autorité de votre divin ministère et faites-moi honte de mes défaillances. Enseignez-moi le renoncement, fortifiez mon âme ; retrempez-la par vos réprimandes

et par vos conseils. Dites-moi, répétez-moi sans cesse que le cœur des princes est dans la tête, et que l'amour de leurs sujets doit être leur unique amour.

— Eh ! madame, n'avez-vous pas reconnu vous-même la vanité de tous les autres? Que peut-on vous apprendre à cet égard? Au point de la vie où vous êtes parvenue, c'est à vous à donner des leçons au lieu d'en recevoir.

— Vous avez raison ; c'est trop obéir en esclave à des instincts méprisables : qui ne se commande pas à soi-même est indigne de commander aux autres. Ainsi donc, continua-t-elle en passant brusquement et sans transition d'un sujet à l'autre, nous voilà bien d'accord. Tout le bonheur qu'une constitution conçue, rédigée, exécutée par vous et vos amis peut assurer à un peuple, la Sicile en jouira sous peu ; car vous savez que sur cet article fondamental vous avez pleins pouvoirs : nous allons voir enfin, par notre propre expérience, ce que peut produire ici-bas la loyale union de l'autorité royale avec la liberté populaire. Je jure devant Dieu et devant vous de conserver par tous les moyens possibles ce précieux équilibre et de me tenir fidèlement dans les termes du traité qui nous lie. »

En ce moment, Caroline était sincère, et n'avait dans l'esprit aucune arrière-pensée : entraînée par Castoréo, elle acceptait franchement le rôle, si nouveau pour elle, de reine républicaine. Son naufrage, sans doute, et son exil étaient les premières causes d'une résolution dont, sur le trône et en temps de calme, elle n'eût jamais pris l'initiative. Sa haine des Anglais était un autre aiguillon non moins ardent, non moins actif : pour se venger d'eux, pour les chasser de ses États, son orgueil d'archiduchesse s'était résigné d'avance aux sacrifices, et ne reculait devant aucune concession. Ses augustes cousins du Nord firent bien d'autres promesses à leurs peuples pour les lancer contre Napoléon. Mais étaient-ils sincères en s'engageant? L'événement élève contre eux sa voix accusatrice, et l'histoire a gravé sur leur tombeau ce mot flétrissant : PARJURE !

Caroline n'attendait pour agir que l'adhésion de Castoréo ; cette adhésion, elle l'avait enfin : rien donc ne l'arrêtait plus. Il fut convenu qu'elle ferait quitter au roi Ferdinand sa retraite de la Ficuzza, et qu'elle ressaisirait par ses mains les rênes du gouvernement. Cette reprise de possession devait être le signal de la grande

lutte si longuement, si péniblement préparée. Le reste était le secret de Dieu.

« Enfin... dit Caroline, en respirant plus à l'aise. Qu'il y a longtemps que j'aspire à cette heure !

— Prions Dieu, madame, pour qu'il féconde nos efforts et combatte avec nous. »

Caroline alla s'agenouiller à son prie-Dieu, et s'y recueillit en silence tandis que debout près d'elle, Castoréo paraissait abîmé dans une méditation profonde. S'adressaient-ils à Dieu? Dieu leur répondait-il? Cette voix intérieure qu'on appelle conscience et qui est la sienne, sanctionnait-elle leurs desseins ou les réprouvait-elle? A la veille de mettre en feu la Sicile et de plonger leurs bras dans le sang, n'avaient-ils ni scrupules, ni remords, et la droiture de leurs intentions, la sincérité de leur patriotisme les absolvaient-elles d'avance à leurs yeux? Quelles que fussent dans ce moment solennel, leurs pensées intimes, ils ne se les communiquèrent point, et chacun garda pour soi le secret de son cœur.

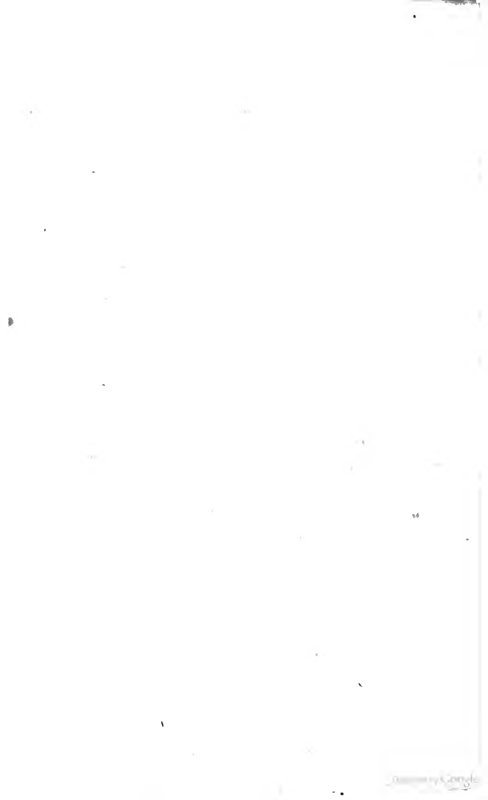
Le jour était tombé par degrés, et le cabinet de la reine était envahi déjà par les ombres du soir. Ces deux sombres figures, toutes les deux immobiles et silencieuses au milieu des demi-

ténèbres du crépuscule étaient doublement imposantes, et par leur propre dignité et par la grandeur des circonstances qui les rapprochaient. Le contraste de leur costume et de leur rang ajoutait encore à l'effet de ce tableau saisissant. En quittant son prie-Dieu, la reine fixa sur Castoréo un regard clair, profond, scrutateur, qu'il soutint sans sourciller, et auquel il répondit par un regard encore plus profond et plus inquisiteur. Ils se regardèrent ainsi quelques secondes sans échanger une seule parole, avec une fixité magnétique. Les destinées de la Sicile étaient tout entières dans ce dernier regard. Caroline fut la première à rompre le silence.

« Adieu, mon père, dit-elle en lui tendant la main, ou plutôt au revoir et bientôt ! »

Castoréo plia un genou devant elle et porta à ses lèvres, ce qu'il n'avait jamais fait, la main qu'elle lui présentait.

« Madame, répondit-il, cette main que m'offre Votre Majesté a signé jadis mon arrêt de mort, mais je lui ai pardonné et je la baise avec gratitude, aujourd'hui qu'elle va bander et guérir les plaies de la Sicile. »



LV

DÉLATION.

Il était nuit close lorsque Castoréo quitta la reine, et immédiatement après Castelvétrano, pour retourner à Catane où l'attendaient, tout en ignorant son voyage, Réquécence, Rossi et son ami de cœur et d'esprit, ce Gaspard Vaccaro dont il venait de faire un premier ministre à son insu. Le temps était calme et les armées du ciel resplendissantes : les étoiles fixes flamboyaient dans les sombres profondeurs du vide ; les planètes, moins vives, moins scintillantes, gravitaient dans l'espace avec grâce et sérénité ; la

voie lactée coupait le firmament comme une écharpe lumineuse, le croissant de la lune brillait mystérieusement sur les collines de Santa-Ninfa comme l'emblème du prophète sur un minaret gigantesque. La route était déserte : Castoréo était seul; les yeux fixés sur l'immensité, il marchait vite, comme emporté vers le but par le souffle impétueux de ses pensées. Tout à coup il fut rejoint par un inconnu, vêtu en moine, qui le suivait depuis quelque temps avec précaution et qui ne tarda pas à se faire connaître.

« Mon père, lui dit-il en l'abordant, je suis le capitaine Fabio; je vous attendais à votre sortie de chez la reine, et je vous ai suivi jusqu'ici pour combattre les préventions injustes qu'on a dû vous inspirer contre moi.

— Que vous importe mon opinion, puisque nous ne nous connaissons pas?

— Vous me le demandez? Quel homme fier peut se résigner au mépris d'autrui? L'honneur est le premier des biens; c'est le seul, hélas! qui me reste à cette heure; souffrez, mon père, que j'en sois jaloux, plus jaloux que de ma vie même : la vie, sans l'honneur, n'est qu'une mort de tous les instants.

— Mais enfin que voulez-vous de moi?

— Je veux que vous me rendiez votre estime, car, à l'air dont vous m'avez regardé ce soir, j'ai vu trop clairement que je ne l'avais pas. Votre dédain, si vous êtes vraiment Castoréo, serait une double flétrissure.

— Que je sois ou non Castoréo, comment aurais-je pour vous de l'estime ou du dédain? Je n'ai que de l'indifférence; je ne sais pas même qui vous êtes.

— Vous l'apprendrez plus tard, et cela avant qu'il soit longtemps; mais en attendant qu'une action d'éclat vous ait recommandé mon nom, comme celui d'un bon Sicilien, je vous adjure, je vous supplie d'ajourner votre jugement à mon égard, et de ne pas croire à l'aveugle et sans contrôle le mal que vous a dit de moi une femme irritée. Ces choses-là n'ont aucun rapport avec la politique, et d'ailleurs...

— Dispensez-moi de votre justification, interrompit Castoréo : ces choses-là sont en dehors de ma compétence, je préfère ne les point entendre ; j'en devine assez pour n'en vouloir pas savoir davantage.

— Pourtant il est impossible que vous me quittiez ainsi sans un mot qui me rassure et qui

me relève à mes yeux. Dites-moi seulement que vous ne me méprisez point.

— Je vous répète que je ne vous connais pas, et j'ajoute qu'après votre départ Sa Majesté n'a pas même prononcé votre nom ; je n'ai par conséquent ni ne puis avoir sur vous aucune opinion. Mais vous êtes jeune, et puisque vous tenez tant à votre considération, je veux bien vous donner une preuve de mon intérêt, en vous disant la vérité tout entière. Apprenez de moi, si vous l'ignorez, que vous avez contre vous toutes les apparences : vous êtes vis-à-vis de la reine dans la position la plus fausse et la moins noble où un homme se puisse mettre ; car, enfin, qu'êtes-vous ? Un officier destitué, à ce que j'ai pu comprendre ; si vous ne vivez pas des bienfaits de la reine, vous paraissez en vivre.

— Mon père, serait-il possible !...

— Cela est certain. Le monde, sachez-le bien, méprise les favoris lorsqu'il ne les craint pas. A tort ou à raison, il ne veut voir en eux que de voluptueux mercenaires, des instruments... mais je n'en dirai pas là-dessus davantage pour ne vous point blesser.

— Je suis donc un homme déshonoré ! Et pourtant, mon père, si vous saviez mon histoire...

— Votre histoire ? Je la sais sans que vous preniez la peine de me la raconter. Une circonstance, n'importe laquelle, le hasard peut-être, vous a fait rencontrer Caroline ; ébloui par l'éclat du diadème, vous avez pris pour de l'amour votre amour-propre, et la tête vous a tourné. Être amant de la reine vous a paru le premier des titres : vous vous êtes cru déjà Godoï, Acton, que sais-je ! Où n'atteint pas un homme qui prend une reine pour piédestal ? C'est là sans doute ce que vous vous êtes dit. Le reste n'est que trop facile à deviner. Voilà le rêve, voici maintenant la réalité. Le siècle des Acton et des Godoï est passé : vous vous êtes trompé de temps et de route ; la voie que vous avez choisie ne mène plus où vous vouliez aller, et d'ailleurs la place est prise, je vous en préviens : la reine elle-même en a disposé et si vous aimez la Sicile, vous serez le premier à bénir son choix. Les jours approchent, je vous le dis, où la patrie aura besoin de tous sés enfants et les appellera tous autour d'elle. La journée sera terrible, mais décisive, et quel magnifique lendemain ! Plus d'étrangers ! plus d'usurpateurs ! plus de favoris ! Les ministres seront les gens du peuple non les gens du roi. Tout homme aura sa valeur intrin-

sèque et n'en aura pas d'autre : on n'existera que par soi-même. Préparez-vous donc, si vous voulez mériter mon estime, à remplir votre devoir de citoyen ; car l'heure fixée par le ciel ne tardera pas à sonner, je le sais, et jamais plus noble carrière n'aura été ouverte, croyez-moi, aux ambitions légitimes et aux hommes de bonne volonté. Profitez-en pour vous réhabiliter à vos propres yeux et pour faire vos preuves. S'il y a en vous l'étoffe de quelque chose, on le verra ; jusque-là qu'en sait-on ? et vous-même qu'en savez-vous ? »

A ces mots Castoréo continua son voyage, laissant Fabio méditer seul au milieu du chemin sur les rudes conseils qu'il venait d'entendre. Certes, c'était là ce qu'on appelle en style mythologique, la vérité toute nue. Pas de ménagements, pas de périphrases. L'épreuve était cruelle, mais salutaire. Aux grands maux les grands remèdes. Quand la plaie est profonde, et le malade bien constitué, l'application du fer et du feu est plus efficace que les palliatifs, qui ne pallient rien.

Fabio fut quelque temps à se demander s'il devait se tenir pour offensé de la brutalité du moine, ou pour honoré de sa franchise : son

cœur ulcéré flottait entre la colère et la gratitude. Ce n'est pas que sa conscience ne lui adressât les mêmes reproches : quelques heures auparavant il avait dit lui-même, de lui-même, en présence de la reine, des choses tout aussi dures ; mais se les entendre dire, quelle différence ! Dans la confession volontaire et spontanée, on a du moins à ses yeux le mérite de la sincérité, et c'est une compensation au mal qu'on dit de soi. Qu'un autre intervienne, ne fût-ce que pour faire écho, on trouve cet écho bien incommode : on veut bien s'exécuter et faire de soi bon marché ; on le fait souvent même avec ostentation, mais à la condition d'être contredit ; on s'irrite de ne l'être point, et l'on chercherait volontiers querelle à ceux qui vous prennent au mot et vous croient sur parole.

Cependant les bons sentiments triomphèrent dans Fabio, et il se dit qu'après tout l'ermite avait raison. Quant à la reine, ignorant sa rencontre avec Rafaella, il se demandait par quelle fatalité son secret lui avait été révélé. Le délateur ne pouvait être que Castroné. Mais comment ce génie bas et malfaisant était-il lui-même si bien informé ? Voilà ce qu'il ne s'expliquait point et renonçait pour le moment à s'expliquer. Une

fois le mal accompli qu'importe la cause du mal?

« Rien n'est désespéré, se dit-il en reprenant courage. On revient de tout; je les forcerai bien à m'estimer, par ma vie ou par ma mort. »

Quoiqu'il fût assez près de Boncévino, il ne jugea pas prudent, malgré son travestissement nouveau, d'y aller passer le reste de la nuit, et il profita des ténèbres pour se rapprocher de Trapani, où le rappelait l'exécution du secret dessein qu'il avait conçu, et qui devait le réhabiliter aux yeux de Caroline et de Castoréo. A peine avait-il fait quelques milles qu'il se trouva face à face avec la zingara.

« Eh! la vieille! lui cria-t-il sans réflexion, tu as donc élu toutes les nuits domicile sur la route de Mazzara.

— Et vous donc, mon beau capitaine encapuchonné?

— Tu me fais bien l'effet, avec tes courses nocturnes, d'être encore plus espionne que sorcière.

— Et vous plus amoureux que sage, répondit la vieille, sans avoir l'air de prendre au sérieux cette injurieuse accusation.

— Que veux-tu dire? demanda Fabio distrait de ses soupçons par cette habile diversion.

— Que la tourterelle une fois rentrée au nid, le tourtereau y vole à tire-d'ailes.

— Je ne te comprends pas.

— Les plus mauvais sourds sont ceux qui ne veulent pas entendre.

— T'expliqueras-tu enfin ?

— Ah çà ! mon jeune officier, croyez-vous qu'on ne sache pas ce que l'on sait ?

— Que sais-tu donc ? Parle ! sinon...

— Sinon quoi ?

— Sibylle de l'enfer ! te fais-tu un jeu de ma patience ?

— Votre patience !... Je vous conseille d'en parler.

— Le baron Schininà serait-il de retour à Mazzara ? Réponds.

— Je vous l'aurais déjà dit si vous étiez plus franc, mais vous avez un nom sur les lèvres et un autre dans le cœur. Les cartes veulent avant tout de la sincérité, sinon...

— Sinon quoi ?

— Sinon elles sont muettes.

— Au diable toi et les cartes !

— Prenez garde que les habits rouges ne vous y envoient avant moi.

— Par saint Bologaro ! qui est-ce qui parle ici

d'habits rouges? » dit tout à coup, à quelques pas d'eux, une rude voix calabraise. »

Fabio reconnut immédiatement Parafanti. C'était lui en effet qui, après avoir fait un long détour pour éviter l'armée ennemie, allait prendre position avec sa bande dans les carrières de Sélinonte.

« Comment ! c'est encore vous ! s'écria le vindicatif Calabrais en reconnaissant Fabio et en portant instinctivement la main sur le manche de son stylet.

— Et pourquoi ne serait-ce pas moi ?

— Parce que j'espérais bien, corps de Dieu ! ne vous jamais revoir.

—Et moi donc, vous figurez-vous, par hasard, que je vous aie cherché ? Passez votre chemin, comme je passe le mien.

— C'est parbleu bien ce que vous avez de mieux à faire.

— Et si je ne voulais pas le faire, qui est-ce qui aurait la prétention de le trouver mauvais ?

— Qui ?... Tenez, mon jeune officier, je ne veux pas me fâcher ; mais, par saint Bologaro ! n'abusez pas de vos avantages.

—Mes avantages!... Vous appelez un avantage d'être seul contre vous et votre bande.

— Oubliez-vous donc que je vous ai sauvé la vie ? Vous l'ôter maintenant serait un véritable parricide. Si vous étiez Calabrais, vous sauriez que vous êtes sacré pour moi, malgré moi, et que je suis obligé de supporter de votre part ce que je ne supporterais de personne. Une fois déjà ne m'avez-vous pas traité de brigand, d'assassin ? A cela, qu'ai-je répondu ? Rien ; et cependant, corps de Dieu ! le sang me sifflait furieusement dans les oreilles. Allez, vous pouvez bien brûler à la Madone un cierge d'actions de grâces : jamais homme n'a vu la mort d'aussi près que vous. Croyez-moi, vous dis-je, passez votre chemin, et laissez-moi passer le mien ; c'est le plus sûr pour vous et pour moi : c'est déjà trop que vous m'ayez mis dans le cas de vous rappeler le service que je vous ai rendu, car il n'a plus de mérite : un bienfait reproché n'en est plus un ; sans compter que c'est indigne d'un bon Calabrais. Si on savait cela dans nos montagnes, j'y serais un homme déshonoré. Mais c'est vous qui en êtes cause ; que la honte en retombe sur votre tête, et non sur la mienne ! »

Cette étrange lutte entre l'instinct féroce de la vengeance et les scrupules d'un dévouement forcé ne manquait pas d'une certaine magnanimité

sauvage qui fit impression sur Fabio; mais il n'eut pas le temps de répondre : craignant peut-être de succomber à la tentation, Parafanti le quitta brusquement, et continua sa route à la tête de sa bande.

Fabio en fit autant de son côté. Heureux de se savoir plus près de Rafaella qu'il ne l'avait d'abord espéré, il alla droit à Mazzara, résolu, pour la voir, à braver tous les dangers.

Quantà la Zingara, elle s'était échappée à l'apparition des Calabrais. Il était grand jour quand elle regagna son gîte. La première chose qu'elle vit en y arrivant fut le corps inanimé de son malheureux chat. Quel spectacle ! Le fidèle compagnon de sa solitude, son unique ami, il était là... mort... à ses pieds!... Qu'on juge de son désespoir ! Elle le prit tendrement dans ses bras décharnés, en s'efforçant de le réchauffer contre elle et de le rappeler à la vie à force de caresses ; vain espoir ! elle n'embrassait qu'un cadavre. Quelques larmes coulèrent sur ses joues ridées.

Mais la colère ne tarda pas à faire diversion à sa douleur : apercevant les tronçons de la canne qui avait servi au crime, elle reconnut celle de Pipo. Cette pièce de conviction accusatrice, accablante, ne permettait aucun doute sur l'auteur

du meurtre. La Zingara comprit tout, et la fureur, la vengeance séchèrent les larmes que le regret lui avait arrachées.

Tout à coup des pas de chevaux retentirent à quelque distance : elle leva la tête et vit s'avancer vers elle au galop une cavalcade d'officiers anglais. C'était le major Dudley, que son colonel dépêchait à Mazzara, sous bonne escorte, pour rendre compte de l'expédition de Sélinonte au général Mac-Farlane.

« Soit ! disait-il à l'un des officiers qui l'accompagnaient ; cela nous divertira un instant, car, pour tirer quelque chose de cette vieille pythonisse.....

— Pythonisse ou non, interrompit l'officier, ses rapports nous ont été plus d'une fois utiles. Tenez, par exemple, c'est par elle qu'on a su l'intrigue de la reine Caroline avec ce capitaine Fabio, qu'elle avait envoyé à Trapani, Dieu sait pourquoi. Et l'autre jour encore, c'est grâce à elle que nous avons failli lui mettre la main dessus.

— Et peut-être aussi grâce à elle qu'il s'est échappé. Ces gens là reçoivent de toutes mains.

— C'est probable ; mais, dans ce cas même, les guinées anglaises étant plus de leur goût que

le cuivre indigène, la balance penche de nôtre côté. »

Tout en causant, ils arrivèrent devant la masure.

« Holà ! la vieille, cria Dudley à la Zingara en lui jetant une pièce d'or, prends tes cartes et prouve-nous que tu es sorcière. »

La Zingara tira ses cartes de sa poche sans prononcer une parole, sans même lever la tête, et se mit à les battre avec l'air grave et sérieux qu'elle apportait dans l'exercice de ses fonctions cabalistiques.

« Mais d'abord, reprit Dudley, avant de consulter l'avenir, voyons si tu connais le passé. Qu'est-ce que tes cartes te disent de la Spagnola ?

— Un homme mort, un homme blessé, un homme qui fuit !

— Il n'y a pas besoin d'être sorcière pour trouver cela. Mais l'homme qui fuit, quel est-il ?

— Un militaire dont le grade commence par un C et le nom par un F.

— Sur mon honneur, dit un des officiers, il serait plaisant que ce fût ce même capitaine Fabio : les initiales concordent.

— Le général a plus d'une raison de le soup-

çonner, répondit Dudley; que je l'aperçoive seulement, je le reconnaîtrai bien. Mais les cartes ne disent-elles pas autre chose?

— Donnez aux couleurs et aux figures le temps de se combiner. Tout ce que les cartes disent de celui que vous appelez le capitaine Fabio, continua-t-elle après avoir fait son jeu, c'est qu'il était sur le théâtre du crime au moment du crime.

— Et maintenant, où est-il. »

La Zingara fut quelque temps sans répondre; puis, comme se parlant à elle-même :

« Un moine, murmura-t-elle, une jeune fille blonde, un mariage! Ce qui veut dire, poursuivit-elle à haute voix, que le capitaine en question s'est déguisé en moine, et qu'il se trouve en ce moment auprès d'une personne qu'il doit épouser.

— Mais cette personne qu'il doit épouser, demanda l'officier, quelle est-elle?

— C'est Rafaella, répondit Dudley, la nièce du baron Schininà. Du moins, c'est ce que m'a dit à Trapani le peintre Errante.

— Quoi! cette belle personne que nous avons rencontrée hier à cheval sur le chemin de Mazzara?

— Précisément. Mais ce mariage n'est pas encore fait. J'y mettrai bon ordre. Il ne sera pas dit qu'un contumace se jouera impunément de la justice britannique. Le conseil de guerre aura raison de lui, et cela avant qu'il soit longtemps. Ces misérables Siciliens ont besoin d'une leçon, ils l'auront bonne. Quelle ingratitude ! Nous les protégeons, nous les entretenons, et ces mendiants vaniteux nous témoignent leur reconnaissance en nous assassinant ! »

A ces mots il piqua des deux, et la cavalcade s'éloigna comme elle était venue. En la voyant prendre au galop la route de Mazzara, l'œil gris de la Zingara brilla d'un feu sinistre, un sourire infernal, le sourire de la vengeance satisfaite, contracta ses lèvres minces et livides. Elle venait de venger sur le maître l'attentat du serviteur, car elle espérait bien que sa délation ne resterait pas stérile, et qu'elle porterait bientôt ses fruits. Quelque suspecte, en effet, quelque impure qu'en fût la source, Dudley n'était pas homme à négliger rien de ce qui pouvait servir ses ressentiments et lui faire découvrir son mystérieux adversaire de la Spagnola.

LVI

UNE RECONNAISSANCE.

La chambre que Rafaella habitait à Mazzara dans la maison de son oncle avait vue sur la mer : cette circonstance la lui avait fait préférer à toutes les autres, et elle s'y tenait volontiers. Elle ne la quittait qu'à regret quand il fallait faire ou recevoir des visites, et, affranchie enfin des devoirs du monde, elle y rentrait toujours avec joie, car elle y retrouvait les libres pensées et les songes dorés de la solitude. Les lieux s'im-

prègnent, pour ainsi dire, des idées et des rêves auxquels on s'y livre d'habitude, et qui y forment comme une atmosphère morale aussi nécessaire à l'âme que l'asmosphère physique l'est au corps. On ne vit plus bien que là : c'est là seulement qu'on respire à l'aise, partout ailleurs on trouve l'air épais, insalubre, et l'on se sent dépérir.

Revenue de Boncévino après sa rencontre avec la reine Caroline, Rafaella s'était retirée immédiatement dans sa chambre comme en un lieu d'asile, et rien au monde n'aurait pu l'en arracher. Après une scène si nouvelle pour elle et des émotions si vives, elle avait plus que jamais besoin de solitude et de recueillement. Ce n'est pas que son oncle fût indiscret; il n'avait pas même cette dose de curiosité permise à tout le monde, et qui, dans la situation présente, était au moins légitime : l'altercation de sa nièce avec la reine était pour lui une énigme dont il avait plus que tout autre le droit de chercher la clef. Il avait bien fait d'abord quelques questions à Rafaella ; mais, n'en obtenant que des réponses évasives, il en avait conclu, dans sa candeur, que sa nièce n'en savait pas plus que lui.

« C'est égal, se dit-il en retournant à ses

chères médailles, qui le consolaient et le distrayaient de tout, voilà une querelle bien singulière ! Pourquoi donc la reine nous en veut-elle ? Que lui avons-nous fait ? O mystères du trône ! *Throni mysteria !* »

La découverte d'une trahison est le coup de la mort pour les âmes droites. Tant que Rafaella fut sous l'œil de la reine, puis en présence de son oncle, elle fit bonne contenance et appela à son aide toute son énergie, toute sa fierté ; mais dès qu'elle fut seule, son cœur se brisa ; elle fondit en larmes et pleura toute la nuit. Le rêve de toute sa vie s'était envolé sans retour. Le soleil levant la retrouva à la même place et dans le même état où le soleil couchant l'avait laissée, la tête penchée sur son sein et les mains jointes sur ses genoux, dans l'attitude du découragement. Ses grands yeux humides erraient sur la mer, dont l'infini triste et solitaire lui offrait alors l'image de son propre avenir. Si cruellement déçue dans l'affection unique, exclusive de toute sa vie, elle se demandait ce qu'elle allait faire désormais sur la terre et mesurait avec effroi les longues années qui lui restaient à vivre : elle n'avait que dix-huit ans !

« Hélas ! se disait-elle en soupirant, c'est

l'âge où mourut ma mère ; que ne puis-je mourir comme elle ! »

Les natures passionnées sont absolues ; elles poussent tout aux extrêmes et s'élancent du premier bond aux dernières limites de la souffrance: une fois là, elles y demeurent, s'y retranchent, pour ainsi dire, dans le stoïcisme désespéré de l'irrévocable, et, sans pitié pour elles-mêmes, repoussent comme une impossibilité, une faiblesse, presque un sacrilége, tout espoir de consolation. Telle était précisément Rafaella : bien loin de vouloir être consolée et de chercher une issue pour échapper à sa douleur, elle s'y complaisait au contraire, et trouvait je ne sais quel sombre plaisir à se l'exagérer encore. Du reste, pas de manifestations bruyantes, point d'éclats extérieurs. Quand elle cessa de pleurer, et ses larmes tarirent parce qu'elle n'en avait plus à répandre, elle s'absorba, s'abîma dans un silence inerte : son immobilité était si complète qu'on aurait pu la croire morte sans les mouvements intermittents de son sein tout plein de soupirs et de sanglots étouffés.

Tout à coup, elle tressaillit : sa porte venait de s'ouvrir brusquement, et un moine parut à ses yeux : c'était Fabio ! La terre trembla sous

Rafaella ; elle devint pâle comme un marbre, mais retint un cri prêt à lui échapper, et trouva assez de force dans sa dignité de femme et dans l'impitoyable ironie de la jeune fille pour le recevoir avec calme et froideur.

Fabio venait à elle avec l'effusion d'une tendresse longtemps combattue et exaltée par l'absence. Dans le transport qui l'entraînait vers elle, il bénissait sa rupture avec la reine, car sa position en était plus nette et ses combats du moins avaient cessé. Ce qu'il avait perdu n'avait plus de valeur à ses yeux quand il songeait à ce qui lui restait. Et puis, indépendamment des sentiments plus vifs qui faisaient battre son cœur, il était dans l'effervescence d'une gratitude qui ne s'était pas encore manifestée ; car, sauf le triste et court épisode de Ségeste qu'il ne pouvait pas se rappeler, il n'avait pas revu Rafaella depuis qu'elle avait brisé ses fers. Malgré toutes ses faiblesses, toutes ses incertitudes, il n'était pas homme à oublier un si noble bienfait, et son premier mouvement fut tout à la reconnaissance.

« Enfin ! s'écria-t-il en s'élançant aux pieds de sa libératrice, je vous retrouve, et double est ma gratitude, car je vous dois avec le bonheur d'être libre le bonheur plus grand de vous revoir. »

Comme il voulait lui prendre la main pour la porter à ses lèvres, elle la retira avec résolution, quoique sans violence. Fabio ignorait la fatale rencontre de Boncévino et la scène qui en avait été la suite ; mais, au geste de Rafaella, et en jetant sur elle un regard attentif, il s'aperçut qu'elle était sur la défensive et qu'il s'était passé quelque chose. Quoi? C'est ce qu'il ne devinait point encore.

« Rafaella, lui dit-il, est-ce ainsi que vous me recevez?

— Relevez-vous, répondit-elle d'un ton glacé : tout est fini, tout. »

Fabio, à ces mots, eut une intuition rapide de la vérité; mais, dans sa pensée, il n'y avait eu qu'une délation, et le délateur était Castroné. Le danger lui sembla donc moins grand qu'il ne l'était en réalité; et, quoique ému de cet accueil inattendu, il crut aisé de conjurer l'orage.

« Fini! s'écria-t-il en restant aux genoux de Rafaella. Quel mot, grand Dieu! prononcez-vous là!

— Au fait, répliqua-t-elle avec la même froideur, et en faisant, pour rester calme, un effort surhumain, pourquoi dire que tout est fini entre nous, puisque rien n'avait commencé? Vous étiez

libre de vos actions et de vos affections, comme je l'étais des miennes ; vous avez fait de votre liberté l'usage qu'il vous a convenu d'en faire ; seulement, vous pouviez vous épargner à mon égard un mensonge gratuit et bien des faussetés inutiles. »

Ces reproches acérés portaient trop juste pour que Fabio n'en fût pas blessé : il devint pourpre, et, se relevant brusquement, il jeta sur Rafaella des regards inquiets, presque irrités, irrités contre lui-même, car il n'avait pas eu dans tout ce qui s'était passé de plus grand ennemi que lui.

« Moi, des faussetés! répliqua-t-il ; moi, des mensonges !...

— Oui, Fabio, vous ! N'essayez pas même de vous justifier ; ce ne pourrait être qu'aux dépens de la vérité, et cela serait superflu : rien ne prévaut contre l'évidence. Toutes vos protestations seraient désormais vaines : en abusant du droit d'être cru sur parole, on finit par le perdre, et vous l'avez perdu. »

Comme Fabio se récriait par un geste douloureux.

« Il est triste pour un homme, poursuivit-elle, je le sens, de s'entendre dire en face des vérités si dures, mais il est plus triste encore de les mé-

riter, et d'avoir la conscience qu'on les mérite. »

Fabio put alors comprendre que le mal était beaucoup plus grand qu'il ne l'avait cru d'abord, et que la découverte de son double rôle avait fait dans le cœur de Rafaella d'affreux ravages. Et maintenant, comment reconquérir le terrain qu'il avait perdu par sa faute? Il fut un instant sans répondre; étourdi du coup qui le frappait, il se demandait à lui-même s'il nierait hardiment ou s'il s'exécuterait avec sincérité. Pendant sa délibération intérieure il cherchait les yeux de Rafaella comme pour y puiser une résolution, mais il ne réussit pas à les rencontrer: pour éviter ses regards elle laissait errer sa vue sur la vaste étendue des flots.

« Rafaella, dit-il, en obéissant à son premier mouvement qui était toujours bon, se peut-il bien que vous me traitiez ainsi? Si j'ai commis une faute, ne devrais-je pas trouver en vous de l'indulgence, de la générosité?

— N'y comptez pas, j'aurais la volonté de vous pardonner que je n'en aurais pas le pouvoir: ma nature s'y refuserait, et comme je tiens à me montrer avec vous, plus franche que vous ne l'avez été avec moi, je vous déclare que, ne pouvant pard onner, je ne le voudrait pas. Pourquoi

m'avoir trompée? Rien ne vous y obligeait. Votre duplicité est tout à fait volontaire, elle est sans excuse.

— Mais enfin quel si grand crime ai-je commis?

— Vous me le demandez? C'est une ruse apparemment pour savoir jusqu'à quel point je suis instruite. Apprenez donc que je n'ignore rien, ni votre intrigue avec la reine Caroline que vous avez trompée comme moi, ni votre promenade avec elle à Ségeste où vous nous avez désavoués indignement mon oncle et moi, à la même place où quelques jours auparavant vous m'aviez fait des protestations si magnifiques. Oh! combien alors vous deviez vous mépriser! Tenez, Fabio, ce seul instant me venge de tous vos mensonges. Je ne suis pas vindicative, mais si je l'étais, je n'aurais pu vous infliger un châtiment plus sévère que celui dont le hasard, que dis-je le hasard?... dont Dieu lui-même vous a frappé.

— Vraiment, dit Fabio, flottant entre la colère et la honte, vous avez été servie à merveille, jamais délation n'a été plus circonstanciée.

— Il n'y a eu ni délation ni délateurs, à moins que vous n'accusiez la reine elle-même...

— La reine?

— Oui, c'est d'elle que j'ai appris ce que j'aurais préféré ignorer toujours.

— Vous avez vu la reine ! s'écria Fabio confondu de surprise. M'expliquerez-vous cette énigme ?

— Je ne suis pas d'humeur, croyez-le bien, à vous proposer des énigmes ; je vous parle de la reine parce que je l'ai rencontrée à Boncévino où nous allions, mon oncle et moi, chercher de vos nouvelles, et certes, je ne m'attendais pas à en apprendre de sa bouche ni à la trouver chez vous. La rencontre m'a plus étonnée qu'elle et que vous-même. »

Fabio, au comble de la stupeur, devina tout ce qui avait dû se passer à sa cassine et mesura d'un regard les conséquences de cette terrible confrontation. Quelle fatalité ennemie avait donc mis en présence, et dans sa propre maison, ces deux femmes inconnues l'une à l'autre et séparées par tant d'abîmes ? C'était là un de ces tours de la fortune qui faisaient dire à Tacite que tout dans les choses d'ici-bas est ironie, caprice, imprévu. Privés ou publics, les événements de la vie humaine sont soumis tous à la même loi. Comment parer un pareil coup ? comment le prévoir seulement ? Maintenant qu'il était porté, comment

guérir la vive et profonde blessure qu'il avait faite ? Toute tentative à cet égard eût été superflue. Dans un cœur comme celui de Rafaella, le mal était sans remède. Son innocence et sa droiture étaient implacables, comme chez toutes les jeunes filles.

« O Rafaella ! s'écria tout à coup Fabio en cédant pour ainsi dire malgré lui au repentir, aux remords qui déchiraient son cœur, je suis indigne de vous, je vous l'ai toujours dit, mais je sens aujourd'hui plus que jamais l'excès de mon indignité. Je ne mérite et ne sollicite même aucune indulgence : pour obtenir mon pardon, il faut que je le conquière.

— Ne prenez pas cette peine, il y a des choses irrévocables.

— Non, rien n'est irrévocable ; on revient de tout.

— Ne vous en flattez pas. Je vous répète que c'est fini, fini pour jamais.

— Je n'accepte pas cet arrêt, et j'en appelle de votre justice à votre clémence. Ah ! certes, je ne veux ni justifier ma faute ni même l'atténuer ; mais il viendra peut-être un jour où vous l'envisagerez d'un œil moins sévère. Mon premier tort a été de partager mon cœur entre deux

passions rivales, qui ne souffrent point de partage, l'amour et l'ambition : j'ai cru possible de les faire marcher de front et de fortifier l'une par l'autre, voilà ce qui m'a perdu. Mais, sachez-le bien, Rafaella, et vous pouvez me croire à cette heure de sincérité, sachez que vous n'avez jamais cessé de régner sur moi, depuis le coup de tonnerre dont vous m'avez foudroyé au temple de Ségeste. Tout ce qui a pu se passer depuis n'a été que le résultat et la conséquence fatale d'engagements antérieurs. Une fois sur la pente du précipice, j'ai roulé jusqu'au fond sans pouvoir m'arrêter, et vous me voyez plus honteux de ma chute que vous n'avez le droit d'en être irritée.

— Irritée ! moi ? Qui vous a dit que je le fusse ? Je ne suis qu'affligée, et c'est pour vous que je le suis : car j'avais de l'estime pour votre caractère, je ne peux plus en avoir : il est cruel pour un homme de déchoir et plus cruel encore d'avoir, comme vous l'avez, le sentiment de sa déchéance. Mais le mal que vous vous êtes fait est irréparable. Pas une puissance humaine ne saurait le guérir. Vos excuses mêmes sont pires que vos actions et l'aggravent bien loin de l'atténuer ; car, sans dire toute votre pensée, vous

en avez dit assez cependant pour la faire comprendre, et je vais la compléter. Je gênais votre carrière, tandis qu'au contraire, la reine la servait; voilà ce que vous appelez fortifier l'amour par l'ambitiön.

— Mais cette carrière dont vous parlez, je ne la désirais que pour me rendre digne de vous. J'aurais voulu vous élever sur un piédestal afin que la Sicile tout entière vous vît et vous adorât.

— Je suis peu flattée d'avoir été dans votre esprit la complice ou du moins la cause d'une trahison, et je ne vous remercie pas de vos bonnes intentions à mon égard. Allèz, Fabio, ce sont là des calculs honteux et qui blessent tous les instincts honnêtes. En vous frappant vous-même, vous m'avez porté un coup dont je ne guérirai jamais. »

En prononçant ces derniers mots, sa voix décelait un attendrissement profond, mais réprimé, qui n'en donna pas moins à Fabio beaucoup d'espoir; il voulut même en profiter pour saisir la main de Rafaella.

« Je vous devine, lui dit-elle en retirant sa main. Vous espérez parce que vous me voyez émue; vous me forcez à vous dire que vous vous méprenez cruellement : je suis émue, c'est vrai;

il m'est indifférent que vous vous en aperceviez ; mais que mon émotion tourne à votre profit, voilà où commence votre erreur. Écoutez-moi bien, Fabio, et retenez mes paroles. Je vous ai aimé, je vous aime peut-être encore, mon attendrissement involontaire me le fait craindre : hélas ! on ne rompt pas sans douleur avec un passé si plein d'illusions ; mais ne tirez de là, vous dis-je, aucun avantage, aucune espérance, je ne serai jamais votre femme.

— Jamais, dites-vous ?

— Jamais. Ma confiance est absolue ; je vous l'avais donnée tout entière, je vous la retire tout entière aussi ; vos protestations, vos regrets, vos remords ne changeront rien à cela : vous ne sauriez faire que ce qui est ne soit pas. Un fait accompli est accompli ; je n'y puis rien ni vous non plus. Ah ! je bénis le ciel de m'avoir éclairée à temps : ma vie avec vous eût été l'enfer du soupçon. Ne croyez pas qu'en renonçant à vous je me repente de ce que j'ai fait pour votre délivrance, loin de là, j'agirais de même encore à présent, si votre vie ou votre liberté était menacée de nouveau. Quand vous aurez besoin de Rafaella, vous la trouverez toujours.

Le baron Schininà entra tout effaré :

« Par Bacchus! s'écria-t-il en reconnaissant Fabio, c'est donc toi! Les Anglais ont raison.

— Les Anglais, mon oncle! Que voulez-vous dire?

— Qu'il faut fuir à l'instant et sans regarder derrière soi. *Ardet Ucalegon!*

— Mais qu'y a-t-il donc, mon cher parrain?

— Il y a, il y a que le major Dudley est à la porte et qu'il vient pour t'arrêter.

— L'arrêter!... dans ma chambre! dit Rafaella avec fierté, je ne le souffrirai point.

— Eh! mon enfant, on se passera de ton consentement; on ne te le demandera seulement pas.

— Que faire, mon Dieu! que faire?

— Résister, répondit tranquillement Fabio en s'armant d'une paire de pistolets qu'il tenait cachés sous sa robe de moine.

— Seul, contre une armée, s'écria le baron de plus en plus épouvanté, tu n'y penses pas!

— Mais alors...?

— Alors... Alors... »

Ici l'on entendit résonner derrière la porte la voix de Dudley et les fusils des soldats qui l'accompagnaient.

« Ouvrez, cria le major, ouvrez à l'instant, ou
» je fais enfoncer la porte à coups de crosse.

— Quelle insolence! dit Rafaella devenue pourpre de colère et d'effroi. Entrer chez moi, malgré moi! Nous allons voir s'ils l'osent. »

A ces mots elle se leva, malgré Fabio qui voulait la retenir: elle alla droit à la porte et l'ouvrit résolûment.

« Monsieur, dit elle au major pétrifié par cette apparition inattendue, vous n'oseriez, en Angleterre, entrer de cette manière dans la chambre d'une femme; pourquoi l'osez-vous en Sicile?

— Parce qu'on cache ici, au mépris des lois, un malfaiteur échappé des prisons. »

Fabio avait dédaigné de ramener son capuchon sur son visage. Dudley l'aperçut.

« C'est lui! c'est lui! s'écria-t-il avec un cri de joie, c'est lui-même, je le reconnais; c'est l'assassin de la Spagnola.

— Je vous défends, monsieur, de faire un pas de plus, dit Rafaella en se mettant courageusement au milieu de la porte.

— Par Bacchus! ma nièce a raison, ajouta le baron enhardi par l'exemple de Rafaella et en s'allant placer à côté d'elle, le domicile des citoyens est sacré, c'est un asile inviolable, *asylum inviolabile*. La Sicile est-elle revenue aux jours du proconsul Verrès pour qu'on foule aux pieds

nos droits et nos libertés? A quel titre et au nom de qui vous permettez vous de pénétrer chez moi sans mon aveu? Vous parlez des lois, c'est vous qui les transgressez indignement, et, s'il y a encore en Sicile une ombre de justice, votre conduite mérite un châtiment exemplaire. »

Impatienté de cette harangue qui menaçait de se prolonger beaucoup, Dudley fit un mouvement brusque pour éloigner le double obstacle qu'on lui opposait ; il poussa le baron sans ménagement, et prit avec rudesse le bras de Rafaella pour la forcer à lui livrer le passage. A cette vue, Fabio s'élança sur lui comme un furieux, et lui appuyant sur la poitrine la bouche de son pistolet :

« Major Dudley, lui dit-il, vous avez reçu à la Spagnola une leçon qui aurait dû vous profiter ; mais, puisque la première n'a pas suffi, je suis prêt à vous en donner une seconde. Si vous ne sortez à l'instant, vous et les vôtres, de cette chambre et de cette maison, vous êtes un homme mort. Je vous donne trois minutes pour opérer votre retraite. »

La première pensée de Dudley fut de commander le feu à ses soldats ; mais, au premier mot, au premier geste, il aurait été prévenu, et

sa mort eût inévitablement précédé celle de Fabio. Il hésita donc quelques instants sur le parti qu'il avait à prendre : le temps pressait, et il n'avait aucune chance d'échapper au pistolet braqué sur lui ; l'air de Fabio disait assez qu'il faisait sur lui-même un effort prodigieux pour attendre la dernière des trois minutes qu'il avait accordées ; son doigt, impatient de presser la détente, la tenait déjà embrassée. D'un autre côté, Dudley craignait un éclat dont les suites auraient pu avoir de la gravité, d'autant plus que les gens du baron, accourus à sa voix, étaient disposés à lui prêter main forte : un attroupement considérable s'était même formé sur la place, et les dispositions de la foule étaient loin d'être favorables aux Anglais. Bref, Dudley se décida à la retraite, et Fabio l'accompagna pas à pas jusqu'à la porte de la rue.

Ce n'était là qu'une trêve : Fabio sentait bien lui-même que la partie n'était pas égale. Cédant aux instances de l'oncle et de la nièce, il s'évada par la porte dérobée du jardin : gagnant le port aussitôt, il se jeta, sans avoir été aperçu, dans la première embarcation qui lui tomba sous la main, c'était un bateau de pêcheur, qui fut bientôt à la voile, et il était déjà bien loin en mer.

lorsque l'ennemi eut l'idée tardive et inutile de cerner le jardin du baron.

Rentrée dans sa solitude après ce rapide orage, et appuyée à la croisée de sa chambre, Rafaella vit fuir la barque libératrice, et la suivit des yeux aussi loin qu'elle put l'apercevoir : quand elle disparut, son cœur se serra, un profond soupir s'échappa de son sein, une larme brilla au bord de ses longues paupières. Cette barque emportait toute sa vie, et laissait après elle un vide que rien ne pourrait désormais combler. Quelle que fût la destinée de Fabio, qu'il succombât ou qu'il triomphât dans sa lutte acharnée contre les Anglais, il était à jamais perdu pour elle, et avec lui s'évanouissaient ses projets, ses rêves, ses espérances, son avenir tout entier.

LVII

LA FICUZZA.

Le roi Ferdinand s'ennuyait de plus en plus dans son exil de la Ficuzza ; n'étant pas soutenu comme Caroline par l'énergie et l'activité de l'esprit, il retombait sur lui-même de tout son poids, et se trouvait réduit, dans son oisiveté, à de vains regrets et à des colères impuissantes. Tous les efforts de ses familiers, les San-Marco, les Tommasi, les Pantelleria ne réussissaient pas à le désennuyer ; la Partanna elle-même, Maintenon de ce Louis XIV abâtardi, y perdait ses visites

et ses sourires : le petit-fils était moins amusable encore que l'aïeul. Rien ne pouvait dissiper les vapeurs épaisses de cette grossière intelligence, et les distractions matérielles n'avaient plus de prise sur ses sens blasés.

Le père Caccamo, confesseur du vieux monarque, n'en avait que plus d'action sur lui, et les pratiques superstitieuses d'une dévotion routinière faisaient seules diversion à l'éternelle oisiveté de cette existence, digne en tout point des rois fainéants. Enfermé de longues heures avec son directeur spirituel, le royal pénitent faisait preuve d'une docilité exemplaire.

« Mon père, lui disait-il un soir avec componction, j'ai bien des péchés sur la conscience, mais il en est un qui la charge et qui la tourmente plus que tous les autres.

— Vous n'avez qu'à me le confesser dans un esprit de contrition, et Dieu, qui est miséricordieux, aura égard à votre repentir.

— Un jour donc que je jouais à la paume, il y a de cela bien des années, je remarquai parmi les spectateurs un petit jeune homme si bien frisé, si bien poudré, que sa vue m'inspira une mauvaise pensée.

— Laquelle, mon fils?

— Je fis apporter une couverture ; je pris un des quatre coins, les trois joueurs les plus vigoureux m'imitèrent, et le pauvre jeune homme fut berné comme Sancho Pança.

— La faute est grande, mais la bonté du ciel est plus grande encore.

— C'est que, voyez-vous, mon père, le patient n'était pas mon sujet ; il était Florentin.

— Le cas est plus grave, et quelques *Ave* de plus seront nécessaires.

— Non-seulement, mon père, il était étranger, mais il était gentilhomme.

— Il eût mieux valu, sans doute, qu'il fût roturier ; mais, enfin, ce n'est pas là un péché irrémissible.

— Non-seulement, mon père, il était noble, mais de plus il était abbé.

— Abbé ! s'écria le confesseur d'un air consterné, un abbé !

— Hélas ! oui, mon père, l'abbé Mazzinghi, et qui pis est, il en est mort.

— Mort !... Un abbé !.... mais c'est un péché mortel, un meurtre, un sacrilége !

— C'est bien pour cela, mon père, que ma conscience est si troublée ; je suis sérieusement inquiet sur le salut de mon âme.

— Ce n'est pas sans raison ; il faudra bien des *Pater* et bien des *Ave* pour racheter un si grand crime. Tuer un abbé ! le berner !... Mais ce jour-là vous étiez évidemment possédé de l'esprit !

— Ordonnez, mon père, je suis prêt à toutes les pénitences pour rentrer en grâce auprès de l'Église. »

En ce moment, Caroline entra brusquement dans le cabinet du roi, et en referma soigneusement la porte après elle. Le père Caccamo s'inclina respectueusement : Ferdinand fit un geste de surprise, sinon de joie.

— Te voilà donc, ma chère Caroline ! lui dit-il ; je suis bien aise de te voir ; d'autant plus que ce matin même, mes gardes ont arrêté dans le bois du Capellaro un braconnier qui s'est réclamé de toi et qui a exhibé un permis de chasse signé de ta main. Voici ce permis, ajouta-t-il en lui présentant un papier ; est-ce bien là ta signature ? »

Caroline reconnut au premier coup d'œil la licence qu'elle avait donnée à Rosario, et que les gardes avaient arguée de faux tant la démarche de la reine leur avait semblé nouvelle, même risquée ; elle eut besoin de beaucoup de diplomatie pour se faire pardonner une usurpation si audacieuse des prérogatives du jaloux Nemrod. Quant

à son hôte de la Barbara, le souvenir lui en était plus importun qu'agréable, car il lui rappelait Fabio, qu'elle voulait bannir de sa mémoire après l'avoir banni de son cœur. Pourtant elle le fit mettre en liberté, mais n'insista pas pour que son permis de chasse lui fût rendu. Il ne lui convenait pas d'user en ce moment son crédit à de pareilles misères : quand il s'agissait du trône, que lui importait un obscur braconnier?

Habile à tirer parti de tout, elle sut même tourner cette circonstance indifférente au profit du dessein qui l'amenait à la Ficuzza. Comme tous les esprits bornés, Ferdinand donnait aux choses vulgaires une importance exagérée, et il était de plus fort entêté : Caroline se garda de le heurter et lui fit une petite concession pour en obtenir une beaucoup plus grande.

« J'ai eu tort, lui dit-elle, d'accorder ce permis de chasse avant de vous en avoir demandé l'autorisation, et j'ai mérité vos reproches.

— A tout péché miséricorde, répondit d'un ton paternel le vieux prince. »

Enchanté de voir sa femme, qui d'habitude ne lui cédait guère, se montrer si docile en cette occasion, il lui aurait donné, en échange de sa docilité, la moitié des États qu'il n'avait plus.

« Qu'y a-t-il de nouveau, ma chère Caroline ? lui demanda-t-il ; et qu'est-ce qui t'amène à la Ficuzza ?

— Des choses très-graves et qui exigent toute votre attention. Promettez-moi de m'écouter sans distraction.

— Parle, parle. Est-ce que je ne fais pas toujours ce que tu veux ? »

Le père Caccamo voulut se retirer par discrétion.

« Restez, mon père, lui dit la reine en prenant un siége près de Ferdinand ; vous n'êtes pas de trop ici. Vos conseils, au contraire, nous seront d'un grand secours dans les circonstances actuelles.

— Je suis aux ordres de Leurs Majestés, répondit le confesseur en se rasseyant.

— Enfin, reprit le roi avec une vague inquiétude, de quoi s'agit-il ?

— Il s'agit de révoquer le décret en vertu duquel notre fils François, votre *Alter ego*, exerce les fonctions de vicaire-général : le moment est venu de reprendre en main les rênes du gouvernement.

— Je ne demande pas mieux, car je commence à m'ennuyer mortellement à la Ficuzza ;

mais le moyen de la quitter ! J'y suis gardé à vue par ces damnés Anglais.

— Moi aussi j'étais gardée à vue par eux à Castelvétrano, et pourtant me voici.

— Oh ! toi, rien ne peut t'arrêter ; quand tu as une idée en tête tu vas droit devant toi comme une lionne déchaînée.

— Puisque vous avez pour femme une lionne, soyez un peu lion vous-même, et brisez une bonne fois les barreaux de votre cage.

— Tu ne doutes de rien, non, de rien : il semble, à t'entendre, qu'il n'y ait qu'à le vouloir pour sortir d'ici. Et crois-tu donc que j'y sois volontairement, et que s'il m'était possible d'être à Naples ou tout au moins à Palerme, je serais à la Ficuzza ?

— Hélas ! je sais trop que nous avons dû, vous et moi, obéir à la loi cruelle de la nécessité ; mais nous ne sommes pas condamnés à un exil éternel : la face des affaires est changée ; avec de la résolution nous pouvons reconquérir le trône dont on nous a précipités.

— Plût à Dieu que tu dises vrai ! répliqua Ferdinand en secouant la tête d'un air d'incrédulité, mais je crains bien que tu ne te fasses illusion ; sans reproches, ma chère Caroline,

cela t'arrive quelquefois. Tiens, puisque nous ne sommes pas les plus forts pour le moment, il vaut mieux, crois-moi, nous résigner à notre sort. »

— Nous résigner ! s'écria la reine en redressant fièrement la tête. Nous résigner, dites-vous ! Jamais. Nous sommes roi légitime, et, forts de notre droit, nous triompherons des insolents étrangers qui nous persécutent. Nous avons pour nous la justice.

— A la bonne heure ; mais les Anglais ont les baïonnettes.

— Eh ! nous en aurons aussi : fiez-vous à moi pour vous rouvrir les avenues du trône ; consentez seulement à y remonter.

— J'y consentirais de bien grand cœur s'il n'y avait pour cela qu'à lever la jambe ; mais ces Anglais sont des démons incarnés, et plutôt que de revenir sur ce qu'ils ont fait, ils sont capables de se porter contre nous aux dernières extrémités.

— Que peuvent-ils faire de plus que ce qu'ils ont fait ?

— Ils n'ont attenté jusqu'à présent qu'à ma liberté ; si on les pousse à bout, ils peuvent attenter à ma vie. Diable ! je ne veux pas mourir comme mon cousin Louis XVI, moi.

— Rassurez-vous, vous n'avez dans aucun cas rien de semblable à craindre.

— Le plus sûr est de ne pas s'y fier; avec cela que ces barbares ne font pas tant de façons. Alcoli m'a dit qu'ils avaient tué un de leurs rois sur l'échafaud bien avant les Jacobins de France. Tu conçois qu'ils se gêneraient bien moins encore avec un étranger.

— Ne vous préoccupez donc pas de ces terreurs chimériques et ayez en moi plus de confiance : puisque je vous engage à remonter sur le trône, c'est que la chose est possible.

— C'est précisément ce que Castelcicala, notre ambassadeur à Londres, m'écrit par tous les courriers, et il ajoute que d'après ce qu'il voit là-bas de ses propres yeux, le projet de l'Angleterre est évidemment de se mettre en notre lieu et place en Sicile.

— Castelcicala a raison, mais il ne vous dit rien là que nous ne sachions déjà. Bentinck ne fait qu'exécuter les ordres de sa cour, et cela est si vrai que lorsque nous avons envoyé à Londres, pour nous plaindre de ses procédés, notre fidèle chevalier de Médicis, il n'a pas même été reçu. Voilà comme on nous traite, et le cas que l'on fait de nos justes réclamations.

— C'est pourtant vrai, cela.

— Et pendant ce temps le prince régent envoie à notre ennemi Belmonte des tabatières enrichies de diamants en signe de satisfaction.

— Vraiment?

— C'est positif, je tiens le fait de gens qui ont vu les diamants de leurs yeux.

— Combien dit-on qu'ils peuvent valoir?

— Je n'en connais pas le prix, mais il est à croire qu'ils valent beaucoup d'argent.

— Ces Anglais ont donc des guinées par boisseaux!

— Hélas! sire, dit le père Caccamo qui jusqu'alors s'était renfermé dans un silence respectueux, Mammon gorge ceux qui le servent des biens de la terre; mais patience! ils payeront cher après leur mort les jouissances dont ils abusent pendant leur vie.

— Au fait, mon père, vous avez raison, répondit le dévot monarque, ces Anglais si insolents avec nous ne sont après tout que des hérétiques, et leur triomphe est pour les bons chrétiens un sujet de scandale.

— Les voies de Dieu ne sont pas nos voies, répondit le confesseur : les orgueilleux seront écrasés.

— En attendant, ils nous écrasent, dit la reine, et nous donnons à l'Église le spectacle d'une tolérance qui compromet notre salut éternel, car nous ne faisons pas tout ce que nous pourrions pour nous défaire de ces excommuniés ; ce serait une œuvre pie que d'en purger à jamais les États catholiques.

— Est-ce que vraiment, mon père, ce serait, comme le dit la reine, une action méritoire aux yeux de Dieu ?

— Sans doute, répondit le père Caccamo, qui s'ennuyait à la Ficuzza et regrettait l'influence que sa position de confesseur d'un roi dévot lui donnait dans les intrigues de cour : le Créateur sait toujours gré à sa créature de ce qu'elle fait pour lui.

— Vous l'entendez, reprit Caroline ; si donc vous ne voulez pas agir en vue du trône, agissez en vue du ciel, et si vos devoirs de roi vous paraissent trop difficiles à remplir, remplissez au moins vos devoirs de chrétien.

— Sa Majesté la reine a raison, dit le confesseur, intervenant tout à fait dans l'entretien : l'impiété de ces hérétiques est d'un mauvais exemple pour vos sujets et engage votre responsabilité, car vous êtes comptable devant Dieu non-

seulement du corps, mais aussi de l'âme des peuples dont il vous a confié la tutelle.

— A propos, dit la reine au roi en brisant brusquement la conversation pour arriver plus vite au but qu'elle se proposait, avez-vous connaissance de la nouvelle loi sur la chasse?

— Quelle loi? demanda le roi chasseur, en dressant l'oreille comme un vieux cheval qui entend la trompette.

— Celle que le parlement vient de voter à l'instigation des Anglais.

— Et que dit cette loi?

— Que désormais vous ne pourrez plus chasser quand et où vous voudrez, mais, comme tout le monde, à des époques fixes et dans des lieux déterminés.

— Serait-il possible? s'écria le roi devenu rouge de colère. Quoi! après m'avoir volé mon trône ils veulent encore m'ôter ma dernière distraction, mon dernier droit: cet affront comble la mesure et je ne le supporterai pas; non, je ne veux pas le souffrir. La chasse fut de tout temps la première des prérogatives royales, surtout dans ma maison; mon père chassait, mon aïeul chassait, tous mes ancêtres ont chassé, et, par saint Janvier! je chasserai comme eux, quand je voudrai, où je voudrai,

sans que personne s'arroge le droit de le trouver mauvais. Ah ! nous allons voir, messieurs les Anglais, qui l'emportera de vous ou de moi. Vous voulez m'empêcher de chasser ; vous m'empêcherez plutôt de respirer. Je chasserai malgré vous et à votre barbe, entendez-vous bien, jusqu'au dernier soupir ; c'est moi qui vous le dis, moi, le roi. J'ai été trop bon jusqu'à présent, je me le reproche, mais ma patience est à bout, et je prouverai à ceux qui m'ont méconnu, oui, je leur prouverai qu'on ne m'insulte pas impunément. Le sang de Louis XIV coule dans mes veines. »

Emporté par la colère et par l'éloquence, Ferdinand s'était levé, et se promenait à grands pas en gesticulant à la manière napolitaine. La cause de Caroline était gagnée : elle aurait obtenu du roi, séance tenante, dix fois plus de signatures qu'elle n'en demandait, malgré l'invincible répugnance qu'il avait pour la plume et pour l'écritoire ; bien plus, elle l'aurait conduit par la main jusqu'au milieu de Palerme, mais elle n'en voulait pas tant pour un jour.

Pourtant le fer était trop chaud pour ne le pas battre immédiatement.

« Causons sans vous emporter, dit-elle à son

royal époux ; le révérend père Caccamo, ici présent, vous dira que la colère est un péché ; et d'ailleurs, si légitime qu'elle soit, elle nuit à la prudence, et c'est de prudence que nous avons surtout besoin.

— Voyons, dit le roi, en se rasseyant, que faut-il faire !

— D'abord, et avant tout, il faut avoir pleine et entière confiance dans votre dévouée Caroline, et faire ce qu'elle va vous conseiller. Vous quitterez demain la Ficuzza, sous prétexte d'une partie de chasse, et vous vous rendrez droit à Partanico, où vous trouverez le prince de Cassèro.

— Cassèro !... mais c'est un ami des Anglais !

— Il le fut, il ne l'est plus. Quoique membre du cabinet formé par eux, il fait nos affaires au ministère aussi bien et mieux que nous ne pourrions les faire nous-mêmes. Son inimitié contre son collègue Belmonte nous a servis à souhait. Il vous exposera lui-même l'état des choses, et vous mettra au fait de la situation ; après quoi, il vous accompagnera à notre villa de la Favorite, d'où vous ferez votre entrée à Palerme : là, vous déclarerez que votre santé s'étant rétablie, vous reprenez les rênes du gouvernement, et vous

publierez la proclamation dont je vous soumets ici le modèle. »

Par cette proclamation, qui vit le jour en effet, mais beaucoup plus tard (1), Ferdinand prenait l'engagement formel de donner une constitution libre et de fonder l'indépendance nationale sur une nouvelle base. Les termes de cette solennelle promesse sont tels, que Castoréo lui-même, ce représentant du principe démocratique en Sicile, ne les aurait pas mieux choisis. « Le peuple, y « est-il dit textuellement, sera souverain, et le « prince, qui n'est que dépositaire des lois, don- « nera la plus désirable et la plus énergique des « constitutions. » Le mot de constitution fit bien froncer le sourcil au vieux despote qui avait une antipathie invincible contre tout ce qui sentait de près ou de loin le jacobinisme; or, pour lui, tout ce qui n'était pas ancien régime et habillé comme tel, était jacobin. Il suffisait, pour revêtir à ses yeux ce caractère infernal, de couper sa queue et d'allonger ses culottes. Le pantalon n'eut jamais d'ennemi plus acharné que lui.

(1) Le 1er mai 1815. L'auteur est obligé de dire *historique*, comme dans les romans de Mme de Genlis. Quand on tient au mot propre il n'y a malheureusement qu'une manière de dire les choses semblables.

Ce n'est pas que le mot de constitution représentât quelque chose de net à son esprit obtus ; mais il lui suffisait de savoir que c'était une limitation quelconque de son pouvoir et de ses caprices, pour qu'il abhorrât d'instinct ce monstre né du délire populaire.

Quant à Caroline, elle n'avait dans l'origine, à cet égard, des idées ni plus justes ni plus libérales : sa conduite ne l'a que trop prouvé ; mais l'adversité l'avait modifiée et plus encore la parole austère et dominatrice de Castoréo ; elle était sincère en ce moment vis-à-vis de lui, vis-à-vis d'elle, mais non vis-à-vis de Ferdinand qu'il fallait tromper pour le faire agir, comme on trompe dans leur propre intérêt les enfants têtus. S'apercevant du mauvais effet produit par sa proclamation sur l'esprit du roi, effet d'ailleurs qu'elle avait prévu, elle lui dit en souriant :

« Ces mots nouveaux vous étonnent? Ne vous en alarmez pas. Il faut bien, pour triompher des Anglais, les combattre avec leurs propres armes: la victoire n'est possible qu'à cette condition. »

Ferdinand n'était pas homme à engager une discussion approfondie sur un sujet si sérieux ; sa haine des affaires, qui n'était qu'une incapacité radicale, servait merveilleusement les pro-

jets de Caroline : il demeura convaincu que cette proclamation n'était qu'une ruse de guerre imaginée par sa femme pour mieux arriver à ses fins, et il signa sans plus d'explications. Il n'en demanda pas davantage et ne s'enquit ni des ressources ni des moyens d'action que la reine avait en son pouvoir; il s'était mis tout d'un coup dans la tête de ressaisir sa couronne, et toute idée, même la plus impraticable, la plus folle, devient idée fixe dans les cerveaux étroits et opiniâtres.

« Je vous ai soumis mon plan, reprit diplomatiquement Caroline; vous ne me dites pas si vous l'adoptez, ou si vous en avez un autre? Je suis prête à abandonner le mien pour embrasser le vôtre.

— Le tien me va, répondit le roi, enchanté, comme on dit vulgairement, qu'on lui mâchât la besogne, je me range à ton avis; demain je quitte la Ficuzza, et nous verrons ce que dira Bentinck.

— Ce n'est pas ce qu'il dira qui nous importe, c'est ce qu'il fera; voilà ce qu'il faut prévoir, et ce que j'ai prévu de longue main. Soyez ferme, soyez roi, et la partie est infailliblement à nous.

— Quant à cela, ma chère Caroline, tu peux être tranquille : si l'affaire manque, ce ne sera

pas par ma faute ; je m'ennuie bien trop à la Ficuzza pour y revenir jamais, à moins d'y être contraint par la puissance des baïonnettes, comme disait ce scélérat de Mirabeau, à la tête de ses jacobins. Mon père, continua-t-il, en s'adressant à son confesseur, bénissez notre entreprise, et priez Dieu qu'elle réussisse. »

Le révérend père ne se fit pas demander deux fois sa bénédiction ; il la donna tout de suite dans les termes les plus propres à inspirer à son pénitent du courage et de la sécurité. Entrevoyant déjà le port, c'est-à-dire la cour, il entrait à pleines voiles dans les eaux de la reine, et appuyait de toute la force du pouvoir spirituel les projets temporels et tout mondains de l'alliée de Castoréo. Quand il eut béni et rebéni le couple royal, il s'agenouilla dévotement : le roi et la reine l'imitèrent, et il fit une prière fervente pour le triomphe de Leurs Majestés siciliennes, les absolvant à l'avance de tous les péchés, grands ou petits, qu'ils pourraient commettre dans l'exécution de leur pieux dessein. Dieu aurait égard à la circonstance ; et si le sang des hérétiques devait couler, ce sang, disait-il comme Parafanti, était-il, après tout, si précieux ?

La nuit était fort avancée quand la reine prit

congé du roi pour aller, disait-elle, attendre au lieu de son exil sa prochaine délivrance; mais, au lieu de retourner à Castelvétrano, elle prit mystérieusement la route de Palerme, pour y surveiller, y diriger, à l'insu du roi, les grands événements dont il n'était que l'instrument obligé, mais passif. L'expérience lui avait prouvé qu'elle ne devait confier à d'autres mains qu'aux siennes les fils qui faisaient mouvoir cet automate couronné.

« Eh bien! Majesté, lui demanda Castroné, qui l'avait accompagnée dans son expédition et qui l'attendait à quelque distance, la visite s'est-elle bien passée?

— Enfin! répondit-elle avec un tressaillement intérieur.... le jour de la vengeance est arrivé. »

Ivre de joie, d'espérance, elle passa le reste de la nuit à cheval sans ressentir aucune fatigue, aucune crainte malgré l'obscurité de la nuit, et quoique les sentiers détournés que le prudent Castroné lui faisait suivre à travers les montagnes de Marineo fussent étroits, scabreux, souvent en précipice, et de plus exposés à toute espèce de rencontre: il est vrai que la bande de Francatripa l'escortait à distance, prête à faire main basse sur les indiscrets, qu'ils fussent Anglais ou Sici-

liens ; mais elle ignorait cet excès de précaution, due encore à la prudence de Castroné : et, se croyant seule avec son guide, elle avait tout le mérite de son courage.

La nuit se passa sans accident. La seule émotion qu'éprouvât Caroline était l'impatience. Elle aspirait ardemment au lendemain ; il lui semblait qu'en précipitant la marche de son cheval, elle précipitait la marche du temps, et son lourd écuyer avait bien de la peine à suivre son allure fougueuse et saccadée.

Le jour la surprit sous les hauteurs du Gibilarossa.

Quand elle vit les coupoles de Palerme briller aux rayons du soleil levant, son cœur battit avec violence, comme le joueur qui voit poindre la carte sur laquelle repose toute sa fortune. Toutefois, elle évita la ville, et la tournant à distance, elle alla s'enfermer dans la villa royale de la Favorite, sans avoir été vue de personne pendant ce rapide et périlleux voyage.

LVIII

LE BAISER DE JUDAS.

Tandis que Caroline pratiquait toutes ces mines souterraines sous les pas des Anglais, le vieux parlement aux trois bras continuait, quoique moribond, et en attendant celui des deux chambres qui devait l'enterrer, le grand jeu constitutionnel : le ministère tenait les cartes, lord Bentinck était derrière qui conseillait. Or, un soir, il arriva qu'une bouteille chargée de poudre et de clous éclata sous une des fenêtres de la salle où les députés étaient en séance : grande rumeur

et grand désordre sur tous les bancs ; mais, après s'être tâtés, les honorables reconnurent qu'aucun d'eux n'était blessé ; la peur s'évanouit avec le danger, et l'on put dire avec Shakspeare : « Beaucoup de bruit pour rien. »

L'explosion de cette machine infernale en miniature, invention ridicule encore plus que perverse, produisit une explosion non moins bruyante de paroles furieuses et calomnieuses. Les Anglais et leurs amis imputèrent cet attentat stupide à la reine, convaincue dès lors à leurs yeux d'avoir voulu faire sauter le parlement. La fameuse conspiration des poudres ne fit pas plus de bruit en son temps.

Le fait est qu'un certain baron Craca fut compromis dans cette affaire et véhémentement soupçonné de l'avoir montée ; or, ce Craca passait à Palerme pour un agent de Caroline, qu'il trompait par l'exagération d'un zèle intempestif et par de faux rapports, afin, sans doute, de lui extorquer de l'argent, tactique ordinaire aux intrigants de cette espèce. La mouche du coche est de l'histoire de tous les pays, de tous les siècles, de tous les partis ; seulement, la fable ne dit pas que la mouche se soit fait payer ses services.

Quoi qu'il en soit, cet incident tragi-comique

ne fit que redoubler l'inquiétude, l'irritation des esprits, et c'est là probablement tout ce qu'avait voulu l'auteur de la bouteille infernale.

A quelque temps de là, un groupe épais et animé était rassemblé sur l'Ottanpla, nom que l'on donne à une petite place octogone assez originale, ouverte au centre de Palerme, c'est-à-dire au point d'intersection des deux longues rues du Casséro et de la Maquéda, qui se croisent à angles droits et coupent la ville en quatre segments égaux. Ce groupe était composé d'ouvriers sans ouvrage et de manœuvres du port ; on y voyait aussi quelques matelots, reconnaissables à leur bonnet de laine, à leur ceinture de soie et à cet air délibéré qu'ont les marins de tous les pays. Ouvriers et manœuvres étaient mal vêtus, plusieurs mêmes l'étaient à peine : l'un n'avait qu'une moitié de chemise, et quelle chemise ! l'autre n'en avait pas du tout : celui-ci portait un lambeau de caleçon ; celui-là se drapait, en guise de manteau, dans une loque sans forme, sans couleur, sans nom ; tous étalaient sans pudeur, aux yeux du public, les haillons effroyables qu'on ne voit qu'en Sicile.

Le prix du pain avait subi récemment une augmentation considérable, et cette circonstance

était la cause ou le prétexte du rassemblement qui devenait plus compact d'un instant à l'autre, et plus menaçant.

« Que sainte Rosalie nous vienne en aide ! disait l'un ; nous en serons bientôt réduit à manger les pierres du mont Pellégrino.

— Pourvu encore, disait un autre, que les langoustes ne les envoient pas au moulin pour en faire de la farine.

— Que ceux qui ont dîné, dit un troisième, lèvent la main !

— Je la baisse, répondit un quatrième.

— Nous la baissons tous, crièrent cent voix en même temps.

— Que ceux qui veulent dîner lèvent la main ! » dit le même orateur.

Tout le monde se leva avec un hourrah qui fit retentir les échos de la place.

« Comment, mes fils, s'écria la même voix, vous avez faim et vous restez là à faire la conversation, comme des moines repus au sortir du réfectoire ! On dirait à vous voir que les pains ont des ailes et qu'ils vont d'eux-mêmes vous tomber dans la bouche. Si vous en voulez, allez les prendre.

— Où ? où ?

— Eh ! pardieu, où il y en a.

— Mais où y en a-t-il ?

— Vous le demandez !... Il y en a chez les boulangers, chez les ministres, chez les barons, chez les Anglais, chez tous les vampires insatiables qui s'engraissent avec le sang du pauvre peuple ; car il ne faut pas vous imaginer, mes fils, qu'Aci, Belmonte, Bentinck et les autres se privent de dîner parce que vous avez faim ; bien au contraire, ils n'en dînent que mieux et se moquent de vous par-dessus le marché. En avant ! les braves ! Le blé croît pour tout le monde. »

Il se fit à ces mots un grand mouvement dans la foule toujours grossissante, et mille cris inarticulés éclatèrent de toutes parts ; déjà plusieurs réverbères avaient volé en éclats, et les vitres de la place commençaient à prendre le même chemin. Une fois allumée, la mèche gagnait de proche en proche : une explosion était inévitable.

En ce moment, une procession d'un singulier genre déboucha du Casséro sur l'Ottanpla. Un homme à cheval portait, à l'extrémité d'une longue perche, un tableau grossièrement enluminé, mais calculé pour l'effet, où l'on avait représenté deux femmes embrassées : l'une,

douée d'un embonpoint monstrueux et d'une face rubiconde ; l'autre, au contraire, maigre, pâle, exténuée et aux trois quarts étouffée sous la lourde étreinte de la corpulente matrone ; celle-ci figurait la Grande-Bretagne, l'autre la Sicile, et, afin qu'on ne s'y trompât point, le peintre avait eu soin de les habiller l'une et l'autre aux couleurs respectives des deux nations. Le tableau était surmonté d'un écriteau où l'on lisait en gros caractères : BAISER DE JUDAS.

Cette personnification burlesque, vraie et frappante, de l'alliance anglo-sicilienne, était une invention du baron Braca, qui, sans doute, s'était inspiré d'un assez mauvais groupe antique conservé à Palerme, et dans lequel on a voulu voir une statue de la Sicile. Immobile et muet sur sa selle, le porteur de cette subversive image remplissait son office avec une gravité et un aplomb imperturbables ; semblable au porte-enseigne d'une hermandad espagnole ou d'une confrérie musulmane, il allait droit devant lui, sans se préoccuper le moins du monde de l'effet qu'il produisait, si bien qu'on l'aurait pu prendre pour automate. Il était entouré et suivi d'une immense foule de peuple qui vociférait contre les Anglais de toute la force de ses mille poumons. Quand ce flot

impétueux déborda sur l'Ottampla, il fit le trou dans le mur vivant qu'il trouva devant lui et se fraya un passage à travers la tranchée qu'il venait de s'ouvrir. Alors les deux rassemblements se confondirent et n'en formèrent plus qu'un seul, animé des mêmes passions et poussant le même cri de : « Mort à l'Anglais ! »

On parvint ainsi sur la petite place prétorienne où est situé le palais du sénat : arrivé là, le porte-enseigne mit pied à terre et hissa le tableau au haut de la grande fontaine monumentale qui est devant le palais ; cela fait, il remonta tranquillement à cheval et se perdit dans la foule. Dès lors la place prétorienne devint le centre du rassemblement qui décuplait pour ainsi dire de minute en minute. Toutes les boulangeries des environs avaient été forcées et pillées en un clin d'œil sans préjudice des autres boutiques de comestibles, car le peuple ne voulait d'abord que manger ; mais, s'excitant par degrés au pillage, il ne respectait plus rien et saccageait sans pitié tout ce qui lui tombait sous la main.

Le prêteur, qui était une espèce de maire vêtu de la toge romaine, et quelques membres de l'autorité municipale affublés pompeusement du titre de sénateurs, ayant paru sur le balcon

du palais pour haranguer la multitude, leur voix fut couverte par des vociférations effrayantes; les mots *pain* et *faim* étaient les seuls que l'on distinguât, paree qu'ils surnageaient seuls de eette effroyable tourmente : bientôt le peuple, ne s'en tenant pas aux paroles, et quelques pierres commençant à siffler dans l'air, les vénérables magistrats jugèrent prudent de battre en retraite. Ce dernier frein disparu, la furie populaire ne connut plus de bornes; mais l'émeute était sans chefs, sans direction, sans armes; le premier régiment venu en aurait eu raison presque sans eoup férir.

Voyons ce qui se passait pendant ee temps dans le quartier des Conciapelli. De retour à Palerme, le vieux consul Lazzaro s'était mis en relation avee le chevalier Vito Vitali, ambassadeur oeeulte des beati Paoli trapanais; ils avaient eu secrètement plusieurs entrevues dans le but de concerter en commun les nouvelles vêpres siciliennes complotées par Allégroni à l'insu de Caroline qui, de son côté, ourdissait le même complot. Afin d'avoir sous la main ses terribles alliés, Vito Vitali s'était logé au seuil même de leur quartier, dans une maison attenante à l'église de Sainte-Marie-de-la-Lumière, *Santa-*

Maria-del-lume. On n'en était encore qu'aux préliminaires; rien n'était prêt pour l'action. La hausse du pain était une circonstance favorable dont on se promettait bien de tirer parti, mais il s'agissait de ne pas manquer son coup, car les Anglais n'étaient pas hommes à en laisser tenter un second. On calculait tout, on prévoyait tout, sauf l'imprévu.

Les choses en étaient là, lorsqu'éclata l'émeute de l'Ottanpla. Lazzaro fit immédiatement sonner le tocsin à l'église de Saint-Roch, qui est la paroisse du redoutable faubourg, et, tandis qu'accourus au signal d'alarme les Conciapelli se rassemblaient tumultueusement sur leur place d'armes, il alla prendre conseil de Vito Vitali. Il fut décidé qu'on saisirait au vol l'occasion inespérée qui se présentait d'elle-même, et qu'on se mettrait à la tête du mouvement ébauché, afin de le tourner au profit de la grande croisade en projet. Tous les Anglais devaient être massacrés, après quoi on rendrait le trône aux princes exilés, à condition qu'ils déclareraient la Sicile libre et indépendante de Naples à jamais. Tel était, on doit s'en souvenir, le rêve des adeptes de Saint-Paul.

Lorsque Vitali eut donné à Lazzaro les in-

structions qu'ilétait chargé de lui transmettre, il prit les devants pour lui préparer les voies. Ne pouvant, à cause de ses infirmités précoces et de sa vieillesse prématurée, aller à pied ni à cheval, il monta dans une voiture découverte, et se fit conduire au centre de l'émeute. Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint jusque-là : la foule ne lui livra passage que parce qu'elle voyait en lui le chef ou l'un des chefs qui lui manquaient, et qu'elle réclamait à grands cris ; il est à remarquer que partout le peuple insurgé veut des conducteurs, qu'il s'en donne quand il n'en a pas, et qu'il les prend d'ordinaire au-dessus de lui, rarement parmi ses égaux. Est-ce envie ou servilité ? La haute naissance du *marquis* de Lafayette et du *comte* de Mirabeau n'a pas peu contribué à leur popularité. Quand donc les yeux des hommes se dessilleront-ils ? N'ont-ils pas été dupes assez longtemps des simulacres ? Esclaves de hochets puérils, ils sont encore dans l'enfance et dans la nuit. Quand te lèveras-tu sur la terre, soleil tardif des réalités ?

Dès que la foule se fut aperçue que le chevalier Vitali n'était pas un simple curieux, mais qu'il sympathisait avec elle et partageait ses passions, elle s'ouvrit devant son carrosse avec des trans-

ports d'amour et de joie ; ce jeune vieillard blanchi, brisé dans les cachots, dans les tortures, attendrissait tous les cœurs en même temps que sa voix énergique et sa physionomie résolue leur commandaient l'obéissance ; chacun, à la vue de cette victime de la tyrannie, était saisi d'un respect involontaire, et il fut conduit, presque traîné en triomphe, devant le palais du sénat.

« Honneur, dit-il en apercevant le tableau du Baiser de Judas, qui flottait sur la fontaine, honneur à la main qui a tracé cette trop fidèle image de nos calamités! Gloire au génie qui l'a conçue ! L'amour de la Sicile peut seul l'avoir inspirée. Oui, l'artiste a raison ; l'Angleterre nous étouffe sous prétexte de nous embrasser ; sa sollicitude n'est que de l'égoïsme, sa protection de la tyrannie. Valeureux peuple de Palerme, peux-tu te laisser traiter ainsi ? As-tu donc oublié ce que furent tes ancêtres, et ce que tu peux, ce que tu devrais être encore ? Mais vous n'avez donc jamais lu l'inscription de la cathédrale : PRIMA SEDES. REGIS CORONA. REGIS CAPUT. Ce qui veut dire, mes frères, que Palerme est le premier siége épiscopal de l'Église, la couronne du roi, la tête du royaume, oui la

tête, car la Calabre , la Pouille et Naples même ne sont que des provinces, nous sommes la métropole. Nos jours de gloire sont passés , mais pourquoi ne reviendraient-ils pas? Vous n'avez qu'à le vouloir et votre exemple, comme au temps des vêpres, entraînera toute la Sicile. »

Ces paroles échauffèrent jusqu'à l'incandescence les passions déjà allumées de la multitude. Debout dans son carrosse, Vito Vitali dominait cette mer furieuse et la gouvernait au gré de sa parole. Comme on s'étonnait autour de lui que les Conciapelli, les premiers toujours à pareille fête, n'eussent pas encore paru :

« Ils viendront, répondit-il, et vous prêteront main forte, pourvu que vous vous comportiez en hommes et que votre feu ne s'en aille pas en fumée. Il faut que ce jour marque dans nos annales. Mort aux Anglais !

— Mort aux Anglais ! »

Ce cri meurtrier fut répété en chœur par les mille voix de la multitude et roula de rue en rue comme un coup de tonnerre ; Palerme en trembla jusqu'en ses fondements. Quand Vitali vit l'orage populaire à ce point déchaîné, il l'abandonna à sa propre furie ; confiant l'émeute à la direction de Lazzaro qui approchait, il se

déroba quelque temps à l'ovation dont il était l'objet, afin d'aller exécuter, à la faveur du tumulte, la sentence capitale prononcée par le tribunal de saint Paul contre le marquis Artali.

Cependant le comte de Caltanisetta, capitaine-justicier de la ville avait requis la force armée pour réprimer l'émeute, et monta lui-même à cheval croyant imposer au peuple par sa présence; mais son espoir fut déçu, on l'accueillit par des huées et des quolibets.

Son père, le prince de Paterno, avait épousé en secondes noces une jolie, une trop jolie femme devenue l'Aspasie sicilienne; elle était jeune, il était vieux; en revanche il était fort riche; mais comme on vivait alors sous le régime du droit d'aînesse, ses grands biens devaient passer au comte de Caltanisetta, fils aîné du premier lit. Ceci ne faisait pas le compte de la jeune marâtre, fort désireuse d'hériter de son vieux mari, ne fût-ce qu'à titre de dédommagement. La loi était contre elle : elle résolut de changer la loi. Dans ce but elle monta une intrigue audacieuse au parlement parmi les jeunes députés du bras domanial ou tiers état, moins intéressé que le bras baronnal dans la question; mettant sa beauté au

service de sa cupidité, elle leur prodigua ses regards les plus tendres, ses plus doux sourires, et paya leurs voix le prix qu'ils y mirent. Ils n'avaient garde de la donner pour rien, et l'on devine quelle monnaie avait cours sur ce marché banal. Elle voulait réussir, elle réussit; l'abolition des majorats fut proposée par le bras domanial, sous le prétexte du bien public, et votée au parlement après des débats, que dis-je?... des tempêtes qui mirent le ministère en désarroi (1). Tout cela, pourquoi? Pour substituer une belle-mère à son beau-fils dans la succession d'un vieux Crésus.

O provinciaux naïfs, qui croyez au journal et au député, voilà les coulisses de ce bruyant théâtre de la politique où vous prenez des masques pour des visages! Que de réformes, et des meilleures! n'ont pas une origine plus pure ni des instruments plus consciencieux! Que de Titans sont des nains! Et, malgré tout, l'humanité marche, le bien s'accomplit, même au moyen du mal, parce que le progrès est une loi nécessaire, une force invincible, et qu'il entre dans les plans immuables de la Providence.

(1) La mesure fut ajournée alors par le veto du vicaire-général, mais définitivement exécutée quelques années plus tard.

Revenons à Caltanisetta.

« Mes enfants, dit-il, en essayant de haranguer la foule, voyez en moi votre père ; je viens en ami pour combattre en vous l'effet des mauvais conseils, et pour vous sauver de vous-mêmes.

— Songe plutôt à sauver ton patrimoine ! interrompit une voix.

— Voyez un peu l'officieux, dit une autre, il ne sait pas conduire ses propres affaires et veut se mêler des nôtres.

— Va faire la police dans ta famille, dit une troisième, elle en a bon besoin.

— Mets tes sbires chez ta marâtre en guise de duègnes, et qu'ils ferment bien les grilles.

— Prends garde surtout qu'elle ne les débauche. »

De lazzi en lazzi, il fut impossible à Caltanisetta de placer une parole.

Ce fut bien pis, lorsque Mack parut à la tête d'un régiment sicilien. C'était le même général qui devait mettre à la raison la république française, et qui, à cet effet, partit de Naples avec quarante mille hommes ; mais il n'était pas à Rome, que son armée se fondit au seul bruit de l'approche de Championnet. Le roi Ferdinand,

qui faisait partie de l'expédition, regagna sa capitale dix fois plus vite qu'il ne l'avait quittée, et Mack le suivit philosophiquement jusqu'à Palerme sans avoir mis personne à la raison.

« Place au barbe! cria le peuple en l'apercevant. Place! place! »

Or les barbes sont les chevaux qu'on fait courir le long du Casséro à la fête de sainte Rosalie; l'allusion est facile à saisir.

« Place! place! répétait la foule. Levez les barrières! Voyez comme il court! A lui le prix! Bravo! Vive le roi des barbes! »

Il était impossible de faire à un chef d'armée un accueil plus injurieux, et il l'était d'autant plus qu'il rappelait à Mack, de la façon la plus sanglante, la triste campagne dont le souvenir n'avait rien de glorieux pour son amour-propre. On ne le prenait pas même au sérieux. Un immense éclat de rire partit du sein de la multitude; l'hilarité gagna jusqu'aux soldats qu'il commandait, et qui refusèrent net de tirer sur l'émeute, sans cependant fraterniser encore avec elle. Un reste de discipline les retenait sous le drapeau; mais ils y demeuraient l'arme au bras dans une complète inertie. »

Un coup de canon tiré de la Maquéda annonça

au peuple l'arrivée d'un nouvel ennemi et un régiment anglais, précédé d'une batterie légère, apparut inopinément. A la manière dont il commença l'attaque, on put juger qu'il ne s'agissait plus de rire, mais de se battre. Une volée de bouquets fit voler en mille pièces le *Baiser de Judas* qui flottait toujours sur la fontaine prétorienne comme l'étendard de la sédition ; une seconde volée refoula l'avant-garde sur le gros de l'émeute, une troisième jeta le désordre dans ses rangs. Après la canonnade vint la fusillade, et les insurgés n'avaient pour riposter à un feu sûr et bien nourri que de vieux pistolets et des escopettes en mauvais état. Pourtant ils faisaient bonne contenance ; mais entassés, mal armés, sans artillerie, réduits à la défensive, ils avaient contre eux toutes les chances, et l'on pouvait prévoir, dès les premiers coups de fusil, une boucherie suivie d'un sauve-qui-peut général.

Le combat changea de face subitement ; une décharge épouvantable éclata derrière les Anglais et leur tua beaucoup de monde ; pris entre deux feux, ils furent contraints de diviser leurs forces afin de former deux fronts de bataille, et s'affaiblirent par cette manœuvre obligée. Le nouvel ennemi qui surgissait derrière eux, était beau-

coup moins nombreux que l'autre, mais mieux armé, mieux discipliné, et disposé avec une certaine tactique qui accusait la présence d'un chef expérimenté. Ce chef n'était autre que Lazzaro, accouru au secours de la révolte à la tête des Conciapelli. Passé maître en fait d'émeutes, et versé dans la guerre des rues, grâce à une longue habitude, le vieux consul utilisait toutes ses ressources et les doublait en les ménageant; formée, ordonnée par lui, la terrible corporation était digne de ses leçons et le secondait vaillamment. D'ailleurs, ils savaient par cœur la ville de Palerme, et se multipliaient par leur connaissance approfondie des localités.

Les Anglais ne tardèrent pas à l'apprendre à leurs dépens. Au lieu d'un ennemi compacte, saisissable et vulnérable par sa masse même, ils se virent bientôt assaillis par une nuée de tirailleurs invisibles dont les coups partaient de tous les côtés à la fois et portaient avec une précision meurtrière. Les masses de la place du sénat, enhardies, électrisées par le renfort qui leur arrivait si à propos, avaient quitté la défensive, et l'artillerie même ne pouvait déjà plus contenir ce torrent impétueux, si bien que le régiment britannique dut songer à la retraite; quoique

serré de près, il l'exécuta en assez bon ordre le long du Casséro, sauf à reprendre plus tard une terrible revanche.

Le régiment de Mack en avait fait autant : ordres, menaces, prières, rien n'avait pu le faire sortir de sa neutralité, et il regagna sa caserne sans avoir brûlé une amorce. Les deux armées victorieuses opérèrent leur jonction sur le champ de bataille aux cris mille fois répétés de :

« Vivent les Conciapelli !

— Vive Caroline !

— Mort aux Anglais ! »

Devenu chef de l'insurrection, le vieux Lazzaro comprit toute l'étendue de la responsabilité qui pesait sur lui et s'appliqua en homme habile et consciencieux à ne pas rester au-dessous de ses fonctions. Il passa d'abord en revue ses troupes régulières et irrégulières, puis assigna à chacun son rang. Excepté quelques diversions nécessaires, son plan de campagne était de tenir ses masses constamment concentrées et d'attaquer chaque position avec les forces dont il disposait, espérant ainsi vaincre la tactique par le nombre, et la discipline anglaise par l'impétuosité méridionale.

Le peuple de Palerme est peu scrupuleux sur

le choix de ses auxiliaires ; quand il se soulève, ce qui lui arrive souvent, son premier soin est de forcer les prisons et d'armer les prisonniers sans distinction de crimes, qu'ils soient là pour dettes ou pour assassinat. Aussi la foule ne manqua-t-elle pas de crier :

« Aux prisons !

— Aux prisons ! »

Mais ce jour-là Lazzaro ne voulait pas perdre un temps précieux en expéditions inutiles, et les Conciapelli, qui avaient le mot d'ordre, crièrent de leur côté :

« Aux casernes !

—Aux casernes ! »

Ce cri couvrit l'autre et les Conciapelli formant l'avant-garde, avec leur consul en tête, l'émeute en masse marcha sur le quartier occupé par la garnison britannique, non sans piller, brûler et tuer sur son passage tout ce qui appartenait aux ennemis et même aux amis.

Voyons pendant ce temps ce que faisait le chevalier de la mort Vito Vitali et comment il remplissait le sanglant mandat dont il était investi.

LIX

L'EXÉCUTION.

Chaque adepte de la terrible confrérie de saint Paul était en possession d'une carabine fort courte, dont la crosse mobile se repliait le long du canon, de manière à occuper le moins de place possible, et à se dissimuler aisément sous un manteau ou même sous un vêtement moins ample ; telle était l'arme dont s'était muni Vito Vitali pour exécuter la sentence du sombre et mystérieux tribunal. Dès qu'il eut réussi à se soustraire à son triomphe de la place prétorienne,

il se jeta dans des rues détournées que l'émeute n'avait point envahies et qu'il trouva complétement solitaires. Une église ouverte se rencontra sur son passage : il y entra, et après s'être confessé au premier prêtre qu'il aperçut, il communia avec la ferveur d'un néophyte ; or, en célébrant les saints mystères, il avait sa carabine cachée sous son manteau. Quand il se fut mis en état de grâce devant Dieu, il alla s'agenouiller au pied d'une madone nichée au fond d'une chapelle obscure, et la supplia de guider sa balle vengeresse au cœur d'Artali. S'il devait périr dans cette sainte entreprise, il recommandait son âme à l'intercession divine de la mère du Sauveur.

Sanctifié, fortifié par la prière, il sortit de l'église et s'achemina sans hésitation, sans l'ombre même d'un scrupule, vers la maison du condamné. Comme elle se trouvait loin du théâtre de la sédition, les abords en étaient déserts ; à peine quelque passant furtif apparaissait-il de loin en loin pour disparaître à l'instant : tout favorisait l'œuvre de la vengeance. Vitali s'assura que le marquis Artali était chez lui, et, se postant dans l'enfoncement d'une maison qui faisait face à la sienne, il l'aperçut en effet à travers une croisée qui donnait sur la rue. Plusieurs fois même il le

vit regarder dehors d'un air inquiet, comme s'il eût voulu juger des progrès de l'insurrection.

A cette vue, son cœur battit d'une joie féroce, et ses yeux dardèrent des éclairs sinistres. Enfin, il se trouvait en présence de son ennemi ! il le tenait en arrêt pour ainsi dire ! il le couvait du regard ! Le fil de sa vie était dans sa main ! Il allait envoyer devant Dieu, sans confession, sans absolution cette âme souillée de crimes et pétrie de sang ! Quel transport ! quelle ivresse ! Oh ! la haine a sa volupté comme l'amour ! Vitali n'avait qu'un regret, c'était de ne pouvoir appliquer à son bourreau, devenu sa victime, la loi du talion, en lui faisant souffrir à son tour les longs et cruels tourments qu'il avait soufferts lui-même à Messine, et tant d'autres avec lui. Mourir d'une balle au cœur était une mort trop noble et trop douce pour l'inventeur des dammusi !

Une fois, le patient demeura à la fenêtre plusieurs minutes de suite : Vitali saisit ce moment pour l'exécuter ; il arma sa carabine, la coucha en joue, fit un signe de croix sur la batterie, et, après avoir visé quelques secondes pour ne pas manquer son coup, il lâcha la détente en palpitant. Au même instant une main souleva brusquement le canon de la carabine, qui partit en l'air.

Avant d'avoir eu le temps de se retourner, Vitali fut désarmé et saisi au collet par un bras vigoureux.

« Eh ! eh ! l'ami, lui dit une voix grossière ; vous croyez donc qu'il n'y a qu'à tirer sur les gens ! J'ai bien fait, pardieu ! de vous surveiller ; vos allures sournoises m'étaient suspectes, et je m'attendais à quelque mauvais coup de votre part. Vous allez me suivre, s'il vous plaît, chez le justicier ; bonnes ou mauvaises, c'est à lui que vous direz vos raisons. J'ai bien peur qu'elles ne vaillent rien. »

Vito Vitali fit un effort violent pour s'échapper des mains du sbire, car c'en était un, mais la force physique lui manqua, et il fut terrassé d'un seul coup.

« Ah ! ah ! dit le sbire en lui mettant le genou sur la poitrine, tu fais le méchant ; bouge à présent. Va, tu n'es pas de taille à te mesurer avec moi, et j'en ai réduit d'autres que toi, mon petit. »

Frustré de sa vengeance au moment même où il l'accomplissait, retombé du ciel infernal qu'il s'était créé jusqu'au fond des abîmes, Vitali écumait de rage, et si la flamme des yeux brûlait, il aurait consumé du feu de ses regards l'auteur

de cette cruelle déception. Convaincu qu'il était le plus faible, et que la violence était inutile, il essaya la corruption.

« Écoutez, dit-il au sbire, si vous me rendez la liberté, je vous donne tout l'or que j'ai sur moi, et j'en ai beaucoup.

— Ah ! tu as de l'or ! Tu fais, pardieu ! bien de me le dire, car j'oubliais de t'en débarrasser. »

A ces mots, il plongea sa main dans les poches de son prisonnier, et en retira plusieurs poignées d'onces qu'il mit dans les siennes sans plus de cérémonie.

« Quand on veut corrompre un fonctionnaire public, reprit-il impudemment, au moins faut-il lui offrir quelque chose ; car ce que tu m'offres m'appartient par le droit de la guerre, et, comme tu vois, je n'ai pas besoin que tu me le donnes pour me l'approprier. Voyons, pourtant, as-tu des arguments plus péremptoires?

— Effronté voleur, si tu ne me relâches à l'instant, je te dénoncerai à la justice pour ce que tu es, et tu iras finir aux galères.

— Tu crois cela, mon petit ? Tu n'es pas fort sur le code. D'abord la justice ne te croira pas, et je te dirai en face que tu en as menti.

— Lâche-moi, te dis-je, et je te promets tout ce que tu voudras.

— Oh ! des promesses !... merci ! On les fait avant, on les nie après. C'est connu. Je ne suis plus assez jeune pour donner, à mon âge, dans ces puérilités. Assez causé comme cela. Puisque tu n'as rien de plus substantiel à me dire, marchons. Le justicier n'attend que toi pour te faire pendre. »

Puis, réfléchissant qu'en allant chez le justicier, son prisonnier pourrait bien lui être enlevé par l'émeute, il changea d'idée.

« Pardieu ! dit-il, par égard pour tes jambes, qui ne m'ont pas l'air d'être bonnes, je veux bien te mener tout droit chez M. le marquis Artali. Puisque c'est à lui que tu en voulais, tu t'expliqueras avec Son Excellence. En sa qualité de magistrat criminel, il fera ton affaire aussi bien que le justicier. »

Ce n'était pas chose facile que de se faire ouvrir la porte du palais dans un pareil moment : le sbire eut beau se faire reconnaître en bonne forme, on ne le croyait pas. Artali, qui avait mauvaise conscience, craignait que ce ne fût un stratagème pour s'introduire chez lui, et exercer sur sa personne quelque terrible vengeance. Pour-

suivi par les souvenirs de Messine, il redoutait des représailles. Sans même se douter que le coup de carabine parti devant sa maison lui fût destiné, le seul bruit de la détonation l'avait jeté dans de vives alarmes : quittant la fenêtre avec précipitation, il l'avait fermée avec le plus grand soin, et s'était retiré dans l'intérieur de ses appartements, prêt à fuir, au premier danger, par un escalier dérobé.

Vitali songeait, en frémissant, qu'il allait se retrouver face à face avec son ennemi, non plus en vengeur, mais comme autrefois en martyr ; la fureur et la honte se partageaient son cœur. Une pâleur livide inondait son visage, ses lèvres blanches tremblaient, ses dents claquaient, ses genoux se dérobaient sous lui, le frisson de la mort glaçait tous ses membres. Puis soudain ressuscité, galvanisé par le désespoir, il recueillit toute l'énergie, toutes les forces qui lui restaient, et fit un dernier, un suprême effort pour s'arracher des mains de fer qui le garrottaient; mais, hélas! il fut encore vaincu.

Cependant la porte ne s'ouvrait pas et l'on parlementait en vain. Tout à coup le prisonnier découvrit à l'extrémité de la rue un gros d'insurgés qui allaient passer sans l'apercevoir. A

cette vue, il mit toute sa vie, toute son âme dans un cri de détresse si déchirant, si éclatant, qu'il fut entendu. En un instant il fut entouré, secouru par la bande libératrice, et reconnu par elle pour l'orateur de la place prétorienne.

« C'est lui! c'est lui! » cria-t-elle avec enthousiasme, et en élevant sur les bras son héros du matin.

Il est inutile d'ajouter que le sbire avait pris la fuite sans regarder derrière lui.

« Merci! mes amis! merci! dit Vitali en versant des larmes de joie. Vous me rendez plus que la liberté, plus que la vie, vous me rendez la vengeance; continuez votre ouvrage. C'est ici la maison d'Artali, l'instrument le plus servile, le plus sanguinaire qu'ait jamais eu la tyrannie: C'est lui qui a fait de moi, à vingt-cinq ans, un vieillard, et qui m'a mis dans l'état où vous me voyez. Bien d'autres ont enduré dans les cachots des tortures semblables aux miennes; beaucoup n'en sont jamais sortis. Souffrirez-vous qu'un pareil monstre souille plus longtemps de sa présence la terre de la liberté? Point de grâce! point de pitié! C'est aujourd'hui le jour de la justice; ô peuple! rends-la donc en vertu du droit dont Dieu t'investit et du pouvoir qu'il te confie. »

Vitali n'avait pas fini de parler que le palais maudit était assiégé par la multitude qui ne tarda pas à s'en emparer ; mais, à l'approche du danger, Artali s'était évadé par une secrète issue : il fut impossible de le prévenir ni de l'atteindre, et Vitali se vit une seconde fois déçu dans sa vengeance.

« Patience ! se dit-il avec une sombre résignation ; il est écrit dans les saintes écritures que les châtiments les plus lents sont les plus sûrs. »

Le palais paya pour son maître et fut incendié après avoir été pillé de fond en comble. Cela fait, la bande incendiaire poursuivit sa route en emmenant avec elle en triomphe le chevalier Vitali. Ils furent bientôt rendus au centre de l'insurrection.

Fidèle à son plan, Lazzaro avait porté toutes ses masses contre le quartier britannique. Il n'espérait pas le surprendre, mais l'emporter d'assaut à la faveur du nombre et d'une attaque impétueuse. Quel ne fut pas son étonnement en le voyant abandonné ! Les Anglais avaient adopté la même tactique que le vieux consul, c'est-à-dire qu'ils avaient concentré toutes les troupes disséminées dans les différents quartiers de la ville, et, prenant une position favorable aux

environs du palais royal, ils attendaient l'émeute mèche allumée. Plusieurs régiments de l'armée indigène s'étaient joints à eux. Les douteux étaient consignés dans leurs casernes.

Lazzaro comprit tout de suite ce qu'une semblable manœuvre avait d'avantageux pour l'ennemi et de périlleux pour lui-même; car, comment attaquer de front sur un terrain découvert, avec des bandes sans discipline, sans armes pour la plupart et sans munitions, une armée régulière, exercée, étrangère, bien fournie de tout, même de cavalerie, et appuyée d'une artillerie formidable? Évidemment, c'était conduire à la boucherie le troupeau populaire; toute la valeur des valeureux Conciapelli ne le sauverait pas, ni eux non plus, d'une mort certaine et inutile. Pourtant, il fallait prendre un parti, et le prendre vite : on ne retient pas impunément dans l'inaction des masses qui ont respiré l'odeur de la poudre et du sang. Lazzaro flottait encore irrésolu entre une prudence que tout lui commandait et un coup de tête désespéré, lorsqu'il fut rejoint par Vito Vitali. C'est le ciel même qui le lui envoyait pour le décharger de la terrible responsabilité qui pesait sur sa tête, ou du moins pour la partager avec lui. En quelques mots

l'émissaire de saint Paul fut au fait de la situation.

« Dieu n'est pas pour nous, aujourd'hui, dit-il d'un air sombre; mieux vaut ajourner la bataille que la perdre; ajournons-la, pour la gagner. Une défaite nous écraserait pour longtemps, pour toujours peut-être, et le prestige de Palerme s'évanouirait en Sicile; une retraite au contraire ne compromet rien et laisse tout en question. Ne donnons pas aux Anglais la satisfaction de dire qu'ils nous ont battus. »

Vito Vitali formulait la propre pensée de Lazzaro qui adopta son avis sans discussion, et donna le mot d'ordre en conséquence aux Conciapelli. Cependant la multitude impatiente vociférait avec fureur et demandait à grands cris qu'on la menât à la fête des Langoustes. Le jour tombait déjà et l'*Angelus* sonnait aux clochers de la ville. Vitali profita de cette circonstance pour mettre à exécution son plan de retraite.

« A genoux et chapeaux bas! cria-t-il; remercions la Madone de la victoire qu'elle nous a donnée ce matin sur la place prétorienne. Les habits rouges ont fui devant nous; c'est assez pour un jour; contentons-nous aujourd'hui de ce premier succès, et n'abusons pas de la protection divine;

demain vous achèverez l'ouvrage que vous avez si bien commencé, et vous l'achèverez en plein jour; la nuit approche, et ce sont les assassins qui tuent dans les ténèbres ; les enfants de Palerme veulent combattre et vaincre à la clarté du soleil. »

Docile à la voix du jeune vieillard qu'elle avait pris pour chef, la foule agenouillée se mit à réciter en chœur l'oraison du soir, et, s'emparant de la nouvelle idée qu'il avait jetée en elle, avec la même ardeur qu'elle aurait mise à adopter l'idée contraire, elle se releva en criant :

« A demain la fête des Langoustes !

— A demain!

— A demain ! »

Vitali fit chorus avec Lazzaro, et tous les deux regagnèrent le quartier de Saint-Roch à la tête des Conciapelli. Privée dès lors de chef et de direction, la foule se dispersa, et quelques heures après la ville était aussi tranquille qu'à l'ordinaire. Mais le peuple avait donné aux Anglais un échantillon de sa force, et laissé dans leur cœur un levain d'inquiétude que sa retraite fut loin de dissiper, car enfin ce n'était pas là une solution, c'était un armistice, peut-être une ruse de guerre, et, dans le doute, ils jugèrent pru-

dent de rester toute la nuit sous les armes.

Rentrés dans leurs foyers, les Conciapelli établirent des sentinelles à la tête de leurs rues, et des postes à tous les carrefours. Bien fin qui les aurait surpris. Lazzaro, qui avait vieilli dans les émeutes, poussa les précautions jusqu'à fouiller les souterrains qui servaient à la corporation d'arsenal, de refuge au besoin, et même d'échappatoire, car plusieurs donnaient sur la campagne. Ces souterrains étaient de vieux égouts hors d'usage, percés sous les rues de la ville, et dont les Conciapelli seuls avaient le secret. Lazzaro s'assura que les armes, les munitions dont ils étaient remplis se trouvaient en bon état, et que toutes les issues étaient libres. Vitali l'accompagnait dans sa visite. Quand elle fut terminée, ils tinrent conseil à la clarté d'une torche de résine, dont la flamme rouge et fumeuse donnait un aspect infernal à ces cryptes funèbres.

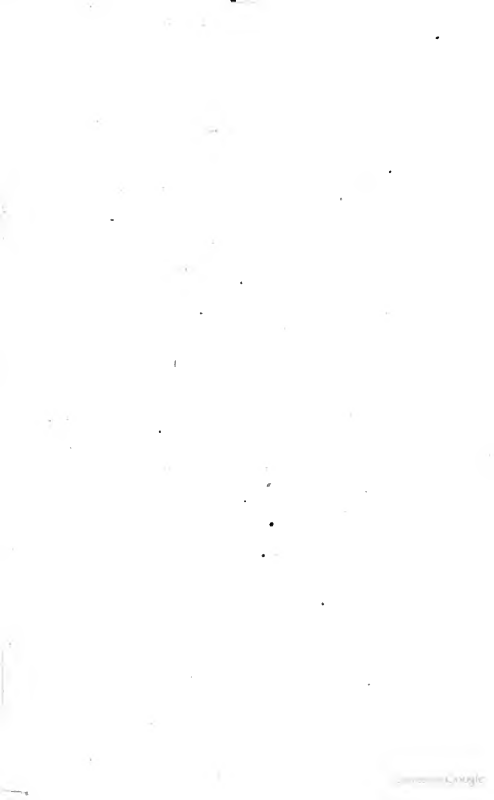
« Vous n'aurez, dit Lazzaro, qu'à raconter à M. le comte Allégroni ce dont vous avez été témoin. Il n'a pas dépendu de moi de remplir à la lettre ses instructions, en faisant main basse sur tous les Anglais ; mais, à l'impossible nul n'est tenu. Vous avez vu de vos yeux qu'il n'y avait rien à faire aujourd'hui, et je crains fort qu'il n'y ait

rien à faire de longtemps, car voilà l'ennemi sur ses gardes, et nous n'en viendrons à bout que par surprise. Le plus sage à présent est de faire les morts, afin d'endormir ses soupçons. Si, en attendant, il se présente une occasion favorable, vous pouvez être assuré que ce n'est pas Lazzaro qui la laissera échapper.

— Résignons-nous, puisque Dieu l'ordonne, répondit tristement Vitali; si cruelle que soit l'attente, je reconnais, hélas! qu'elle est nécessaire; mais sachons au moins la tourner au profit de nos vengeances; ne les ajournons que pour les rendre infaillibles. Et d'ailleurs, quoique ce retard soit un échec, il n'est pas sans compensation; nous avons éprouvé, touché du doigt pour ainsi dire les véritables dispositions du peuple de Palerme et constaté l'ascendant que vous exercez sur lui. Faites, ô mon Dieu! qu'une seconde épreuve soit décisive et que votre justice enfin s'accomplisse! »

A ces mots, ils se séparèrent, Lazzaro pour retourner au milieu des siens, Vitali pour aller à Trapani rendre compte de sa mission à ceux qui l'avaient envoyé.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.






BIE